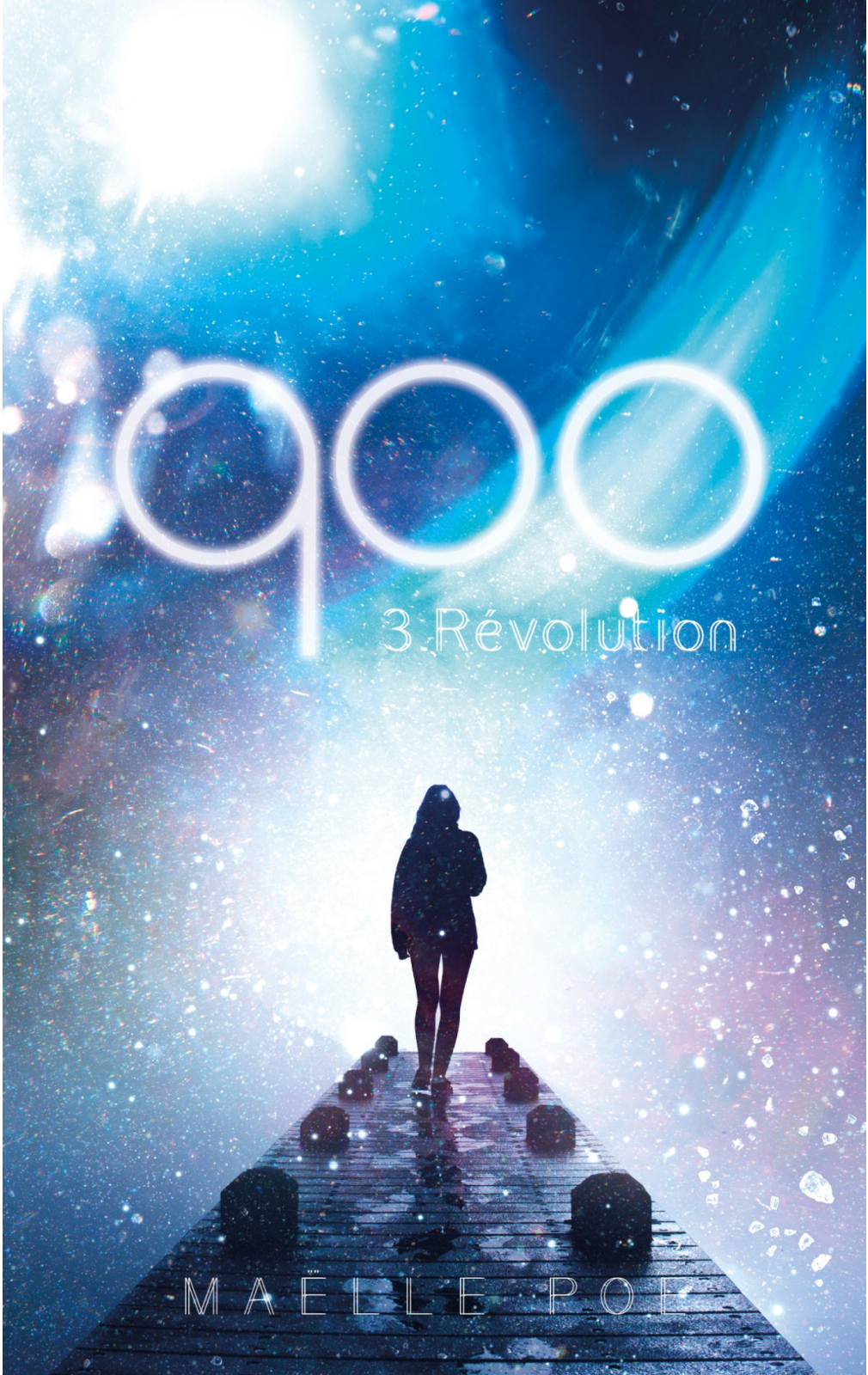
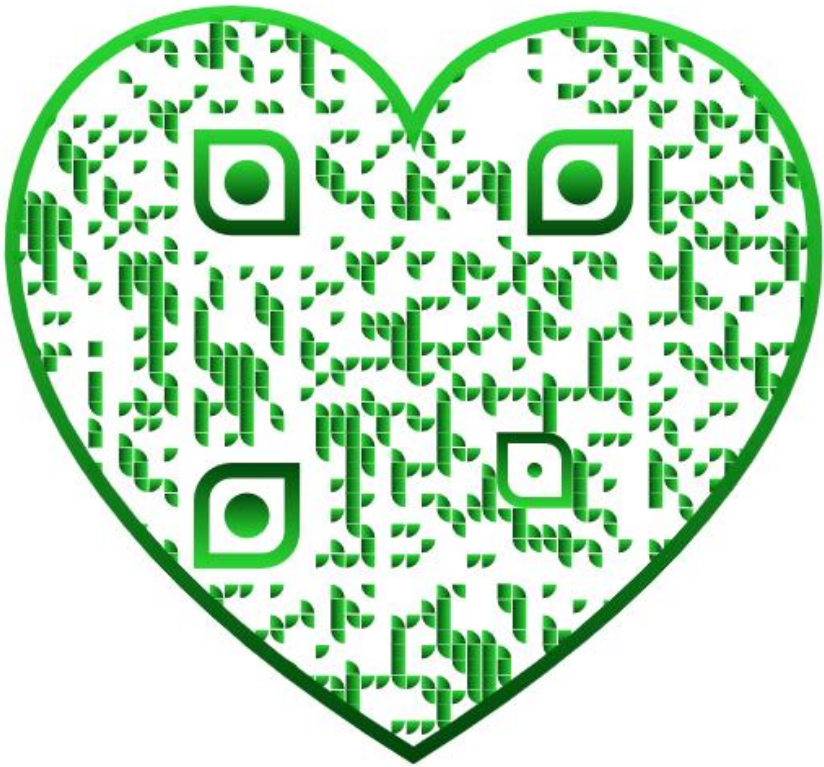
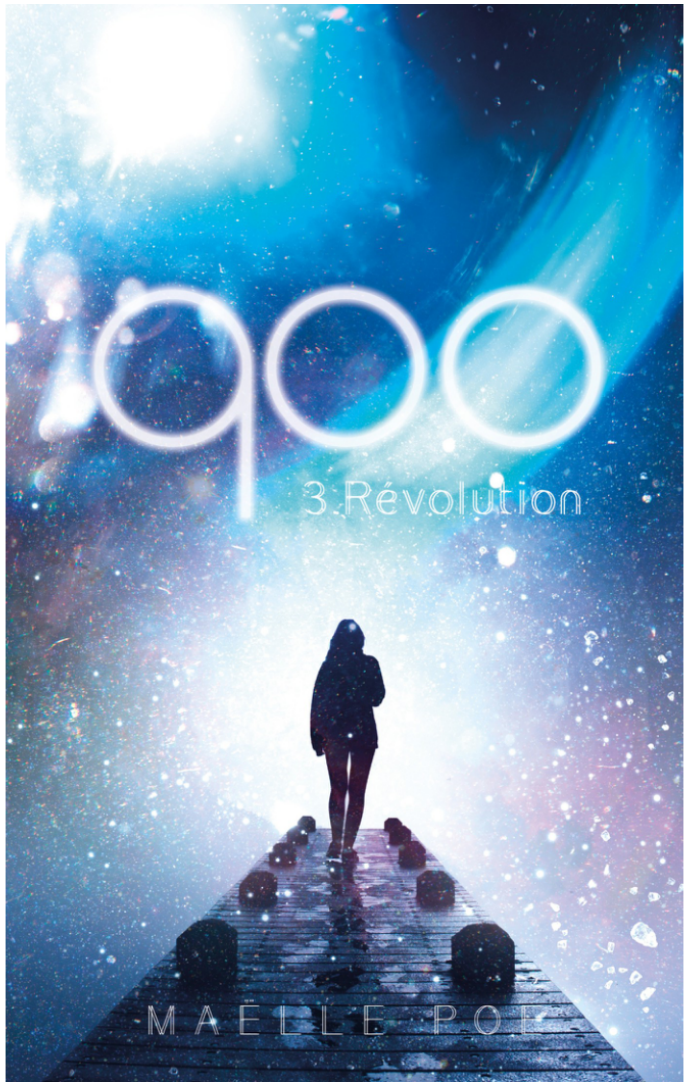

900
3 Révolution
MAËLLE POE




900
3 Révolution
MAELLE POE

Maelle Poe

900

Tome 3

La révolution

Couverture : © Studio Hachette LAB
Visuels : © Shutterstock

© Hachette Livre, 2020, pour la présente édition.
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 978-2-01-712561-7

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Chapitre 1

900

Un mois. Un mois s'est écoulé depuis le massacre de l'hôtel de ville. Un mois que 899 est morte. Un mois que nous survivons tous, prisonniers de cauchemars, de colère, de haine, de tristesse et d'un besoin irrépressible de vengeance. Un mois que nous avons rejoint la périphérie de la ville, incapables de retourner sur le lieu de nos pires tourments. La ville n'est plus la nôtre, elle ne l'a jamais été d'ailleurs. Ses bâtiments, ses rues, ses commerces. Tout ceci a toujours été faux et est aujourd'hui à jamais détruit, anéanti. Nous avons chacun une famille, des parents, peut-être même des frères, des sœurs et lorsque nous serons prêts, nous obtiendrons justice et nous retrouverons nos vies.

Les deux premières semaines, nous n'étions plus que l'ombre de nous-mêmes. Comme si nous étions morts en même temps qu'eux et que nos corps reposaient eux aussi dans les profondeurs de la terre, dans la clairière.

Je n'ai eu la force de rien, comme incapable de réfléchir, ni même de songer à retourner au combat. Pourtant, je désirais tant cette vengeance, plus encore même que de découvrir qui j'étais. Mais le chagrin, la perte de 899, la peur du lendemain et le traumatisme de cette journée funeste m'ont paralysée chaque seconde, m'empêchant de respirer, me tuant à petit feu. Le conseil a fait naître en moi une terreur que je n'imaginais pas connaître un jour. Je n'ai même pas le courage de confier mes terribles découvertes. Les souvenirs qui me sont revenus quelques minutes avant le bain de sang. Pourraient-ils supporter ces nouvelles révélations ? L'orphelinat, les cinq cents filles attendant elles aussi leur réinsertion, le registre, 899, ma Mary Brenson.

J'ai seulement eu besoin de me laisser aller à mes pleurs. Besoin d'exprimer ma peine, de la ressentir jusque dans les plus profonds recoins de mon être. Je devais me plonger dans la tristesse, m'immerger de chagrin, car je savais que quand cette phase prendrait fin, elle ne referait plus jamais surface. Je me le suis promis.

Je le lui ai promis.

Ma dernière larme serait pour elle, comme un ultime adieu, car ensuite, l'heure ne serait plus à l'appesantissement, mais à la

vengeance. J'anéantirai chaque membre du conseil, je vengerai 899 et tous les autres. Mais pas maintenant. Pas tout de suite. Mon cœur est encore bien trop lourd de désespoir.

Comme chaque matin depuis maintenant un mois, je me lève avec en tête les visages de tous ceux que nous avons perdus. Je n'oublie pas. Je n'oublierai jamais. Je porterai le souvenir de nos morts jusqu'à ma vengeance.

La vengeance. Notre seul moyen de survivre sans sombrer.

Hier, j'ai enfin versé ces dernières larmes, comme prévu. J'ai retrouvé ma chambre, celle de ma maison durant ces derniers mois, cette maison que je partageais avec 899, ma sœur. J'ai regardé par la fenêtre des heures entières, laissant s'exprimer mon chagrin sans répit, me brisant la voix sous des sanglots déchirants. Et lorsque je n'avais plus rien à pleurer, je me suis mordu la langue jusqu'à sentir le goût du sang. Cette saveur si particulière, omniprésente depuis des mois. Cette même saveur qui scellera notre vengeance.

Alors ce matin, le chagrin est loin. Très loin. Je l'ai comme chassé de mon cœur, pour un temps. Je l'ai enfoui au plus profond de mon être et c'est signe qu'il est temps pour moi de réunir Ugo, Camélia, David, Simon et les autres membres importants des ex-sympathisants.

Nous ne serons pas au complet. Je le sais. Il n'y a pas que 899 qui nous a quittée. 394, le fiancé de Chloé, et Stefan, le meilleur ami de Roger, sont morts eux aussi et nous mènerons cette guerre avec d'autant plus de rage. C'est eux qui nous donnent la force de nous battre.

Chapitre 2

Ugo

— J'ai retrouvé mes souvenirs, annonce 900, froidement.

Nous sommes tous sans voix.

Séraphine, le docteur Anand, Fred, Rob, Stan, Mickey, Roger, Chloé, Camélia, David, Simon et moi-même sommes regroupés dans le salon que 900 et Camélia partageaient avec 899 il y a de ça encore un mois et aucun d'entre nous n'ose l'interrompre.

— Séraphine… poursuit-elle non sans difficulté tout en pointant sa longue silhouette du bout des doigts. Je suis retournée la voir avant… Avant le massacre. Grâce à l'hypnose, j'ai retrouvé tous mes souvenirs. Tous.

900 a beau être épuisée, absente comme chacun d'entre nous depuis un mois, elle est toujours aussi magnifique à mes yeux. Et sa beauté, sa force, son courage ne font qu'accentuer ma culpabilité. Elle a perdu sa sœur par ma faute et elle tient toujours debout, gardant la tête toujours plus haute. J'ai tout fait pour l'ignorer, pour la fuir, mais chaque jour me rapproche encore plus d'elle, inévitablement. J'ai tenté l'indifférence, parfois même le mépris, mais rien, rien ne parvient à nous éloigner, nous sommes contraints de nous voir, chaque jour. Elle mérite mieux que mes bras fautifs. Je hais son amour, parce que je ne le mérite plus.

— Le registre. Celui que j'ai dû récupérer pour la régente dans les caves de la ville, je sais ce qu'il contenait.

900 inspire profondément. Son ton est froid, glacial et je comprends, à cet instant, que je dois laisser ma culpabilité de côté. J'aurai tout le temps de me haïr, une fois que nous nous serons tous vengés.

— Nos identités, à tous. Du moins, celles de la première génération. Nous étions tous dans ce registre. Du numéro 1 au 1000. Nous avions tous un prénom, un nom, une adresse. 899. 899 s'appelait Mary Brenson, elle était née dans une ville du nom de Chicago.

— Oh putain… souffle David.

Je n'aurais pas mieux dit.

L'assemblée s'agite de plus en plus, animée par une colère difficile à dissimuler tant nous sommes à bout. Je ressens cette chaleur familière fourmiller aux extrémités de mes doigts avant de recouvrir tous mes membres de frissons douloureux.

Mary Brenson… Mary Brenson… Bon sang.

J'inspire longuement, avec une nervosité difficile à contenir, espérant me libérer de cette rage qui comme toujours m'effraie tant elle m'est parfois incontrôlable, et lorsque mon regard croise celui de Camélia, c'est comme un électrochoc. Ses yeux humides sont vides, dénués d'éclat. Elle encaisse les paroles de 900 sans réagir, comme si elle n'en comprenait pas le sens. Ou n'en accordait aucun intérêt.

— Ce n'est pas tout, poursuit-elle. Avant que vous ne me récupériez inconsciente à l'orphelinat, j'ai vu… J'ai vu cinq cents autres filles. Elles avaient notre âge et la régente les préparait à la réinsertion.

— Tu plaisantes ? s'écrit Camélia. C'est quoi ce délire ? C'est pas possible !

Bon sang !

Alors que je pensais le pire derrière nous, que les révélations du professeur Carter, le massacre de l'hôtel de ville étaient les informations qui signaient la fin, le coup de grâce, je réalise à cet instant que nous n'en sommes qu'au début. Notre guerre ne fait que commencer et nous ne connaissons rien, absolument rien, de nos ennemis.

— Non. Nous étions la neuvième tentative de réinsertion. Il y en a eu huit avant nous et tout porte à croire que nos prédécesseurs ont été exterminés. Les membres du conseil vont revenir, ils reviendront pour finir ce qu'ils ont commencé, car la nouvelle réinsertion doit démarrer, bientôt, c'est une question de jours.

Bordel…

— Nous devons les arrêter avant, murmure Séraphine, brisant le silence tendu. Ugo, c'est toi l'aîné de ta génération, tu gardes le souvenir d'avoir travaillé avec le conseil. Que sais-tu sur eux ? Où pouvons-nous les trouver ?

La voix de Séraphine est calme, posée, bien qu'urgente. Elle ne veut pas perdre de temps et elle a raison.

— J'ai été contraint de suivre le même traitement. Cette même pilule, quand il ne s'agissait pas d'un vaccin. Ma mémoire est aussi trouble que celles des autres. La seule chose que je sais, c'est que j'ai été transporté les yeux bandés au sein de leur quartier.

Séraphine se lève, songeuse, un sourire dessinant ses lèvres roses. Je sais ce qu'elle a en tête. Je comprends très vite son projet. Alors je ne perds pas de temps et accède à sa requête silencieuse.

— Je suis d'accord pour que vous m'hypnotisiez à mon tour.

— Es-tu sûr ? s'interpose 900 d'une voix douce. Je veux dire… Peut-être que certaines choses méritent d'être oubliées.

Séraphine et moi nous observons quelques secondes. Elle sait que c'est la seule solution, notre seul espoir de retrouver les hommes qui ont tué nos proches.

— Nous devons savoir où se trouve leur quartier. Nous devons les attaquer avant qu'ils ne le fassent. Notre seul moyen de les débusquer, c'est de connaître leur position. Sans ça, nous sommes déjà morts.

Simon m'offre un regard bienveillant, exprimant son soutien infaillible avant d'intervenir à son tour.

— C'est la meilleure solution. N'attendons pas que le traitement ne fasse plus effet. Ça fait plus de deux mois maintenant que nous n'avons pas été vaccinés et aucun souvenir réel ne revient. Prenons les choses en main. Ugo est le seul à avoir su où se trouvait le conseil, j'en suis persuadé. Même si tu avais les yeux bandés, tu te remémores peut-être certains éléments. Nous songerons plus tard à retrouver nos souvenirs à tous, avec ou sans l'aide de Séraphine. Ugo est la priorité.

À la fin de ses mots, plus personne ne semble vouloir s'exprimer. Nous sommes au point mort, et cette première piste nous offre enfin notre premier espoir de vengeance.

— Ce soir. La maison au coin de la rue, j'ai pris mes quartiers avec le docteure Anand. Je vous y attendrais.

— Ugo ? souffle Camélia, d'une voix blanche.

Alors qu'il ne reste que 900, les jumeaux et moi, Camélia glisse ses doigts autour de mon poignet crispé et tendu. Elle et moi n'avons échangé aucune parole depuis le massacre de l'hôtel de ville. Elle ne m'a adressé que quelques regards noirs, sombres et accusateurs durant de longs jours avant de laisser place à une indifférence totale. Je n'étais plus qu'un fantôme. À ses yeux, j'étais mort moi aussi. Alors lorsque mon prénom sonne dans sa voix, aussi froide soit-elle, tout mon corps se tend, conscient que les minutes à venir risquent d'être dures, difficiles à encaisser. Je me délie naturellement du sol et suis ses pas, malgré mon besoin de m'enfuir, de repousser cet instant pourtant inévitable où Camélia me portera le coup fatal, la dernière

claque avant que je ne m'effondre définitivement.

Lorsque nous rejoignons le premier étage et que nous pénétrons dans la chambre dans laquelle ce traître de 410 se remettait de ses blessures il y a maintenant plus d'un mois – des blessures, qui, si j'avais su, auraient mérité de lui être fatales –, Camélia m'offre un regard indéchiffrable. Elle a retrouvé un certain éclat dans les yeux. Malgré ses traits austères et exténués, son corps accablé, elle semble revivre peu à peu. Peut-être que l'action, la vengeance la réveillent doucement, comme un moteur lent à démarrer, mais pourtant si solide qu'il pourrait traverser des montagnes.

— Je te demande pardon, admet-elle d'une voix presque inaudible.

Mon cœur semble se briser dans ma poitrine, écrasé sous un étau de plus en plus étroit. Je suis sans voix, incapable de répondre.

— Je t'ai tout mis sur le dos. J'avais besoin d'en vouloir à quelqu'un, mais tu n'as rien à voir avec sa mort, Ugo. Le conseil, c'est le professeur Carter, c'est lui le seul responsable. Je t'en prie Ugo, pardonne-moi. Je ne veux pas te perdre toi aussi, sanglote-t-elle, maculant ses joues de larmes – des larmes que je ne vois jamais.

— Toi… je parviens à dire, retenant ma rage, ma haine. Toi, pardonne-moi. J'aurais dû t'écouter. J'aurais dû te faire confiance. Toi, Camélia, pardonne-moi. Je suis tellement désolé. Je m'en veux tellement. Je…

Puis, avant même que je ne puisse terminer ma phrase, Camélia plonge dans mes bras, serrant de toutes ses forces mon torse, enfouissant son visage au creux de ma poitrine.

— S'il te plaît, Ugo. Redeviens le leader que tu étais. On a besoin de toi, nous tous. J'ai besoin de toi. Tu n'es plus toi-même depuis le massacre. Nous non plus, je le sais, mais tu n'existes plus, tu n'es plus que l'ombre de toi-même et sans toi nous sommes tous perdus. Je t'en prie, ne culpabilise plus. Cesse de te torturer, reviens-nous. Si tu veux vraiment te faire pardonner, même si à mes yeux tu n'as rien à expier, redeviens celui que tu étais. C'est toi qui dois nous conduire à la vengeance, à la liberté. Toi et toi seul.

Sa voix se brise et j'ai l'impression de reprendre vie tout à coup. Ses mots s'infiltrent au plus profond de moi jusqu'à me submerger. Camélia compte sur moi. Elle a besoin de moi. 900 aussi, David, Simon. Au même moment, mes poings se relâchent pour la première fois depuis un mois. Mon souffle à son tour se calme, me libérant de cette masse oppressante et douloureuse qui n'avait de cesse de torturer ma gorge. Mes épaules s'affaissent et un long soupir, fort, pesant, de plusieurs secondes, me ramène à la réalité, me dépose sur le seuil

même de notre combat.

Ma culpabilité ne s'envole pas, mais elle s'éteint, s'endort doucement, se tarit peu à peu, s'efface pour quelque temps. Elle m'accorde cette dernière bataille, ces derniers instants de répit. Mon besoin de protéger ceux que j'aime l'étouffe, la combat petit à petit jusqu'au jour où rien de plus fort ne pourra la faire taire. Le jour où je leur aurais rendu leur vie. Elle reviendra ce jour et pas avant.

Alors, je passe mes bras autour de son dos frêle et l'enlace à mon tour, espérant lui insuffler ma force, elle qui malgré tout n'a jamais vraiment perdu la sienne. Et nous restons plusieurs minutes ainsi, silencieux et infiniment heureux de pouvoir être là, l'un pour l'autre.

— Il ne s'est toujours pas réveillé, murmure Camélia d'une voix inquiète. Le docteur Anand dit que c'est normal. Que les sédatifs qu'elle lui a donnés durant plusieurs semaines l'ont plongé dans un lourd coma. Il en avait besoin pour se remettre, tout comme les quinze autres blessés.

Trois sont pourtant déjà morts, je ne peux m'empêcher de penser.

Joris est endormi, sur ce même lit depuis un mois maintenant. Depuis l'instant où Camélia a déversé sur moi sa colère, sa tristesse, mon corps en conservant encore quelques traces. Nous l'avons transporté, inconscient, hors de l'hôtel de ville et très vite il a été pris en charge par le docteur Anand, qui s'en est occupé comme de son propre fils.

Mon frère était là. Tous ces mois, il était à quelques kilomètres, dans ce sanctuaire. Peut-être l'ai-je même croisé sans le savoir le jour de ma visite. Peut-être faisait-il partie de l'un de ses hommes flanqués sous une toge pourpre, arpentant le lieu d'un pas doux, presque ralenti, à quelques centimètres de moi.

Il avait toujours été là, Joris.

— Je suis sûre qu'il se réveillera, m'assure 900.

Et c'est à cet instant que Camélia décide de nous quitter, nous laissant une intimité que nous avons rarement eue ces dernières semaines. Je l'évitais. Du mieux possible j'ai tenté de repousser ces moments seul à seule. Mais elle me manque. Elle me manque terriblement. Sa présence ne suffit pas. Pire encore c'est une torture.

Nous avons passé des semaines à nous voir, à partager la même pièce au côté de Simon, David et Camélia, les mêmes journées sans

nous toucher. Je sais qu'elle désirait mon attention, mon affection, mais j'étais incapable de les lui offrir et elle l'a vite compris, sans jamais m'en vouloir, ni même me faire ressentir sa frustration.

— Prends le temps qu'il te faut, Ugo. Je serai là quand tu en auras besoin. Camélia m'a tout expliqué les premiers jours et je n'ai jamais pensé une seule seconde que tu étais responsable. Tu es la plus belle personne que j'aie jamais rencontrée et si seulement tu pouvais te voir au travers de mes yeux, tu comprendrais.

Avant même que je n'intègre ses mots, 900 s'avance, doucement, comme pour s'assurer que j'accepte sa proximité, et dépose un baiser sur ma joue avant de reculer en direction du couloir.

— Quoiqu'on apprenne ce soir, murmure-t-elle, les doigts frôlant le cadrant de la porte, on s'en sortira.

Puis elle part, me laissant à cette solitude que je redoute tant et qui pourtant m'est nécessaire aujourd'hui. La journée a été tellement déroutante, un électrochoc dur à encaisser, mais j'en avais tellement besoin. Il me fallait ça pour que je me réveille enfin, que je sorte de cette torpeur.

Je m'installe sur la petite chaise au côté du lit de Joris et glisse ma main sur son épaule immobile.

Il ne manque plus que toi, Joris. C'est à ton tour de te réveiller.

Chapitre 3

Ugo

Le soleil se couche lentement, baignant la pièce d'une sombre lumière pourtant d'un rouge sinistre. Je n'ai pas quitté le chevet de Joris depuis plusieurs heures. Je lui ai parlé tout du long. De mes peurs, mes angoisses, mes rencontres depuis cette réinsertion. Je ne sais même pas s'il m'entend, si même il me connaît, si ses souvenirs m'incluent, moi, son frère.

J'ai longtemps réfléchi à son côté, relevant toutes les incohérences de cette réinsertion, du projet du conseil. Pourquoi mes souvenirs sont-ils sélectifs ? Comment puis-je me remémorer Joris, mais ne pas savoir qu'avant nous huit trios de générations ont subi le même sort que nous ? Je le revois à l'âge de seize ans alors qu'il en a aujourd'hui bientôt dix-huit et pourtant, l'année précédant notre réinsertion est trouble, floue.

Rien n'a de sens et plus vite je retrouverai Séraphine, plus vite je serai fixé. Et ce, quelles que soient les découvertes. Alors sans plus attendre, observant une énième fois le coucher de soleil, je replace la couverture sur le corps immobile de Joris, enfile ma veste et quitte cette chambre.

Je partage ma maison avec Simon et David depuis deux mois maintenant, depuis l'attaque de l'hôpital, et lorsque je passe devant leur chambre avant de dévaler l'escalier menant au rez-de-chaussée, je perçois leur regard troublé brûler ma nuque. Eux aussi, bien qu'ils ne le montrent pas, craignent les révélations à venir. Autant mon implication au conseil que les informations que Séraphine puisera en moi. Tout se joue sur ce que mon passé cache. Notre seul espoir de vengeance et de liberté repose sur moi et ce dont je serai en mesure de me souvenir.

Faites que je n'ai pas participé à tout ça.

Lorsque je franchis la porte d'entrée, l'air frais s'infiltre en moi avec soulagement, caressant mon crâne jusqu'à l'extrémité de mes doigts crispés. J'hasarde un regard vers la maison en face, séparée de la mienne par la rue faiblement éclairée où les deux cars sont stationnés, prêts à nous évacuer au moindre incident suspect. La lumière de sa chambre est allumée. 900 est seule et je brûle d'envie de la rejoindre pour effacer sa peine, l'empêcher de penser, de se torturer, juste

l'espace d'un instant. Elle ne montre rien, elle, à l'inverse de moi. Elle a la capacité de faire semblant, quand moi je n'ai plus la force de me cacher. Plus je la vois et plus je réalise combien elle est forte, tout comme Camélia.

Très vite, je traverse la rue, passant devant toutes les maisons calmes et pourtant remplies de survivants. Rien à voir avec les jours qui ont précédé notre attaque envers Damien et ses hommes. Ces jours-là, le quartier était certes en deuil des pertes de l'hôpital, mais il n'en était pas moins vivant. Animé par un seul désir : anéantir Damien. Nous étions tous hors de nous, en vie, prêts à combattre, et les rues subissaient notre fougue. Tout baignait dans une ambiance étonnement joyeuse quand aujourd'hui tout est mort.

Le soleil est maintenant totalement couché et la nuit noire m'apporte un certain réconfort, comme si le temps était suspendu. Je sais que ce semblant de répit n'est qu'une illusion et que chaque minute improductive est un pas de plus vers l'inévitable projet du conseil. À n'importe quelle heure, il peut nous attaquer et terminer ce qu'il a commencé. Et pourtant, j'ai l'impression de pouvoir souffler lorsque le soleil s'efface au profit d'une lune blanche et bienveillante.

En quelques minutes à peine, je rejoins la maison de Séraphine et du docteur Anand. Elle est identique aux autres, sauf sa couleur, d'un orange brique. Je remarque que je tremble lorsque je rejoins le perron et après une longue inspiration, je cogne mon poing contre le battant en bois. Dans un doux grincement, la porte s'ouvre, dévoilant Séraphine habillée d'une élégante robe blanche similaire à la toge qu'elle portait au sanctuaire.

— Je t'en prie, entre, sourit-elle, tout en joignant le geste à la parole, pointant du bout des doigts le salon de son foyer temporaire.

Pour toute réponse, j'obtempère, lui adressant un regard que j'espère chaleureux.

— Je ne sais pas si 900 t'a expliqué com…

— Elle ne m'a rien expliqué, je la coupe. Reprenez de zéro avec moi.

Elle m'adresse un sourire tendre avant de refermer la porte derrière nous. Alors que je pénètre dans son salon, à la décoration aussi sommaire que le nôtre, je remarque que quelques fioles trônent sur la petite table basse en bois, au côté de bougies et de plantes.

— Je vais te répéter ce que j'ai dit à 900, car il est important que tu respectes mes consignes si tu veux que l'hypnose fonctionne. Je ne dispose plus de beaucoup de fioles, alors nous n'avons pas le droit à l'erreur, il faut que ça marche.

D'un hochement de tête je lui fais comprendre de poursuivre tandis que je parcours la pièce du regard.

— Tu ne dois pas lutter, Ugo. Peu importe les souvenirs qui remonteront à la surface, tu dois les affronter. Chacun vit l'hypnose à sa façon. Je ne saurais prédire ce que tu verras, ni sous quelle forme, mais je peux tenter de façonner le voyage à ma manière. Il se peut que nous trouvions des difficultés à récupérer tes souvenirs. Vu ton âge, il est possible que plusieurs couches d'amnésies recouvrent ton esprit. Seulement, je ne suis pas magicienne, mon travail peut t'aider à retrouver le plus récent, pour ce qui est du reste, il dépendra de toi et de ta capacité à encaisser. 900 a enduré le pire, ses réactions étaient pénibles à regarder, mais elle n'a pas lâché, du moins jusqu'à un certain point. Fais-en de même. Maintenant, allonge-toi sur le canapé.

À la fin de ses mots, je me retourne enfin vers elle et remarque en même temps que j'inspire les herbes tout juste brûlées qui embaument toute la pièce. Elle les éparpille avant d'éclairer le lieu de quelques bougies parfumées. Sans plus attendre, pressé d'en finir, je m'installe sur le canapé, croisant mes chevilles, les poings fixés contre le cuir glacé.

— Bois ça, ordonne-t-elle me tendant une fiole à la couleur orangée. La dose est forte, plus forte que celle que j'utilise habituellement. Si nous voulons creuser le plus loin possible, c'est le seul moyen. Détends-toi.

J'inspire profondément, gonflant douloureusement ma poitrine et après un décompte jusqu'à trois, je dépose le liquide à mes lèvres. Alors que la gorgée s'immisce en moi, l'effet est immédiat. Mes paupières se ferment et mes muscles se délient si bien que je crois entendre la fiole glisser entre mes doigts et atterrir sur le parquet grinçant.

Plus rien n'a de sens. Mon corps est mort, inerte, comme paralysé, et c'est un vide oppressant qui, soudainement, m'enveloppe, me capture.

— *Je suis là*, murmure une voix familière. *C'est moi, Séraphine. N'écoute que moi, Ugo. Moi et moi seule. Le travail que j'effectue avec toi sera des plus complexe alors aie confiance en moi.*

Cette voix, sa voix, résonne en moi, gronde dans mon corps comme si elle provenait de mon propre ventre. J'ai les paupières toujours closes, la sensation d'être mort, loin de toute réalité, et en même temps j'ai l'impression d'être debout, sur pied.

— *Tu es dans une immense salle, Ugo, une salle infinie, si grande que tu n'en vois pas la fin.*

Au même instant, où sans même fournir d'effort je m'autorise à ouvrir les yeux, la pièce se matérialise, infinie, interminable. Le sol me vaut un vertige, car il est pourvu d'une vitre transparente, me séparant du vide, du néant.

— Avance, Ugo, sans crainte. Rien ne peut t'arriver ici, il n'y a aucun danger.

Toujours de manière incontrôlée, j'exécute les ordres, perturbé de ne pouvoir me maîtriser. Cette voix me contrôle, me façonne. Je suis sa marionnette.

Alors j'avance, d'abord doucement, avec hésitation puis plus rapidement.

— Lorsque tu te sentiras prêt, Ugo, je veux que tu coures, aussi vite que possible, pour rejoindre le fond de la salle. Il te paraît impossible à atteindre pour l'instant, mais plus tu puiseras dans ta force, plus le but te semblera proche.

À la fin de ses mots, mon corps est violemment propulsé vers l'avant, poussé par une force invisible. Mon pouls s'emballe, mes membres se déploient, se libèrent et arpentent la salle avec agilité et fureur. Alors que j'avance, sans réfléchir, ni même songer à ce décor incompréhensible qui, depuis un temps indéfinissable m'enveloppe, j'aperçois une silhouette, un homme, qui lui aussi court à ma rencontre. Il semble déterminé, déterminé à me percuter de tout son poids, à me confronter, me réduire en miettes, m'anéantir. Il fonce droit sur moi, sans même craindre le choc.

— Quand tu visualiseras un mur, Ugo, je veux que tu plonges dedans. N'aie pas peur ! Quoi que tu voies, plonge, il n'y a aucun danger !

L'homme est aussi rapide qu'un animal enragé. Son corps s'élance avec grâce, défiant l'apesanteur, surpassant ses propres capacités physiques. Il est à plusieurs centaines de mètres de moi et plus nous courrons l'un vers l'autre, plus ses traits me parviennent clairement, précisément. Et je crois devenir fou lorsque je réalise qu'il s'agit de moi. C'est un miroir. Le mur, le bout de la pièce, n'est rien d'autre qu'un immense miroir dans lequel mon reflet s'agite, s'approche à toute vitesse.

Je continue ma course effrénée, quelques dizaines de mètres me séparant d'un choc mortel quand en parallèle je me sens frémir, perdre mon souffle, convulser, comme si deux corps habitaient un seul et même esprit, le mien.

— Je t'ai dit de plonger, Ugo ! Tu ne percuteras pas le mur ! Plonge !

Et alors qu'il ne me reste que quelques mètres à franchir, mon reflet

me paraît clair, défini. Je vois mes yeux bleus scruter les miens, mes sourcils se froncer et ma bouche s'entrouvrir dans un cri de rage, avant que je ne fonce, sans peur d'en mourir, dans ce miroir fragile.

Aussitôt, le mur de glace se désintègre, explosant en des millions d'éclats qui flottent dans l'air autour de moi sans me blesser. À cet instant, tout est ralenti, et plus aucun sol ne me soutient. Je suis en apesanteur, au milieu d'une infinité de bris de verre reflétant tantôt ma bouche tremblante, tantôt mes yeux ébahis, tantôt mes mains… Mais je ne me reconnais pas dans ces minuscules parties de moi. J'aimerais recoller chaque fragment du miroir pour pouvoir m'observer, me scruter de long en large, car rien, rien ne me ressemble. Et, comme si mes vœux avaient été entendus, un bout se met à trembler, attirant les milliers d'autres particules comme un aimant surpuissant, reconstituant, au fil des secondes, l'immense glace dans laquelle je viens de plonger.

Lorsque le miroir est reconstitué, je m'observe, la bouche grande ouverte, sous le choc. Mon visage, c'est le mien, c'est moi, bien moi. À l'âge de quatorze ans. Au même instant, je repère une main calleuse posée sur mon épaule frêle et lorsque je pivote pour en connaître le propriétaire, tout se met à vaciller, chanceler, créant autour de moi un flou de rayures aux mille couleurs. Peu à peu, le tourbillon ralentit, les couleurs se précisent et le décor à trois cent soixante degrés s'arrête définitivement.

Une maison, blanche, de plain-pied, immense, se trouve sur ma gauche et lorsque je baisse les yeux, une touffe d'herbe parfaitement tondue caresse mes pieds nus. Un rire d'enfant s'invite jusqu'à moi et lorsque j'ose un regard vers la droite, je vois un petit garçon, plus jeune que moi encore, neuf ans, peut-être moins. Il s'amuse et dévale un toboggan jaune avant de sauter sur une balançoire. Joris, c'est Joris, mon frère.

Je suis au milieu d'un jardin de maison, très grand. Tellement grand qu'il a l'allure d'un parc, d'une ville presque, accueillant des jeux par dizaine, un potager de la taille d'un champ et des fleurs à perte de vue baignant sous un soleil éclatant.

Je sens ce poids sur mon épaule et reconnais immédiatement l'empreinte d'une main, la même qui a pressé ma chair quelques secondes auparavant. Il ne m'en faut pas plus pour me retourner et là, le paysage reste le même, le monde ne vacille pas, il ne s'efface pas, ne tourbillonne plus, il reste identique.

Et lorsque je fais face à la silhouette entière, je m'entends crier de rage. Pourtant, je suis de marbre, pire encore, je souris et enlace

l'homme de toutes mes forces.

— Papa ! m'entends-je crier à l'unisson avec Joris qui abandonne sa balançoire pour partager notre étreinte.

Malgré tout, malgré la chaleur ignoble que je ressens dans mon cœur, malgré le bonheur écœurant qui me submerge, je m'entends au loin, hurler, grogner, convulser.

Le professeur Carter. Mon père. Bill.

Chapitre 4

Ugo

Le regard du professeur Carter, mon père, est vide, totalement dépourvu d'émotion. Je me sens me débattre quand en parallèle la tristesse me submerge autant que la peur.

— Je dois vous parler, mes garçons, clame-t-il froidement. Rentrez à la maison et rejoignez-moi dans le salon.

J'aimerais ne pas exécuter sa demande, je donnerais tout pour ne pas le suivre, pour ne pas l'entendre, mais mes gestes surpassent ma volonté. Je suis enfermé dans un corps qui décide pour moi, parle pour moi et ressent à ma place. Sans même m'en rendre compte, je suis au cœur d'un immense salon écru, carrelé au sol et baigné d'une lumière aveuglante. Cet homme, mon père, a plus d'argent qu'il n'en faut. Chaque élément de la maison témoigne de sa valeur. Il est riche, oui. L'un des plus riches hommes du pays, si ce n'est le plus riche. Je le sais, à ce moment même, je sais qu'il est un homme de pouvoir.

L'instant suivant, je suis assis sur un large canapé brun, Joris à côté de moi, ses pieds ne touchant pas le sol.

— Votre mère… souffle le professeur Carter, mon père. Elle a été assassinée. Maman ne reviendra plus.

Et tous les murs volent en éclat. La scène se désintègre sous mes yeux et le temps défile tandis que je perçois les pleurs de Joris, ses sanglots interminables et ma voix, ma voix faible qui ricoche dans mon crâne tandis que je lui murmure que tout ira bien.

Une immense douleur, comme jamais je n'en avais ressenti auparavant, me prend aux tripes, et malgré mon corps inerte entouré de ces murs tourbillonnants, je me sens trembler, crier, hurler sous la douleur.

— *Continue Ugo*… murmure une voix.

Une voix que je ne parviens plus à situer. Un murmure lointain.

— *N'abandonne pas maintenant. Tes douleurs doivent revenir. Tu es plus fort que tu ne le penses.*

Un cri fend l'air, le mien, je le reconnais. Je me débats, pourtant je suis immobile, prisonnier d'un décor vertigineux. D'insupportables

crampes secouent mon torse, comme si des milliers de poignards s'acharnaient à me réduire en lambeaux.

— C'est ainsi que tu te venges ?! je m'entends hurler d'une voix plus grave, moins juvénile que l'instant d'avant. Ce n'est pas de cette manière que reviendra Maman ! Elle est morte ! Accepte-le !

Ma voix est tranchante. Je hurle de rage et aussitôt l'image accompagne mes cris. Dans un bureau, mon père, le professeur Carter, la tête entre les mains, est rouge de colère. Il est fou. Il est devenu complètement fou. Ses yeux sont hagards, gorgés de sang, prêts à sortir de leur orbite.

— L'humanité ne mérite pas de vivre tant qu'elle ne s'accommodera pas des différences. Les hommes trompent, détruisent, tuent. Ils ne sont pas dignes de vivre. AUCUN n'en est capable, et moi, moi j'y arriverai ! J'y parviendrai !

Tout son corps tremble. Il semble possédé. Animé par la folie, la colère. Il me fait peur, je ne le reconnais plus. Une bataille se réveille en moi à cet instant et de nouveau je ressens le besoin de partir, de quitter cet endroit, je ne peux pas continuer.

— Tu as déjà bousillé mon frère ! je crie à m'en briser la voix. Tu l'as rendu fou !

Soudain, il s'approche, tremblant, à moitié sonné par la fatigue, la folie. J'aimerais reculer, tuer cet homme de mes mains, mais je suis stoïque, incapable de faire le moindre geste. Il glisse ses mains moites dans les miennes et je crois vomir, mon être tout entier est submergé par le dégoût, pourtant en parallèle j'ai juste peur, peur pour lui, peur pour Joris, peur pour moi.

— Ton frère n'a jamais compris pourquoi je faisais tout ça. Ton frère était trop jeune, mais toi tu sais hein, Ugo ? Toi tu as toujours su. Tu m'as toujours compris. Tu étais tellement proche de ta mère, tu étais son préféré, tu l'as toujours été. Tu sais combien elle mérite ce que je fais. Elle mérite que le monde change pour elle. Sa mort ne doit pas être vaine. Tu le comprends, n'est-ce pas ? Ugo, je dois mettre un terme à cette première réinsertion ! C'est un échec, ça ne fonctionne pas. La paix, la paix… sanglote-t-il. La paix n'a pas triomphé. Je dois l'arrêter. Je dois changer les doses, le fonctionnement, je dois tout revoir, la prochaine sera la bonne.

Il ne s'arrête pas de parler. Ses mots n'ont pas de sens, aucun. Ce sont là les paroles d'un fou. D'un homme qui a perdu toute lucidité. Ce n'est plus mon père. Cet homme n'est plus mon père. Mon père est mort en même temps que maman. Je ne peux pas le laisser faire ça. Non, non, non. Je dois l'arrêter. Je dois le faire.

Ma vision se trouble immédiatement. L'émotion est trop forte, trop dure à encaisser. La bataille qui se livre en moi me tiraille de toute part. Je suis partagé entre deux sentiments. Deux ressentis similaires et pourtant opposés. Je veux le tuer, le faire souffrir autant que je lui en veux, personnellement, de me détruire. Je suis face à un inconnu et l'instant suivant face à mon père. À chaque seconde, les positions changent, s'interposent, se calquent.

C'en est trop. Trop pour moi.

Tout est bouleversant, insoutenable quand soudain un vertige me fait sombrer, me plongeant dans une épaisse fumée noire. Un poids douloureux pèse dans ma poitrine, écrasant mes côtes à m'en faire hurler, lorsque peu à peu l'élancement se tarit, jusqu'à s'éteindre totalement. Cette paix m'offre un bien-être infini. Mon pouls ralentit. Cette douce pulsation, presque infime, imperceptible, m'enveloppe au cœur d'un cocon soyeux, tendre. Mon calme revient, je ressens la délivrance. La paix vient me chercher, elle est là pour moi, pour me prendre dans ses bras bienveillants. Je pars, je le sens.

— *On le perd ! Je lui ai administré une trop forte dose !* s'écrie une voix lointaine, trop lointaine pour que j'assimile les mots. *Docteur Anand ! Aidez-moi ! Il est en train de faiblir !*

La chaleur me submerge, je suis tellement bien, à ma place, là où je mérite d'être.

— *Ugo ! Ugo !*

Malheureusement, cette sérénité est de courte durée. Un lourd fracas tonne dans mon crâne et mon dos initialement enveloppé dans un épais coton se retrouve brutalement frappé contre une masse dure. Ma poitrine me brûle, elle s'enfonce, en une cadence parfaite. J'ose un regard sur mon thorax et il plie sous un poids invisible, puis s'écrase avant de se relâcher.

— *Continuez le massage cardiaque ! Je crois qu'il revient. Il revient…*

Le calme s'efface peu à peu, remplacé par la même douleur que je tentais de fuir avec désespoir.

Tout revient. Tout. Je suis de retour, au même endroit, le même.

Ma gorge me lance et une toux indomptable m'assaille, me torture. Je crois vomir, mais je suis incapable de gérer la douleur. Cette douleur dans ma tête qui s'attaque à mon corps épuisé.

— Je dois mettre un terme à cette première réinsertion, mon fils. Il le faut.

Et là, tout va très vite. Le décor est replanté. Tout est à l'identique.

Le bureau, cette salle dépourvue de fenêtres et mon père, toujours aussi fou, incontrôlable, sa main coupable et meurtrière dans la mienne.

Je ne me maîtrise pas et je ne saurais dire qui a dicté cette action. Si c'est le jeune homme que j'étais ou bien moi, mon esprit actuel, mais mon poing s'élance contre sa mâchoire et alors je fuis, je fuis en dehors du quartier général. Je m'apprête à les mettre en garde, moi Ugo, du haut de mes seize ans, je m'apprête à prévenir ces jeunes de leur mort certaine. Des jeunes qui ne me connaissent pas et que pourtant moi je connais par cœur au travers des caméras de la ville.

Alors je cours, je cours à en perdre haleine et pour la première fois, je me sens en accord avec le jeune homme que j'étais. Sa force de conviction, son audace, sa soif de justice, sa hargne, je partage tout avec lui. Alors je cours sans même vouloir sortir de cette transe qui m'anime. Au diable le cocon protecteur d'il y a quelques minutes, le jeune Ugo mérite de poursuivre son but. Il doit y arriver, il va y arriver. Alors, à côté de moi, bien que nous ne formions qu'un, il traverse d'immenses salles remplies d'une foule curieuse, surprise de me voir dans un tel état de fureur.

— Arrêtez-le ! hurle la voix de mon père.

Et tous se lancent alors à ma poursuite, tentant tant bien que mal de stopper le jeune garçon agile que je suis. Certains se jettent sur moi, mais je les évite, un par un, jusqu'à rejoindre l'escalier aussi abrupt qu'une échelle qui me sépare de ma délivrance, de mon but. Je gravis chaque marche jusqu'à soulever une trappe de la taille d'une bouche d'égout, l'issue la plus proche me permettant de quitter le quartier général. Et lorsque je la soulève puis hisse mon buste à l'extérieur, j'ai tout juste le temps d'apercevoir une enseigne, une laverie, que des bras puissants m'agrippent les chevilles et me font tomber, percuter chaque marche avec fracas.

— Je suis désolé, mon fils. Je croyais pouvoir te faire confiance. Je promets de ne jamais te faire de mal. Mais toi aussi, tu devras tout oublier. Oublier même que je suis ton père, oublier que la vie en dehors existe.

Une aiguille, la douleur revient, puis le néant.

Le noir m'enveloppe et je suis à bout de souffle. Je manque d'air.

— *Poursuivez, Ugo, encore un peu.*

L'obscurité s'enroule autour de moi, me caresse, me traverse comme un drap de soie enveloppant mon corps de toute sa surface. J'ai l'impression d'étouffer sous cette masse pourtant légère et confortable,

lorsque soudain une voix murmure quelques mots.

— Tu as bien dormi ?

Aussitôt, les draps noirs me quittent, me laissant sous le choc.

Une fille aux yeux d'un vert sombre et parsemé de taches dorées m'observe. Elle est à demi nue, portant pour seul vêtement une chemise, la mienne.

— Tu n'es pas très bavard ce matin…

Un lit, je suis dans un lit. Le sien.

— Je viens tout juste d'émerger, Leslie, et je n'ai jamais été très bavard, je grogne, encore endormi.

Rapidement, je me redresse et un petit studio se matérialise autour de moi. Un canapé se trouve en face de moi, tandis que Leslie s'affaire dans la cuisine.

— Je sais… Pas d'attache. Le bel Ugo n'aime pas s'engager. Mais, ça ne t'empêche pas de parler. Tu es si… sérieux.

Alors qu'elle saute sur le lit, les coussins volent et s'éparpillent tout autour de moi, jusqu'à gonfler et ne devenir plus qu'une immense masse blanche voluptueuse. Aussitôt, des dizaines, des centaines de flashs me parviennent. Des images, des mots, des phrases, des odeurs, des sons. Tout est mélangé, rien n'a de sens.

— Bonne réinsertion à tous.

Un homme, un ami, plusieurs même. Un autre. Une réinsertion. Une troisième. Une piqûre. Un bal. Des rires. Des voix. Une salle enfumée, des cris, des plaintes. Des pleurs. De la violence, trop de violence, beaucoup trop. Des meurtres, des morts. Des survivants. Le conseil les débauche, les tue un à un.

Tout recommence sans cesse. Sans ordre précis, sans organisation, tout défile. Des visages par centaine, des étreintes. Une succession infernale de visions et de sentiments me percute à la vitesse d'un éclair.

J'en perds le souffle, je ne sais plus quoi assimiler, quoi retenir, quelle est ma vie. Je ne sais dissocier le rêve de la réalité. Rien n'a de sens. Bon sang, plus rien. Plus rien n'a de sens.

Je me sens alors convulser, mon cœur s'emballe avec hargne dans ma poitrine, brûle tout sur son passage. Mes veines, chacun de mes organes, mes inspirations, mon corps tout entier.

— *Réveille-toi, Ugo ! C'est bon ! Réveille-toi !*

Cette voix est trop lointaine, je l'entends à peine. Elle n'est qu'un souffle, un murmure au côté des cent autres qui me torturent, m'appellent, rient, crient, pleurent.

— Réinitialisez-le pour la nouvelle réinsertion !

— *Ugo ! Réveille-toi !*

— Salut, moi c'est Denver, tu es Ugo, c'est ça ?

— Votre réinsertion a été un échec.

— *Je vais compter jusqu'à trois, Ugo, et à trois tu te réveilleras. Concentre-toi sur ma voix et uniquement la mienne.*

— Réinitialisez-le.

Je suis parcouru d'une multitude de spasmes. Les voix s'immiscent dans mon crâne, viennent de toute part, se superposent, s'emmêlent et résonnent avec force, m'empêchant de penser.

— Aidez-moi !

— Votre réinsertion, mes chers enfants, a été un échec.

— *Un, tu n'entends que ma voix, plus rien ne compte à part ma voix.*

— Un échec.

— Ugo ! Sauve-moi !

— Nous devons, malheureusement, vous exterminer.

— *Deux, le décor qui t'entoure s'efface peu à peu et te ramène au calme, à la sérénité.*

—… vous exterminer.

Les autres voix s'éteignent doucement, laissant peu à peu la place à cette unique voix, familière, bienveillante et libératrice.

— Tu es mon meilleur ami Ugo, un frère.

— *Trois, tu inspires profondément et reviens à la réalité. Ouvre les yeux.*

Et dans un calme, un silence effroyable, j'exécute son ordre.

Je suis vidé de toute force. Séraphine m'observe au côté du docteur Anand. Toutes deux semblent inquiètes, perturbées. Je crois voir Simon près de moi, mais je n'en suis pas sûr tant ma vision est floue et je comprends très vite que c'est parce que je pleure. Moi Ugo, je pleure, en silence.

— J'ai tout vécu. Tout. Chaque réinsertion, chaque extermination. Je les ai tous connus. Tous. Ils étaient ma famille eux aussi… Mes amis… je souffle d'une faible voix. J'ai été le pion de mon père. Il est

mon père. Le professeur…

— Aidez-moi à le bouger, s'exclame Séraphine d'une voix urgente.

Sans même comprendre ce qui m'arrive, deux bras glissent sous mes épaules et me portent jusqu'à une chambre, où un lit m'attend. Je suis sous le choc, incapable d'exprimer quoi que ce soit d'autre lorsque le sommeil m'enveloppe et me libère de ce cauchemar.

Chapitre 5

900

Il est près de deux heures du matin lorsque l'on frappe à la porte avec fracas. Une dizaine de coups, puis une nouvelle salve, plus urgente encore. Rapidement, j'enfile un jean, un sweat-shirt quand j'entends Camélia dévaler les marches quatre à quatre. À mon tour je sors de ma chambre aussi vite que possible et rejoins l'entrée, là où Simon, livide, est tétanisé.

— Qu'est-ce qui se passe ? gronde Camélia, la voix enrouée, sûrement d'avoir trop pleuré seule dans sa chambre.

— Ugo… murmure Simon.

Et à cet instant, mon cœur se serre douloureusement dans ma poitrine. Entendre son prénom sur un tel ton m'effraie, me tétanise. J'aimerais lui hurler de développer, mais je crains les révélations de Simon. Camélia est tout aussi dans l'attente et ses poings fermement maintenus contre ses hanches témoignent de son état d'anxiété.

— Il va bien. Ne vous faites pas de soucis, poursuit-il d'une voix étrange.

Aussitôt, mes muscles se relâchent et je libère un long soupir de délivrance. Précipitamment, nous nous installons dans le salon pour permettre à Simon de retrouver ses esprits, son calme, de se remettre de ses émotions. Si ça ne tenait qu'à nous, la discussion aurait lieu dans la seconde, debout, en plein milieu du courant d'air glacial.

— Sa séance d'hypnose est terminée, mais Séraphine lui a administré une dose trop forte de son putain d'élixir ! Les souvenirs sont revenus en masse, il était à bout de force, mais c'est pire que ce que l'on pensait.

Simon a débité sa phrase sans même reprendre son souffle, sans pause. Malgré moi, je tremble, obsédée par la furieuse envie de retrouver Ugo, maintenant.

— Il a vécu chaque réinsertion. Toutes !

Soudain, c'est comme si je me prenais une immense claque en pleine figure.

Oh bon sang… Ugo.

J'aimerais retenir mes larmes, mais elles se déversent et maculent mes joues pâles sans que je puisse les contrôler. J'avais pourtant juré d'avoir versé les dernières.

— Il n'a pas eu le temps de nous raconter, il était trop épuisé, sous le choc. Mais il a tout vécu. Autant les réinsertions, que chaque extermination.

— Comment ça ? s'impatiente Camélia tout aussi stupéfaite et tremblante que Simon et moi. Pourquoi est-il encore en vie ? Comment c'est possible, bordel !

Simon inspire profondément et son regard s'ancre dans le mien. À cet instant, je ne comprends pas pourquoi c'est moi qu'il observe, me jauge avec autant de tristesse.

— C'est son fils, murmure-t-il.

Et là, je comprends. Je réalise.

— Le fils de qui ? s'écrie Camélia. Sois plus clair, bon sang !

Elle se lève alors et s'empare de son paquet de cigarettes posé sur l'un des meubles du salon.

— Du professeur Carter… je souffle.

Ma voix est inaudible et pourtant je l'ai dit.

Immédiatement, le paquet de cigarettes atterrit au sol en silence, avant que Camélia, à son tour, ne s'écroule sur le canapé.

Et c'est ainsi que nous restons, en silence, incapables d'émettre la moindre phrase, le moindre mot, pas même un son. C'est dans cet état de choc absolu que je me lève en direction de la cuisine et m'empare d'une bouteille de vodka. D'un pas léger, le regard totalement dans le flou, j'apporte trois verres généreusement remplis et les dépose devant chacun d'entre nous. Sans même nous regarder, nous avalons d'une traite le liquide salvateur. Celui qui, l'espace d'un soir, nous empêchera de trop penser.

— Réveillez-vous ! s'exclame une voix dure et froide. Je dois vous parler.

C'est dans un sursaut douloureux que j'ouvre les yeux, mon dos me tiraillant de partout. Et pour cause, je suis sur le canapé, Camélia dort contre ma cuisse tandis que Simon est négligemment allongé sur le tapis de notre salon.

Et cette voix, elle appartient à Ugo.

Rapidement, je me redresse en position assise et son visage me frappe de plein fouet. Il est magnifique. Tellement beau que je retiens tout juste les larmes de couler de nouveau. Mais son regard, son expression, ce n'est pas lui. Il est ailleurs, fermé, enragé.

Je sais qu'il tente par tous les moyens de dissimuler ses émotions, mais derrière son impassibilité je vois tout. Je vois combien il souffre, combien il est en colère, combien il est perdu, déboussolé, à bout. J'aimerais capter ses yeux, lire en lui, lui transmettre d'un regard tout l'amour que je lui porte, mais il m'évite. Il tente du mieux possible de ne pas me confronter. Il observe tout le monde, sauf moi.

— Je dois vous dire en détail ce que j'ai vu. Sans rien oublier. Chaque événement à son importance.

Camélia, à moitié dans les vapes, se lève d'une seule impulsion et va chercher un carnet et un stylo. Simon quant à lui, se lève doucement, essayant tant bien que mal de dissimuler la vodka vide qu'Ugo a pourtant déjà repérée.

— David ne va pas tarder à venir, annonce-t-il avant de quitter la pièce pour rejoindre la cuisine, seul.

Nous sommes tous les cinq installés dans le salon. Seul Ugo est debout, face à nous. Je sais qu'il donne tout pour ne pas trahir son état de nervosité. Je devine derrière ses poings crispés qu'il se retient de ne pas les éclater contre un mur, que derrière son stoïcisme il a besoin de fuir, de bouger, d'évacuer.

Mais il intériorise, comme toujours.

— Je me suis revu jeune, très jeune. Autre part qu'ici. La vie existe ailleurs, j'en suis sûr. Du moins, elle existait à l'époque. Le professeur Carter est mon père et je crois que vous êtes tous déjà au courant vu vos états à tous ce matin. Je n'ai besoin d'aucune pitié, juste de vengeance, alors, rangez ces regards, je ne veux pas les voir.

Son ton est froid, glacial, presque menaçant. Je ne le reconnais plus. J'aimerais l'aider, le soulager, mais je ne crois pas en être capable alors qu'il me repousse sans cesse.

— On n'en a rien à faire que ce soit ton père, Ugo. Tu n'es pas comme lui. De la pitié, on n'en a pas, intervient Camélia d'un ton sec et dépourvu de compassion, ce qu'Ugo souhaite. Toi tu en as pour lui ?

— Aucune. Je le tuerai de mes mains.

Simon se lève rapidement, comme si rester immobile lui était insupportable quand moi, à l'inverse, je suis incapable d'effectuer le

moindre geste.

— Ne parlons pas encore de le tuer. Dis-nous ce que tu sais d'autre.

— Il nous annonçait la mort de notre mère, poursuit-il, sans une once de tristesse, aussi froidement que s'il indiquait l'heure. C'est ce qui l'a poussé à mener cette expérience, sur nous. Elle a été assassinée. Pourquoi ? Par qui ? Je n'en sais rien. Tous mes souvenirs ne sont pas revenus. Certains seulement. Je sais juste qu'il est fou. Déterminé à créer un monde parfait.

David est comme moi, sous le choc. Depuis quelque temps, il n'est plus que spectateur de nos vies. Il est là sans vraiment l'être. Écoute sans jamais donner son avis. J'ai d'abord été inquiète, avant que Camélia ne m'assure que c'était normal et que, quand viendra le jour, il sera là, prêt avec nous, à nous venger.

— J'ai tenté de l'arrêter lorsqu'il estimait que la première réinsertion était un échec. J'ai tenté de l'arrêter, de mettre les générations en garde, mais il m'a devancé et m'a intégré à son programme. Depuis, j'ai participé à chacune d'entre elles. Chaque réinsertion. Chaque extermination. Les sept dernières. À chaque échec, il me réinitialisait et je repartais de zéro sans plus aucun souvenir des mois précédents. Voilà ce qui me concerne moi, mais qui n'a pas d'importance pour la suite.

— Bien sûr que si ça a de l'importance ! s'écrie Camélia, survoltée. Tu as vécu près de huit vies, certes courtes, mais huit vies différentes ! Tu as rencontré des gens, tu as tissé des liens. Peut-être même des liens précieux, forts, fraternels, et ils sont morts. Ces personnes sont toutes mortes ! Bien sûr que ça a de l'importance ! Ugo, je suis tellement désolée ! Je sais que tu ne veux pas de pitié, mais je veux que tu l'entendes, je suis désolée. Je n'imagine pas ce que tu as vécu !

La mâchoire d'Ugo est tellement contractée que je crois voir son squelette se dessiner sous sa chair.

— Ça n'a pas d'importance. Je ne garde aucun souvenir de mes anciennes rencontres.

À cet instant, je sais qu'il ment. Je le sais. Son regard est fuyant et la lueur humide dans ses yeux prouve combien il se retient de ne pas sombrer. Tout son être dégage un désespoir déchirant. J'aimerais le prendre dans mes bras, le serrer fort, lui voler sa tristesse pour la subir à sa place.

Il ment. Il ment de toutes ses forces. Il se souvient de tout.

— Ce qui compte, c'est ce qui peut nous mener jusqu'à la vengeance.

— Alors je note, se reprend Camélia.

— Des caméras couvrent tout le centre-ville, mais heureusement pas nos quartiers actuels. Elles se concentrent dans les commerces, les rues et même nos appartements. Alors nous ne pouvons pas y retourner. Pas sans un plan.

Bon sang… Nous étions surveillés tout ce temps. La régente, le conseil, ils nous épiaient, nous observaient, nous étudiaient tous.

— Mais tu as un plan, c'est ça ? intervient David, à la surprise générale.

— J'ai un plan, acquiesce Ugo. Un plan qu'il faut rapidement mettre en application. Il en dépend de nos vies. Nous avons déjà trop attendu.

Et aussitôt, le sourire de David s'illumine, provoquant celui d'Ugo.

— Je n'ai pas fini. Je sais où se situe le quartier général du conseil, je sais comment y accéder.

À la fin de ses mots, mon pouls s'emballe et je ressens une chaleur immense s'infiltrer en moi.

Mary. Mary, on y est presque.

— Maintenant, il n'y a plus qu'à nous exposer ton plan, souffle Simon, le visage encore pâle de notre abus d'alcool la veille.

En à peine une heure, nous sommes réunis, au complet.

Le docteur Anand a pris place auprès de Séraphine sur le canapé. Les deux seules vraies aînées, adultes, à nos côtés dans cette bataille. Fred, Rob, Stan et Mickey les inséparables du SimpleKing sont tous les quatre adossés au mur qui nous sépare de la cuisine. Roger et Chloé, qui ont eux aussi perdu des êtres chers lors du massacre de l'hôtel de ville sont venus malgré leur épuisement, leur tristesse.

C'est ainsi que débute notre vengeance. Dans cette pièce vide, impersonnelle et froide. À nous treize, nous allons rendre aux cinq cent dix-neuf autres survivants leur vie, leur liberté.

C'est dans un silence pesant que Camélia, Ugo, David, Simon et moi nous dressons devant la cheminée, face à ces quelques regards éteints et pourtant désireux d'action.

— Nous avons un plan, démarre Ugo d'une voix calme et pourtant autoritaire.

Après notre discussion de cet après-midi, Ugo nous a fait promettre de ne pas dévoiler son lien de parenté avec le professeur Carter.

Aucun d'entre nous n'a contesté. Certains le prendraient pour un traître, d'autres risqueraient de ne pouvoir lui faire entièrement confiance. Et pour les jours à venir, nous avons besoin que chacun des survivants nous suive sans l'ombre d'une hésitation.

— Comme vous le savez, j'ai retrouvé partiellement mes souvenirs avec l'aide de Séraphine. Certains d'entre vous souhaitent peut-être solliciter son savoir-faire, mais pas aujourd'hui. Ni demain d'ailleurs. 900 nous a tous annoncé il y a deux jours que plusieurs réinsertions avaient déjà été menées avant la nôtre et nous savons aujourd'hui qu'elles finissent toutes de la même manière : une extermination totale des générations. Leur projet a échoué et ce n'est pas la première fois. Durant la sixième réinsertion, un groupe d'individus a échappé au massacre, comme nous aujourd'hui. Ils se sont cachés dans un bâtiment de la ville et y sont restés plusieurs semaines jusqu'à ce qu'une milice armée les débusque et les tue un par un. Ils vont venir pour nous, ce n'est qu'une question de jours, peut-être même d'heures.

Le visage de Fred se décompose. Ses nerfs sont à vif et lorsque mes yeux errent dans cette pièce, je constate que tous les visages portent la même expression. À bout, submergés de colère, mais empreints malgré tout de détermination, d'audace et d'impatience.

— Alors ce plan ? Il arrive ? souffle Roger en même temps que la fumée de sa cigarette, prêt à venger Stefan, celui qu'il considérait comme un frère.

— Nous allons quitter le quartier. Tous. Les cinq cent trente deux survivants. Le conseil sait déjà que nous vivons ici, ils nous ont déjà repérés, j'en ai la certitude. Ils sont méthodiques, organisés. Ils attendent que nous ne soyons plus sur le qui-vive pour nous attaquer par surprise. Nous devons quitter nos maisons dans l'heure, dans la plus grande discrétion. Nous abandonnons les camions ici et nous devons laisser les lumières allumées, lancer nos postes de musique, il ne doit y avoir aucune trace de fuite. Ils doivent penser que nous sommes toujours là, reclus chez nous. Cette ruse peut paraître idiote et vraiment prévisible, mais c'est une première option. S'ils plongent droit dans notre piège et lancent une offensive ici comme je l'espère, nous pourrons envahir au même moment le quartier du conseil. Et pour débusquer le professeur Carter, nous devons nous assurer que ses hommes de main soient occupés ailleurs. Du moins, la majorité d'entre eux.

— Attends ! le coupe Fred. Ton plan, bien que bancal, peut marcher. Mais, le quartier du conseil, tu peux me dire comment on va le trouver ?

Ugo lui offre un sourire franc, presque animal, et Fred comprend aussitôt, une lueur brillant dans ses yeux verts impatients.

— Je sais où il se situe, s'exclame Ugo, plus pour en informer les autres, qui n'auraient pas encore compris jusqu'où ses souvenirs remontaient.

Pour la première fois depuis un mois, je vois nos sourires s'éclairer. Ils sortent enfin. Voilà ce qui nous anime : l'action.

— Nous allons installer un campement au plus proche de la ville. Je sais où s'arrête leur périmètre de surveillance : au hangar. Au-delà, il n'y a plus aucune caméra. À un kilomètre plus loin, il y a des champs à perte de vue, c'est là qu'on va. On a plusieurs heures de marches devant nous et pour éviter de nous faire repérer, au cas où le conseil aurait des éclaireurs, je dois rallonger le trajet. Dès qu'ils attaqueront ce qu'ils croiront être notre quartier, on prendra d'assaut le conseil. Il se trouve sous la ville. Depuis le départ, seuls quelques étages nous séparent.

— OK ! J'en suis ! s'exclame Fred tout en frappant vigoureusement dans ses mains. Avec Stan, Rob et Mickey, on va prévenir chaque maison. Dans une heure, on sera tous sur le départ.

— Chloé, Roger et moi, on se joint à vous, lance Camélia qui, sans perdre de temps, se dirige vers la porte d'entrée.

— Attendez, nous interrompt Ugo qui d'un simple souffle capte à nouveau notre attention. Prenez des armes, couteaux, peu importe, et dites à chaque survivant de prendre leur sac de provisions personnel. Docteur, Séraphine, prévoyez votre artillerie médicale de secours. Il n'est pas dit que l'issue soit bonne.

Il s'arrête quelques secondes et s'approche du docteure Anand avant de lui glisser quelques mots à l'oreille. Tant bien que mal, je tente d'intercepter ses paroles, en vain. À la place, j'observe la réaction du médecin et son froncement de sourcils ne me dit rien qui vaille.

Ugo… Pourquoi me maintient-il loin de tout ?

Après quelques secondes, je la vois hocher la tête, hésitante, alors qu'Ugo reprend sa place, comme si de rien n'était.

— 900 et Simon, poursuit-il, prenez la moto et récupérez tous les bidons d'essence dans les camions, quitte à les siphonner si on en manque, et rejoignez-nous ensuite, David et moi, à l'entrée de la rue. Dans une heure exactement, tout le monde devra être dehors et prêt à combattre. À tout à l'heure.

Chapitre 6

Ugo

David et moi sommes enfin seuls, de retour dans notre maison. Je sais que malgré une certaine absence ces temps-ci, preuve de ses tourments, David possède une force incroyable, inébranlable. Son esprit stratégique est précieux et seul lui peut m'aider à mettre en place mon plan parallèle. Celui qui nous permettra de gagner du temps avant que les troupes ne se rendent compte de notre subterfuge. Si jamais, bien sûr, ils mordent à l'hameçon.

— Il y a quelque chose qui m'échappe, lance-t-il, tout en remplissant un sac d'affaires pour son frère et lui. Comment allons-nous savoir si les hommes du conseil ont quitté la ville ? Et après ça ? Comment savoir s'ils ont atteint notre quartier fantôme ? Qui nous dit qu'ils ne vont pas nous débusquer avant même que nous ayons mis la main sur ton… Le professeur Carter ? Ton plan est complètement dingue, Ugo. Nous ne savons pas combien de temps la voie sera libre.

J'attendais. J'attendais impatiemment cette question. David est le plus méthodique d'entre nous. Il ne dit pas grand-chose, mais il observe, analyse et identifie très vite les risques. Je les avais identifiés, moi aussi. Rien ne nous assure que nous aurons assez de temps entre le moment où ils remarqueront notre piège et celui où ils rebrousseront chemin jusqu'à la ville. Mais c'est là que lui et moi intervenons.

— Toi et moi, David, nous les ralentirons. On ne quitte pas le quartier, on reste là.

Lorsque nous quittons la maison, une centaine des générations est déjà dehors, prête à déserter le quartier. Il est presque impossible de discerner leur appartenance aujourd'hui. La troisième génération a délaissé ses toges depuis un mois maintenant, au profit de vêtements classiques, tout aussi passe-partout que la première génération, qui est aujourd'hui impossible à repérer au milieu de la deuxième. Nos anciennes différences sont aujourd'hui réunies en un mélange homogène, car nous savons qu'elles ne nous définissaient pas, bien au contraire, elles nous corrompaient.

David et moi sommes silencieux, les bras chargés de sacs de

provisions, comme tous les autres survivants. Le quartier n'est pas plus bruyant qu'à son habitude, chacun a compris que la discrétion était vitale. Lorsque nous passons devant les maisons, les regards que l'on m'adresse sont une réelle torture. Les survivants ont confiance en moi. Ils me confient leur vie, aveuglément. J'ai l'impression d'être leur seul espoir et pourtant mon plan est incertain, risqué, presque suicidaire.

Un garçon tient dans ses bras une fille. Il m'observe, me sonde. Ses yeux sont d'un noir profond, aussi sombre que la nuit, les ténèbres, lorsque soudain, alors que je suis pris d'un vertige, un visage familier se superpose au sien. Un visage que j'ai déjà vu et qui m'était pourtant inconnu il y a vingt-quatre heures encore.

Tu es mon meilleur ami, Ugo. Un frère.

Bon sang !

Aussitôt, je détourne les yeux, incapable de regarder plus longtemps ce mirage. J'ai le souffle coupé, mon cœur tambourine douloureusement dans ma poitrine et je manque de m'écrouler au sol lorsque je réalise que j'hallucine, que je deviens fou.

— Ugo ?

Je comprends tout juste que je suis immobile au beau milieu de la rue, incapable d'avancer davantage.

Je suis paralysé.

Bon sang. Pourquoi ai-je fait ça ?!

J'inspire profondément et adresse à David un regard que j'espère rassurant.

— Ça va… je souffle.

Puis je reprends la route, priant pour que David n'insiste pas, ne cherche pas à comprendre ce qui m'arrive.

Je n'aurais jamais dû récupérer mes souvenirs. Jamais.

Je donne tout pour garder la tête haute, mais c'est impossible à gérer. Je suis incapable de faire semblant. Les images ne me quittent plus depuis la veille. Chaque visage, chaque rencontre, chaque ancienne génération. Ils me hantent, me font souffrir. Je ressens aujourd'hui leur manque. Un besoin d'eux que je n'avais jamais perçu avant.

Denver, Denver… Il était mon meilleur ami. C'est lui, son visage, ses yeux aussi noirs que ceux de l'homme que j'ai croisé qui me hantent. Il était là, avec moi, tout du long, lors de la troisième réinsertion. Je me souviens de tout. Chaque moment passé avec lui. Chaque instant,

jusqu'au dernier. Celui où nous étions dans cette immense salle enfumée, dans l'hôtel de ville, où il m'a murmuré ces derniers mots avant de rendre son dernier souffle.

Tu es mon meilleur ami, Ugo. Un frère.

Je me souviens d'avoir hurlé, crié durant des heures. Tous, ils étaient tous morts. Des milliers de corps sans vie, achevés par ce gaz étouffant et qui pourtant moi, ne m'a jamais tué. Denver était dans mes bras, les yeux clos, une larme encore brillante séchant lentement sur sa joue. J'ai assisté à chaque exécution. Attendu, conscient de tout, témoin de chaque carnage, que le conseil procède à son nettoyage. Parfois quelques heures après, parfois des jours, alors que moi, je restais là, sans comprendre pourquoi moi et pas eux ? Pourquoi j'étais immunisé alors qu'ils étaient tous morts ?

Puis j'étais transporté sous sédatif et lorsque je rouvrais les yeux, de nouvelles personnes m'entouraient, excitées autant que moi à l'idée de rejoindre la ville, de quitter nos pensionnats, de retrouver la liberté. Une nouvelle réinsertion débutait.

Malgré moi, une larme dévale ma joue et tant pis si David la remarque. Je ne tiens plus, une infinité de sentiments me persécute, m'assaille. Ma gorge est tellement serrée que je peine à avaler, à reprendre mon souffle.

Je vais devoir vivre avec ça, toute ma vie. Si je m'en sors. C'est bien la seule chose qui m'anime, me maintient debout : les sauver. J'ai échoué la première fois, je réussirai aujourd'hui. Si mon père est fou, moi je suis lucide. Trop lucide. Je sais tout. J'aimerais oublier, mais c'est trop tard.

David et moi sommes arrivés sur l'une des grandes avenues menant à la ville, tout juste à l'entrée de notre quartier, là où nous avons fait nos rondes certaines nuits. Le seul chemin possible pour nous atteindre en plein cœur. Autour, il n'y a que des forêts, des bois impraticables.

C'est ainsi que la ville a été dessinée. Au-delà, à plusieurs kilomètres, des quartiers sont éparpillés dans les bois. On ne peut y accéder que par les routes principales. Il est donc impossible pour les survivants de retourner vers le hangar par ce chemin. Si les troupes du conseil sont en marche pour nous attaquer, elles nous débusqueront sans peine. Nous serions à découvert. Alors je dois ordonner aux survivants de passer par les bois.

David et moi, par précaution, nous dissimulons derrière un large

taillis, déposant, le souffle court, nos gros sacs.

— OK et maintenant ? demande-t-il. Toi et moi, on va rester là ? Et s'ils attaquent dans un mois ?

David m'observe, essoufflé d'avoir transporté sur plusieurs centaines de mètres des charges aussi lourdes. Il semble épuisé, autant physiquement que psychologiquement. Dans le fond, qu'importe nos souvenirs, nos démons, nous sommes tous à bout de force.

— Ils vont bientôt nous attaquer. La prochaine réinsertion devrait avoir lieu d'ici quelques jours et tant que nous ne serons pas morts, ils ne pourront pas la démarrer. Crois-moi, David, le professeur Carter tient à ce que son plan fonctionne, il est prêt à tout pour mener à bien son projet, il ne retardera pas ses plans pour quelques survivants obstinés.

Pour toute réponse, il hoche la tête.

Alors que je m'allume une cigarette, je crois que pour la première fois depuis la veille je me sens enfin détendu. Ce besoin, bien que nocif, m'offre un réconfort éphémère. Le soleil est étincelant au-dessus de nous et je me plais à penser que nous ne sommes pas les seuls à le voir, ce soleil. Qu'il illumine chaque parcelle de la terre, qu'il réchauffe quiconque traverserait ses rayons réconfortants. Malgré moi, je ne peux m'empêcher de penser à elle. À 900. À combien elle me manque. Je n'arrive pas à faire semblant. L'éviter est une torture, mais comment faire autrement ? Plus les jours passent et plus les événements me détruisent. Je suis incapable de lui donner ce qu'elle souhaite sans la faire souffrir à son tour.

Pourtant, elle me manque. Terriblement.

Comme pour enfoncer le couteau dans la plaie, j'entends sa voix résonner non loin, suivie de celle de Simon. David se lève et vient à leur rencontre, lorsque j'ose enfin les regarder, tirant une nouvelle bouffée de cigarette pour me donner du courage.

Elle est belle. Malgré tout ce qu'on endure, elle ne perd pas son charme, sa beauté pure. Elle a beau être épuisée, elle reste magnifique. Simon pousse la moto, la faisant avancer maladroitement sans avoir actionné le moteur. Des dizaines de bidons d'essence ont été sommairement fixés sur le siège par des sangles, ainsi que sur les côtés et à l'arrière tandis que 900, elle, porte un sac à bout de bras. Elle m'offre un regard affectueux lorsqu'elle me repère derrière les arbres et pour la première fois, je le lui rends, emprisonnant ses yeux des miens. Elle me sourit et je l'imite, avant qu'elle ne détourne le regard. En quelques secondes à peine, elle est là, devant moi, accompagnée de David et Simon. Comme toujours, elle n'est qu'à quelques mètres et

j'ai l'impression d'être constamment dans le contrôle. Tout me pousse à la rejoindre, à la serrer dans mes bras et c'est une torture de devoir retenir cette pulsion.

— Merci… je parviens tout juste à dire lorsqu'ils déposent tous deux les bidons à terre.

Alors que je ne pensais pas être autant à cran, David prend Simon à part, s'éloignant de plusieurs mètres. Je sais qu'il lui annonce que nous restons et je dois moi aussi en informer 900, alors j'inspire profondément et me lève du tronc d'arbre sur lequel j'étais installé.

— 900… j'amorce.

Prononcer son nom me vaut un frisson. J'ai l'impression de ne pas lui avoir parlé depuis une éternité. Elle semble tout aussi surprise puisqu'un léger sursaut la traverse avant qu'elle ne se retourne pour me faire face. Lentement, j'avance vers elle et ses yeux tristes me frappent de plein fouet.

Je ne suis qu'un connard !

— Tu dois les emmener par les bois et contourner l'avenue de plus d'un kilomètre pour ne pas être repérée. Installez-vous dans les champs derrière le hangar, mais surtout ne passez pas devant.

Elle s'avance à son tour et à présent seuls quelques centimètres nous séparent. Je ne vais pas tenir longtemps. Je ne peux pas.

— Tu ne viens pas ? demande-t-elle d'une voix angoissée.

— Non… Je dois rester ici pour les retenir le plus longtemps possible.

Elle hoche la tête, le regard fixé sur ses chaussures.

Je ne sais pas quoi faire, bon sang !

Comme par automatisme, je lui relève le menton et la force à me regarder.

— Une fois là-bas, vous devez faire des tours de garde. Si les troupes du conseil attaquent, elles passeront forcément par l'avenue du hangar. Je veux que tu fasses partie de ce groupe, 900, tu sauras si quelque chose est suspect, anormal.

— D'accord, consent-elle d'une voix lasse. Autre chose ?

Elle me traite comme un étranger. Pour la première fois depuis un mois, elle me renvoie mon indifférence en pleine gueule. Et je comprends. Je comprends combien c'est frustrant, je réalise à quel point c'était douloureux qu'elle ne se souvienne pas de moi. Je prends

conscience que je lui fais vivre ce que moi-même j'ai enduré lorsque la régente lui a effacé ses souvenirs.

De l'indifférence.

— La laverie… Tu t'en souviens maintenant, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Devant, juste devant, 900. La bouche d'égout, c'est une entrée directe vers le quartier du conseil.

Soudain, ses yeux s'écarquillent. Elle est sous le choc.

— C'est ici qu'il faudra entrer. Allez-y nombreux, aussi vite que possible avant qu'ils ne puissent vous barrer la route. Et… s'il te plaît. Reviens vivante.

Sa bouche s'entrouvre, elle est surprise par ma dernière phrase. La seule depuis plusieurs semaines qui démontre que je tiens encore à elle. Elle qui doit en douter aujourd'hui.

Bien sûr que je tiens à toi, 900… Si tu savais…

— Toi aussi, soupire-t-elle. Reviens tout court. Reviens, Ugo…

Sa voix douce et tremblante vibre douloureusement en moi. Je sais que ces quelques mots sont plus profonds qu'ils n'en ont l'air. Elle ne me demande pas seulement de revenir vivant. Non, elle me demande simplement de revenir. Revenir à moi.

Alors je la prends dans mes bras, espérant puiser en elle le plus de force possible. Je m'offre ce moment, ce réconfort inespéré avant une bataille inévitable.

Je reviendrai, j'ai seulement besoin de temps.

Chapitre 7

900

Nous sommes tous prêts à partir. Les hommes et femmes les plus costauds sont à l'avant et se chargent d'escorter les derniers malades, notamment Joris, le frère d'Ugo, toujours inconscient sur sa civière de fortune, tandis que le reste du groupe attend, calmement, le signal pour démarrer notre périple de plusieurs heures. Nous avons abandonné David et Ugo sur l'avenue. Je n'ai pas protesté, à l'inverse de Simon, qui lui a été plus dur à convaincre. Je n'ai posé aucune question. J'ai confiance en Ugo et David et je sais qu'ils resteront prudents, quoi qu'ils aient prévu.

Aucun des survivants ne s'interroge plus que ça. Ils ont confiance, eux aussi. Ils savent que l'heure n'est pas aux doutes ni aux remises en question, mais bien à l'action. Ils suivent le mouvement, les règles, sans protestation, et je crois reconnaître dans leur regard une certaine hâte. Tout le monde veut sa liberté, sa vengeance. Nous avons fini de nous cacher.

Le docteur Anand nous rejoint, essoufflée, à l'avant du cortège, les bras chargés de sacs et bien entendu de sa fameuse mallette en cuir. Malgré moi, je ne peux m'empêcher de lui adresser un regard suspicieux. Je sais qu'Ugo lui a confié une mission, il ne s'en est pas caché lorsqu'aux yeux de tous il lui a murmuré quelques mots à l'oreille.

Mais laquelle ? En quoi pouvait-elle lui être utile ?

J'aimerais assouvir ma curiosité, mais pourquoi poserais-je des questions quand tout le monde suit le mouvement sans objecter ?

Je dois me plier à cette règle moi aussi et ne pas interférer.

— Il faut prendre par ces bois, j'indique à Fred. On en a pour environ six heures de marche et mieux vaut rallonger un peu le trajet si on veut être le plus discrets possible. Je connais le chemin.

Fred m'adresse un regard entendu et l'instant suivant, d'un simple signe de la main, fait comprendre au groupe qu'il est temps de partir. Et c'est ainsi, dans un silence parfait, uniquement troublé par nos légers pas feutrés, que nous quittons notre quartier, définitivement.

Cela fait bien trois heures que nous marchons sans pause.

Camélia et Simon sont à l'arrière avec Roger et Mickey. Ils s'assurent que personne ne s'arrête ou ne ralentit le cortège. Nous ne devons surtout pas nous éparpiller ni dévier de notre trajectoire. Pour l'instant, la première étape du plan se passe sans encombre. Hommes et femmes se relaient pour porter les malades et Fred, lui, est déterminé à nous mener à destination. En l'absence d'Ugo, il mène le jeu, et de manière efficace. Une vingtaine de survivants ont été chargés de sillonner les alentours pour s'assurer qu'aucun piège ne nous attendait sur le trajet. Ils sont les seuls à pouvoir s'éloigner des rangs. Toutes les trente minutes, ils reviennent, un à un, nous confirmer que la voie est libre. Si l'un d'entre eux ne revenait pas, ce serait le signe que la mission tourne mal. J'ai l'impression de vivre une guerre, une vraie. L'ordre et l'organisation sont stricts et militaires et chacun d'entre nous est prêt à combattre.

Malgré nos sacs de provisions, nous avons les mains libres, prêts à dégainer nos armes sommaires. Des couteaux, des pelles, des barres de fer. Tout est à disposition, chacun a choisi ce qui le mettait le plus en confiance. Moi, c'est un couteau. Une fine lame argentée, étincelante de tout son long, logée entre mon pantalon et ma ceinture. Dans mon dos, fourré dans mon sac, un pied de biche dépasse, la courbure de l'acier épousant parfaitement ma paume, l'angle de prise étant parfait si jamais je devais m'en servir dans la seconde.

Chloé marche à côté de moi. Ses yeux sont sombres, mais heureusement pas totalement éteints. Elle souffre, silencieusement. 394 était tout pour elle. Pour lui, elle avait délaissé son ancienne vie, ses anciens amis de pensionnat. Aujourd'hui, elle est seule. Même si nous sommes là, avec elle, que nous partageons sa tristesse, nous ne sommes pas aussi chers à son cœur que l'était 394. Je n'ose pas imaginer la survie sans Ugo, Camélia, Simon et David. Je ne sais pas si la mort de 899, Mary, aurait été surmontable si je ne les avais pas eus.

À cet instant, je me rappelle ses mots, la veille du massacre. Chloé m'avait offert le plus beau cadeau : un souvenir. Nous étions au SimpleKing, ma mémoire était sombre, je réapprenais à aimer, à vivre, lorsqu'elle m'a décrit l'une de mes premières rencontres avec Ugo. C'est comme si j'avais vécu la scène, comme si je m'étais réapproprié un peu ma vie. Je décide, à ce moment, de ne jamais la laisser tomber. Elle a peut-être perdu 394, mais elle nous a, nous. Alors, doucement, je déloge ma main de ma poche et la glisse doucement dans la sienne.

Elle me lance un regard surpris avant de me sourire et de presser ma paume.

La forêt est dense et presque impraticable depuis plusieurs minutes maintenant. La forêt est dense, si bien qu'il est presque impossible de tenir notre rang parfait. J'ose un regard en arrière et les visages initialement déterminés perdent peu à peu de leur lueur impatiente. Nous sommes fatigués, à bout de force. Nous qui étions silencieux depuis le début de notre périple, sommes maintenant aussi bruyants qu'un troupeau en pleine chasse. Nos pieds martèlent le sol lourdement, nos pas traînent. Nous ne prenons plus la peine d'éviter les obstacles qui nous trahiraient. Des branches craquent sous nos pieds chaque seconde, les feuilles sont sauvagement écartées de notre route. Nous avons perdu notre discrétion et notre rapidité. Les sacs de provisions semblent peser des tonnes sur nos dos courbés. Malgré tout, personne ne réclame de pause. Il ne nous reste qu'une heure de marche. Une seule heure et nous serons enfin arrivés à destination. Alors nous encaissons. Nous ravalons notre fatigue, notre épuisement, et poursuivons sans broncher.

Une heure, rien qu'une.

La main de Chloé n'a pas quitté la mienne depuis que je la lui ai prise il y a plusieurs heures. Parfois, lorsque je ferme les yeux quelques secondes, j'imagine qu'elle appartient à 899. Je l'invente près de moi dans cette dernière bataille, cette même main qui a longtemps pressé la mienne. Le jour de notre départ de l'orphelinat, lorsque nous quittions le lieu que nous pensions regorger de souvenirs. Le jour de la réinsertion lorsque nous sommes descendues du car et que nous avions, bouche bée, admiré cette ville, cet endroit censé devenir le nôtre. Notre premier jour en ville, lorsqu'elle m'a tirée jusque sur l'avenue, excitée, heureuse de pouvoir enfin vivre sa vie. Toutes ces nuits où nous partagions le même lit alors que je me remettais des blessures de Damien et ses hommes. À chaque étape, difficile, magique, sa main épousait la mienne. Tout du long, elle a été là, à mes côtés, 899, Mary.

Mes yeux s'humidifient un instant, mais malgré tout je souris. Amèrement, mais je souris quand même. Je n'y serai jamais arrivée sans elle et aujourd'hui je me dois de m'en sortir, pour elle.

— ARRÊTEZ-VOUS !

Deux éclaireurs courent dans notre direction, essoufflés, paniqués.

— STOP ! hurlent-ils en chœur.

Soudain, mon cœur s'emballe. Il y a un problème. Un gros problème.

D'un geste rapide, je retire ma main de celle de Chloé et empoigne fermement le couteau maintenu à ma ceinture. Ils sont encore loin, près de cent mètres nous séparent d'eux lorsque d'un geste de la main Fred fait signe à tout le monde de s'arrêter.

L'instant suivant, le groupe entier est figé, inquiet.

— Ils… ils arrivent ! bafouille le premier éclaireur.

— Comment ça ? Explique-toi ! grince Fred.

Le deuxième nous rejoint et semble plus calme, plus apte à parler.

— Une dizaine de camions du conseil est en chemin vers notre quartier. Ils sont déjà en route, ils arrivent. Nous n'aurons pas le temps ! Il nous reste près d'une heure de marche ! Il faut qu'on se cache, ils ont des jumelles, ils observent chaque recoin de la forêt !

Oh… Bon sang. David, Ugo.

— Vous ont-ils vus ? demande Fred d'une voix un peu trop ferme.

— Non ! Non… Je ne crois pas, je sais pas !

— Où sont les autres éclaireurs ? poursuit Fred, avec plus de calme cette fois-ci.

L'homme le plus paniqué reprend soudainement la parole, non sans trembler.

— Ils, ils se sont tous cachés. On doit aussi se cacher ! S'ils nous repèrent, on est morts !

Et en l'espace d'une seconde, tout va très vite. Des bruits de moteurs se font entendre à plusieurs centaines de mètres de là et alors Fred hurle avant que les hommes du conseil ne puissent nous entendre.

— COUCHEZ-VOUS !

Et dans un immense fracas, nos cinq cents corps épousent le sol d'une seule impulsion. Pas un seul n'a hésité. En une fraction de seconde, nous voilà tous tapis sous le feuillage de la forêt. Aucun de nous ne semble respirer, comme si nos simples souffles risquaient de nous trahir. Le bois est soudainement silencieux. Seul le bruissement du vent caressant les branches et les feuilles semble troubler ce calme pesant. Discrètement, je tourne la tête et mon cœur s'emballe lorsque je repère à près d'un kilomètre, au-delà des arbres, sur la grande route, le cortège du conseil. Une dizaine de camions avance à faible allure. Des hommes ont pris place sur les toits, sillonnant du regard les moindres recoins de la forêt. Parfois à l'œil nu, parfois à l'aide de jumelles.

Bon sang, c'est trop tard. Ils vont nous voir.

Et même si nous avions la chance de passer inaperçus, nous n'aurons jamais le temps de rejoindre le quartier du conseil. Ils remarqueront notre supercherie avant même que nous atteignions la ville.

Une heure, il reste une heure de marche. C'est trop long. En moins de trente minutes, ils seront dans notre quartier et lorsqu'ils prendront conscience que nous n'y sommes plus, ils rebrousseront immédiatement chemin. Nous avons une heure de marche, et ils seront de retour au même instant.

C'est impossible.

Le bruit des moteurs est maintenant lointain, plus qu'un faible bourdonnement inaudible.

Nous n'avons pas été vus.

Et alors que je suis sur le point de perdre espoir, Fred se lève avec rage.

— LAISSEZ TOUTES VOS PROVISIONS ICI ! hurle-t-il. NE PRENEZ QUE VOS ARMES ET COUREZ ! COUREZ AUSSI VITE QUE VOUS POUVEZ JUSQU'À LA VILLE ! ON N'ABANDONNE PAS !

Je suis à peine sur pieds que Fred empoigne le tissu de ma veste.

— Cours, 900 ! Mène-nous au quartier du conseil, maintenant !

C'est comme une claque que je reçois lorsque son regard déterminé se plonge dans le mien. Fred ne plaisante pas. Il n'a pas l'intention de se laisser crever ici ni de fuir jusqu'à une mort certaine.

Et je réalise que moi non plus.

Alors sans même lui répondre, j'abandonne d'un coup d'épaule le sac de plusieurs kilos posé sur mon dos, empoigne le pied de biche et cours. Je cours sans plus réfléchir, me faufilant entre chaque arbre, esquivant chaque branche. Le paysage se floute tout autour et seul un point imaginaire droit devant moi me paraît clair, limpide. De toutes mes forces, je m'élance, sautant chaque obstacle, foulant le sol de mes bottes boueuses et c'est après plusieurs minutes de transe que je réalise que mes pas ne sont pas les seuls à fouetter le sol à vive allure. Des milliers d'autres me rejoignent, suivent ma cadence, s'élancent, grondent contre la terre humide.

La guerre a commencé. Et dans quelques heures, nous serons morts ou sauvés.

Ugo… Je compte sur toi pour les ralentir et pour me revenir en vie.

Chapitre 8

Ugo

— Tu as terminé ? je demande lorsque David revient, en sueur, vers notre camp de fortune, dissimulé derrière les arbres qui bordent notre quartier.

D'un hochement de tête, il acquiesce, trop épuisé pour répondre de vive voix.

— J'espère que tu sais ce que tu fais, souffle-t-il enfin, après s'être installé sur le tronc d'arbre. Toi, tu as fini ?

— Je crois, si le docteur Anand ne s'est pas trompée…

Je sors de ma poche une cigarette que j'allume immédiatement. Le ciel est entièrement découvert et le soleil étincelle au-dessus de nous. De toute la journée, il ne nous a pas quittés, nous offrant sa douce lumière réconfortante. D'une longue inspiration, je tire sur ma cigarette avant de recracher la fumée en l'air, créant un unique nuage blanc dans ce ciel vide. Je me demande jusqu'où cette fumée est capable de voyager. Peut-être traversera-t-elle des milliers et milliers de kilomètres, qu'elle atteindra la civilisation, si elle existe toujours quelque part.

Depuis l'hypnose, je ne peux m'empêcher d'imaginer le monde extérieur, loin, très loin d'ici. Alors qu'avant nous pensions être seuls et que notre unique combat se limitait à maintenir à flot la ville, aujourd'hui tout est flou. La vie existe. Elle n'a jamais cessé d'être. Le monde a toujours avancé. Sans nous.

De là où nous sommes, nous entendons la musique de nos habitations. L'illusion est presque parfaite, on croirait ne jamais avoir quitté le quartier, seule l'absence de voix pourrait nous trahir. Je reconnais l'air d'une chanson. Camélia adorait danser dessus lorsque nous étions en club. J'espère qu'elle retrouvera goût à la vie, elle qui d'habitude en déborde.

— Et maintenant ? s'interroge David tout en avalant une barre de céréales.

— On attend… un jour, deux, peut-être plus.

Je sais que David déteste l'inconnu. Attendre est l'une des pires choses que je puisse lui demander. Mais d'un autre côté, il est le seul,

malgré sa fragilité, à pouvoir m'accompagner dans cette mission.

Il sera méthodique et courageux.

Nous risquons nos vies et je sais que David n'improvisera pas, qu'il suivra le plan à la lettre. Personne d'autre que lui n'aurait pu m'accompagner, être mon binôme. Personne.

Sauf Denver…

À l'instant où son nom traverse mes pensées, j'ai la sensation de perdre mon souffle. Mon cœur s'accélère, ma respiration s'affaiblit, je vois flou.

Denver… Il était mon meilleur ami. Et on l'a tué.

On ?

Mon père. Mon père l'a tué.

— Tu l'aurais adoré… je murmure, sans savoir pourquoi ces mots franchissent mes lèvres.

— Qui ? demande David, maintenant allongé dans l'herbe, les yeux braqués sur ce ciel bleu.

— Denver…

Soudain, il se redresse, calmement, et me fait face, plantant son regard dans le mien.

— La troisième réinsertion… Denver. Il était comme toi.

David pousse un long soupir et ses traits témoignent de son étonnement, sa tristesse.

— Tu te rappelles tout, hein ?

Pour toute réponse, je hoche la tête et de nouveau il souffle avant de passer une main nerveuse sur sa nuque.

— Je suis sûr que je l'aurais adoré, comme un frère, répond-il avec conviction. Je n'en ai connu aucun et pourtant c'est comme s'ils étaient de ma famille. Je suis sûr qu'il y avait une Camélia dans toutes ces réinsertions, une fille aussi forte et exubérante qu'elle, puis des frères, comme Simon et moi, une 900, timide, parfois craintive, mais si courageuse, une 899, curieuse et pleine de vie. Qu'il y avait de l'amour entre les générations, une Chloé folle amoureuse d'un 394. Une jolie brune aux cheveux courts amoureuse d'une « robot » au sourire d'ange. Des fortes têtes aussi, des Stan, des Fred, des Mickey, des Roger, Stefan. Des amitiés aussi intenses que la nôtre, des soirées de rires et d'insouciances. Il y avait forcément un Damien là aussi, un même homme, qui, rongé par ces expériences scientifiques, a lui aussi

pété les plombs. Il y avait forcément un garçon comme nous, à chaque fois. Et c'est pour tous ces frères qui ne s'en sont pas sorti que nous allons réussir cette mission et sauver ceux qui peuvent l'être. C'est notre seul moyen de rendre justice à tous ces « nous » du passé. Car j'en suis sûr, s'ils avaient pu, ils l'auraient fait, pour toi, moi et tous les autres.

Les mots de David me vont droit au cœur. Oui, il y avait de tout à chaque réinsertion. Chacun se serait vu en l'un d'entre eux. David se serait vu en Denver…

— Merci… je parviens tout juste à articuler.

Plusieurs heures se sont écoulées durant lesquelles ni David ni moi ne nous sommes encombrés de paroles. Nous avions seulement besoin de calme, de quiétude. C'est un peu notre rituel avant chaque combat. Une sorte de méditation où rien d'autre que le vide ne traverse nos esprits. Nous ne pensons à rien. Ni à ce qui nous attend, ni quand la bataille viendra à nous. À la place, nous observons le ciel, puis les arbres qui semblent le frôler de leurs branches. Nous écoutons le vent. Tantôt ses murmures, tantôt ses hurlements.

Le soleil commence tout juste à décliner et la température semble avoir perdu plusieurs degrés. En temps normal, nous aurions allumé un feu, si nous n'avions pas craint d'être repérés. Alors nous encaissons nos frissons et enfilons chacun un sweat-shirt, mangeant de temps à autre quelques barres de céréales, ou fumant des cigarettes lorsque l'ennui se fait sentir.

Les autres devraient arriver bientôt, une heure, peut-être moins. Je me force à ne pas songer à ce qui pourrait leur arriver.

Peut-être ai-je pris la mauvaise décision en restant ici ?

Je pensais me sacrifier, tout tenter pour les sauver, mais dans le fond, peut-être que ce sont eux, qui se sacrifient réellement. Si l'armée du conseil les intercepte, il ne restera plus que nous. David et moi. Cette pensée me donne une nausée soudaine et l'angoisse s'insinue en moi.

J'ai peut-être fait une énorme connerie en les laissant seuls. Bon sang, une grosse connerie…

Alors que je me lève d'un coup, soudainement perturbé par mon immobilité, que je fais les cent pas pour chasser la culpabilité qui tente par tous les moyens de me faire flancher, je réalise que j'ai

certainement pris la mauvaise décision. Et je le réalise parce que j'entends, j'entends le vrombissement des moteurs, une multitude de moteurs.

Ils sont là… Bon sang. Ils sont là et en avance, beaucoup trop en avance…

— David, je grince d'une voix que j'espère forte, alors qu'il comprend que notre combat va démarrer. Je crois qu'il y a un changement de plan. Les autres ne seront jamais arrivés à temps si nous ne les ralentissons pas suffisamment. Fais ce qui était prévu et rentre en ville par la forêt. Moi… Je dois les ralentir, jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'ils m'en empêchent.

— Ugo… Je crois que tu n'as pas bien compris ce que je t'ai dit plus tôt. Tout ce qu'on s'apprête à faire, *ils* l'auraient fait pour nous. Si tu dois mourir ce soir, je mourrai avec toi.

Chapitre 9

900

Je ne sens plus mes jambes, elles sont comme un mécanisme indépendant, qui malgré ma fatigue, et se meuvent sans jamais perdre de leur rythme. J'ai beau souffrir, subir cet élan effréné, je ne m'arrêterai pas, je ne ralentirai pas. C'est ça ou nous mourons tous. Fred est à côté de moi, aussi déterminé que possible. Il n'est pas fatigué, lui, seulement en colère, prêt à jouer sa vie, comme nous tous. Je reconnais l'homme menaçant et sans pitié qu'Ugo m'avait décrit il y a quelque temps. Cet homme qui gérait le SimpleKing, qui semblait tout aussi dangereux et sauvage que Damien, mais qui au fur et à mesure a délaissé sa haine au profit d'un caractère plus mesuré. Fred a su se montrer pacifique durant de longues semaines, se soumettant aux méthodes d'Ugo sans jamais les remettre en question. Je sais que je ne devrais pas, car ce n'est pas réellement lui, cet homme sauvage et impitoyable, mais à cet instant, je suis ravie de le voir réendosser ce rôle, car la pitié n'a plus sa place aujourd'hui.

Camélia et Simon nous ont rattrapés, ils veulent être en première ligne, lorsque nous pénétrerons dans la ville et confronterons le conseil.

Roger, Stan, Rob, Chloé et Mickey sont à nos côtés eux aussi.

Nous formons une ligne presque parfaite, dans cette forêt, nous surpassant sans jamais nous plaindre. La ville n'est pas loin, je le sens. La végétation est moins dense, éparse, et après plusieurs minutes, je repère le hangar, au loin.

Et c'est un soulagement. Un soulagement inespéré. Je devrais pourtant avoir peur, être totalement paralysée puisque la sentence est proche, mais bizarrement je ne peux m'empêcher de sourire.

On aura peut-être le temps.

Le plan est simple. Ugo a été clair. Nous ne devons pas les tuer, à moins qu'ils ne tentent de nous tuer à notre tour. Même si c'est ce que les armées du conseil prévoient à l'heure actuelle, nous, nous ne sommes pas des meurtriers. La priorité est de mettre la main sur leurs documents. Tout ce qu'on pourra trouver sera utile. Une carte, des registres, une preuve de la vie extérieure, des informations sur nos familles, une issue. Ensuite viendra la phase de l'interrogatoire. Tous

leurs hommes ne sont pas des soldats, Ugo se remémore un groupe de scientifiques et certains parleraient sous la menace d'une arme.

Espérons avoir ce temps. Ces minutes fugaces qui peut-être nous permettront de quitter cet endroit, définitivement et en vie.

Mon cœur tambourine avec hargne dans ma poitrine. J'ai l'impression d'entendre le sang pulser dans mes artères, de ressentir le liquide brûlant dans chacune de mes veines. L'adrénaline, dirait le docteur Anand, et si c'est bien cet état second dont il est question, j'espère qu'il ne me quittera pas pour les heures à venir.

— À gauche ! je hurle d'une voix éraillée alors que nous dépassons tout juste le hangar. Retrouvons l'avenue !

Personne ne répond. Le groupe se contente de suivre, tout le monde est concentré, déterminé. La peur n'a plus sa place.

Martelant désormais le béton froid et dur, nos milliers de pas semblent faire trembler la ville et plus rien d'autre que cette cadence parfaite ne parvient à mes oreilles. Rien.

Lorsque nous atteignons le centre-ville, je crois que nous ralentissons tous, sous le choc. Nous courrons toujours, la différence de rythme est presque imperceptible, mais moi je la sens. Et c'est parce que, malgré nous, nous sommes tous choqués.

La ville est intacte, entièrement remise à neuf.

Le jour où nous l'avons quittée, après le massacre de l'hôtel de ville, les rues étaient déjà sens dessus dessous depuis notre première fuite lorsque Damien avait pris la ville en otage. Nous avions tous dévalisé les magasins, emportant le plus de vivres avec nous. Certaines vitrines étaient brisées, le verre éparpillé jusque sur les routes. Les chaises de cafés étaient renversées, les tables couchées. Des tasses traînaient encore, de même que des cendriers remplis de cigarettes humides. Les poubelles regorgeaient de déchets, les pavés étaient tachés de sang. Tout n'était que chaos.

Aujourd'hui, c'est comme si rien de tout ceci n'avait eu lieu.

Et à cet instant, je ne peux m'empêcher de songer au chaos qui avait sûrement précédé notre propre réinsertion. Des cadavres gisaient peut-être au sol quelques jours auparavant, à l'endroit même où j'avais pris mon chocolat chaud, mon premier jour en ville. Des cris, des pleurs, d'ultimes inspirations avaient sûrement résonné à quelques centaines de mètres d'ici, dans l'hôtel de ville, la veille, peut-être une semaine avant notre arrivée.

C'est un profond sanglot qui franchit aussitôt ma gorge. C'est peut-

être aujourd'hui notre fin à nous et les prochains, à leur tour, n'en sauront rien.

— 900 ! On va où maintenant ? hurle Fred alors qu'il accélère encore.

Soudain, je reprends mes esprits. Sa voix me recentre. Au diable le passé, qu'importe le futur, ce qui compte c'est ce que nous devons accomplir, maintenant !

— À droite !

Et au moment où nous dépassons les derniers immeubles et bifurquons, d'immenses détonations retentissent et de fines balles fendent l'air dans notre direction.

— DEMI-TOUR ! crie Fred.

En une fraction de seconde, la foule s'arrête et nous sommes tous immobiles, les immeubles au croisement de nos deux rues faisant office de boucliers.

Une douzaine de survivants est à terre. Ils ont été touchés.

Je ne comprends plus rien, tout est flou, je reconnais certains visages, qui peu à peu perdent de leur lueur. Ils meurent, lentement, à quelques mètres de nous, au beau milieu de la route, là où quelques secondes plus tôt nous nous trouvions, à découvert. Je voudrais dépasser le carrefour, tirer les corps jusqu'à moi, mais à mon tour je finirais sur ce sol, une balle logée en plein dans mon ventre.

Soudain, c'est comme si la vérité rejaillissait. Le sang retrouve les rues de cette ville, parce que finalement elle en a toujours été couverte. Qu'importe le nombre de fois où elle sera lustrée, nettoyée, elle ne se nourrit que de ça, de notre sang.

— 900, partez en un petit groupe jusqu'au quartier du conseil. Nous allons les ralentir, on vous rejoint, décrète Fred alors qu'il s'empare du sabre attaché à sa ceinture.

Camélia l'entend et informe aussitôt Simon, Mickey, Rob, Roger, Chloé et d'autres survivants. Une seconde rafale de coups de feu retentit, mais aucune balle ne nous atteint alors que les immeubles nous camouflent toujours.

Ils arrivent.

— La laverie, Fred… La laverie sur la rue parallèle, la bouche d'égout juste devant est une entrée vers le quartier du conseil. Bonne chance.

Je lui adresse un regard déterminé et aussitôt je rebrousse chemin

en courant. Je dois trouver un autre moyen de parvenir jusqu'à cette bouche d'égout. Camélia et Simon me suivent, accompagnés d'une dizaine d'autres survivants. Alors que nous avons parcouru près de cinq cents mètres en sens inverse, les coups de feu reprennent, mais cette fois sans interruption. Les cris fusent, les plaintes, les pleurs, les hurlements de souffrance, mais je ne me retourne pas, je ne dois pas, sinon je perdrai pied.

Pas de pitié, 900. Pas de pitié.

— J'ai entendu que tu parlais de la laverie, 900 ! Si on veut l'atteindre, il faut prendre le grand immeuble, là, m'indique Camélia sans freiner, tout en pointant du doigt une immense tour. C'est le seul que je connaisse qui a un escalier de service de l'autre côté qui nous mènerait à la rue parallèle.

D'un regard, je lui fais comprendre de nous y mener et alors elle s'élance encore plus rapidement, prenant la tête de notre troupe. Les cris n'ont pas cessé, au contraire. Plus les secondes passent et plus ils sont forts, puissants, et résonnent jusqu'à nous. Nous nous éloignons et pourtant ils s'accentuent, sans cesse. Je donne tout ce que j'ai pour ne pas me retourner. C'est un supplice de ne pas leur venir en aide alors que, manifestement, ils ne s'en sortent pas et succombent sous les salves de tirs de plus en plus proches.

Un long grincement s'ajoute aux sons sur lesquels j'étais focalisée et c'est lorsque j'observe Camélia que je réalise qu'elle vient de nous ouvrir un passage dans l'immeuble. Une fois que nous sommes tous dans l'entrée, la porte claque derrière nous et aussitôt nous sommes confrontés au lourd silence. C'est égoïste et pourtant, c'est un soulagement. Une bénédiction que de ne plus entendre la souffrance.

— Par ici ! indique Camélia tandis que ses pas résonnent bruyamment.

Face à nous, un escalier mène aux étages et c'est à bout de force que nous les empruntons.

— Nous devons juste atteindre le premier !

En quelques secondes à peine nous sommes arrivés dans le couloir vide où une demi-douzaine d'appartements n'attendent qu'une chose : accueillir la nouvelle génération. Sans ménagement, Camélia et Simon enfoncent l'une des portes d'un coup de pied et aussitôt le verrou cède, dévoilant un studio parfait, immaculé, vierge de tout passé. Sans réfléchir, ignorant mes pensées les plus obscures, celles qui me poussent à imaginer les souvenirs dont, finalement, cet appartement regorge, je pénètre à l'intérieur.

— Ils nous voient forcément ! prévient Camélia. N'oubliez pas, ils ont des caméras partout ! Nous devons y arriver avant qu'ils envoient une seconde équipe pour nous !

Simon ne prend pas la peine d'ouvrir la fenêtre et la brise à l'aide d'une chaise. Alors que j'ose un regard dehors, je repère l'escalier de service. Simon, lui, inspecte méticuleusement les alentours avant de nous faire signe de sortir.

— La voie est libre, pour l'instant.

Camélia est la première à sauter et elle atteint déjà l'escalier extérieur en ferraille. Très vite, je l'imite et dévale les marches rouillées une à une. Un dernier saut de près de deux mètres est inévitable pour rejoindre la rue et lorsque Camélia s'élance, je ne réfléchis pas et me réceptionne à mon tour sur le bitume. Aucun de nous ne flanche, ni même ne doute. Tout le monde plonge de l'escalier et enfin nous sommes tous dans l'avenue de la laverie.

En un coup d'œil, je la repère. Je reconnais tout. Son enseigne clignotante : 24 h/24, 7 j/7. Je me rappelle l'intérieur et le corps de Damien gisant dans son sang. Je ne m'attarde pas sur cette pensée et m'active, cours jusqu'à la bouche d'égout, l'entrée vers les quartiers du conseil. Nous sommes fatigués, nos muscles sont douloureux et pourtant nous continuons de courir. Mieux vaut la souffrance que ne rien ressentir du tout.

En quelques secondes nous voilà devant la large plaque.

Rob n'attend pas et glisse ses doigts dans les orifices, mais sans grande surprise, elle ne s'ouvre pas. Simon vient en renfort, Stan aussi mais aucun ne parvient à faire céder le lourd acier.

— Attention ! crie Chloé lorsqu'au même moment des balles filent jusqu'à nous.

Mon cœur, que je ne pensais pas pouvoir s'emballer encore davantage, se met à pulser dans ma poitrine.

Nous allons mourir, c'est terminé.

— TON PIED DE BICHE ! s'écrie Camélia alors qu'une seconde rafale nous frôle de justesse tandis qu'une vingtaine de gardes pénètre la rue.

D'un geste rapide et tremblant je lui lance l'instrument et d'une lourde impulsion de rage accompagnée d'un cri bestial, Camélia parvient enfin à ouvrir la bouche d'égout.

— Allez-y ! grogne Simon alors qu'il tient l'acier du bout des doigts.

Un à un, nous nous glissons à l'intérieur, en sautant, vivement motivés par le son assourdissant des balles venant de la rue et enfin Simon ferme la marche.

Nous avons tous les yeux braqués en l'air, sur ce trou, cette unique issue connue et qui maintenant est bloquée par des gardes. Simon s'empare précipitamment du pied de biche et le cale dans la poignée afin de bloquer l'entrée de l'extérieur. Un long soupir de soulagement franchit mes lèvres. Nous allons devoir trouver une autre sortie, et vite, mais nous sommes en vie et avons atteint notre destination. C'est tout ce qui compte.

— Plus un geste !

Non…

Un à un, nous détournons les yeux de la bouche d'égout et faisons volteface.

Une dizaine de gardes pointe leurs armes sur chacun de nous, et le professeur Carter, dans son célèbre costume noir, se dresse fièrement en plein milieu.

— C'est terminé, tonne-t-il.

Chapitre 10

Ugo

— Fais ce que tu as à faire, David. On n'a pas beaucoup de temps. Si tu ne réussis pas, on est foutus. N'interviens pas dans le quartier sans être sûr. Observe d'abord, de loin.

David s'empare de la lourde hache et me lance un regard dont je comprends sans peine la signification. Nous n'avons aucun mot à nous dire, mais nous savons. Nous savons qu'il s'agit peut-être là d'adieux.

— Toi ? murmure-t-il d'une voix rauque et dure.

— Je les ralentis, comme prévu.

Alors que nous sommes tapis dans l'herbe, à quelques mètres de nous, sur la route, les camions approchent, lentement.

— Ils ont des jumelles, chuchote David. Ne bouge surtout pas.

J'étais déjà immobile, mais aussitôt, j'arrête de respirer, de peur que le gonflement de ma poitrine ne fasse trembler l'herbe qui me recouvre.

Une fois que le dernier camion est passé, nous savons qu'il est temps.

— Prends soin de toi, mon frère, souffle David.

Sans attendre de réponse, il s'élance dans la forêt et atteint l'immense chêne, celui qu'il a grimpé au préalable pour en taillader partiellement le tronc et le recouvrir de tissus imbibés d'essences. S'il réussit sa mission et parvient à abattre l'arbre complètement, pour qu'il se couche en plein milieu de la route, et qu'il a le temps de l'enflammer, l'armée sera entièrement bloquée. Les camions ne pourront pas faire demi-tour, du moins pas avant d'avoir maîtrisé l'incendie et déplacé le tronc.

Les moteurs se sont éteints, nous n'avons plus beaucoup de temps.

J'inspire profondément, gonflant mes poumons de peut-être ses dernières réserves d'air, m'empare du caisson qui contient une vingtaine de bouteilles et longe la route en courant, depuis la forêt, sous le couvert des arbres. Le verre sonne au creux de mes mains et j'ai l'impression qu'à chaque tintement de bouteille un garde va me repérer et surgir de nulle part. C'est lorsque j'approche de notre

quartier que j'entends le claquement des portières.

Les gardes sortent un à un, ils quittent leur véhicule, c'est le moment.

Mes membres tremblent, non pas de peur, mais parce que je suis sur les nerfs. Voilà ce qu'ils préparaient tous, sans pitié, sans une once de remords.

Derrière la première maison, j'entrepose le caisson de fer et m'empare de quatre bouteilles. Lentement, je me faufile contre le mur, silencieusement, foulant l'herbe un instant, puis le gravier et enfin, le bitume de notre quartier. Le dos scellé au mur, je passe une tête pour les observer. Aucun ne me repère, ils traversent la rue principale lentement, arme à la main, prêts à tirer. Un duo de gardes se poste devant chaque habitation, attendant que toutes les positions soient tenues et le signal pour intervenir.

Si nous étions là, comme ils semblent le penser, nous aurions déjà pris conscience de leur présence ! Pourquoi s'encombrer d'une organisation pareille quand le chaos et l'improvisation seraient tout aussi efficaces ?

Je ne cherche pas à comprendre et lorsqu'ils sont suffisamment éloignés, je me dirige vers la dernière rangée de camions, celle qui est plus proche de la sortie de route. Heureusement, la vingtaine de véhicules stationnée devant me permet de circuler sans être vu. J'hasarde un coup d'œil derrière moi et je remarque plus loin, en hauteur, les épaisses branches du chêne s'agiter sous les coups de David.

Dans quelques minutes, il en viendra à bout. Du moins, je l'espère.

Je m'avance vers un premier véhicule et comme dans mes souvenirs, il n'y a pas de vitre arrière alors lentement, sans un bruit, je dispose une première bouteille sur le siège en cuir.

Un.

Je me faufile vers le second et dispose une deuxième bouteille sur le siège arrière.

Deux.

Alors que je tente de distinguer les gardes au travers de toutes ces rangées de taule, je comprends qu'il ne me reste que très peu de temps avant qu'ils passent à l'action et qu'ils comprennent notre subterfuge.

Plus rapidement cette fois-ci, je dépose les deux dernières bouteilles dans deux autres camions. J'ai l'impression que le temps tourne au ralenti. Que ces minutes décisives durent des heures. Et pourtant tout

se joue sur cette poignée de minutes. Cette unique occasion.

David doit faire tomber cet arbre et moi, je dois terminer mon plan. Sinon, les survivants ne seront jamais sauvés.

D'un pas rapide et discret, je retourne à l'arrière de la maison et cette fois, je décide de prendre la caisse avec moi. Je n'ai pas le temps de faire des allées retours pour récupérer les bouteilles. Malgré le bruit du verre qui s'entrechoque, je dois prendre le risque. Alors, les mains pleines, je retourne jusqu'aux camions et je comprends que je n'ai que quelques secondes devant moi. Les hommes sont tous prêts.

Un dernier regard en arrière et David, lui aussi, est sur le point de terminer sa mission.

Durant quelques secondes précieuses, je reste immobile. Seul mon regard oscille entre le grand chêne et la position des gardes, du grand chêne à la position des gardes, inlassablement.

Bon sang, Ugo ! Réveille-toi !

Une idée me vient alors. Une stratégie à laquelle j'aurais dû songer plus tôt et qui m'aurait sans aucun doute valu un gain de temps inespéré. Quoi qu'il arrive, je me ferai prendre. Je le sais. Autant faire le plus de dégâts possible. Alors je m'empare du chalumeau et d'une des bouteilles que le docteur Anand a préparées pour moi, j'inspire profondément, ferme les yeux, et après une demi-seconde durant laquelle ma vie entière défile, j'enflamme le tissu, celui dont l'extrémité est plongée dans la bouteille remplie d'essence.

Alors que le chiffon prend feu, je me focalise sur ma cible, cette unique fenêtre qui, de là où je me trouve est aussi large que la pointe d'un stylo, et puis avec une force maîtrisée, je lance mon projectile.

La bouteille atteint sa cible et immédiatement une première voiture s'enflamme sous l'explosion du verre. Il n'est plus question d'hésiter. J'ai beau entendre les gardes crier, courir vers moi, je ne m'arrête pas, allume une deuxième bouteille, la lance dans un camion, puis une troisième, une quatrième, une cinquième.

Très vite, c'est un incendie meurtrier qui se dresse devant moi. D'ici quelques minutes, le feu brûlera les moteurs et les camions exploseront, détruisant tout sur leur passage.

Faites qu'il y ait le plus de dégâts possible, le plus de morts. C'est tout ce qu'ils méritent.

Je ne m'arrête pas et envoie encore plus de bouteilles, autant que possible. J'ai chaud, trop chaud. Les flammes, à quelques mètres de moi maintenant, me brûlent la peau. Une couche de sueur me

recouvre et bientôt je n'arrive plus à respirer. J'étouffe, je suffoque, mais ne m'arrête pas, surtout pas. Une dizaine de gardes approche, je les vois derrière le voile tourbillonnant des flammes. Cette ondulation de l'air bouillonnant qui donne l'impression d'être ivre tant le reflet est informe.

— Tuez-le ! ordonne un garde, tout en me pointant du bout de son gant blanc.

Et cette fois, je rentre entièrement dans le combat. La moitié des camions est sur le point d'exploser, alors je recule et oublie cette première cible pour me focaliser sur la plus importante, eux, les gardes. J'enflamme un nouveau morceau de tissu et de toute ma rage, non sans hurler de colère, je balance de toutes mes forces la bouteille en direction de la horde de gardes lancés à ma poursuite.

Aussitôt, le verre se brise à leurs pieds et explose, faisant s'enflammer deux hommes sous mes yeux. Leurs cris sont horribles, emplis de souffrance, et pourtant ils me réjouissent. Bon sang, ils me font sourire, me redonnent vie.

— Pour Denver ! je hurle d'une voix brisée, alors qu'une deuxième bouteille les atteint, faisant tomber une demi-douzaine d'hommes, brûlant la combinaison des autres. Pour 899 !

J'ai chaud, j'étouffe.

— Pour TOUTES les générations ! Je geins, à bout de force, alors que les flammes commencent à me faire vaciller.

Je balance une énième bouteille jusqu'à ce que la caisse soit vide. Qu'il ne me reste plus rien pour me battre.

Alors que les flammes me séparent des hommes, je vois les gardes contourner ce mur de cendres et puis je recule encore, titubant, au ralenti, incapable de courir, ni même de marcher, lorsqu'un immense fracas fait trembler le sol. Le son est si assourdissant que je dois porter mes mains à mes oreilles et c'est lorsque le silence s'installe soudainement que je comprends. David a réussi.

Ma vue est trouble, mon corps me brûle, à bout de force, et pourtant j'ose me retourner, tourner le dos aux gardes qui, je le sais, arrivent. Et je ne peux retenir mon rire, un rire de soulagement, en voyant l'immense chêne couché lourdement en travers de la route.

Les flammes l'enveloppent lui aussi, sur plusieurs mètres de hauteur et alors que mes mains sont toujours fermement plaquées sur mes oreilles, une dizaine d'explosions encore plus impressionnantes fendent l'air et aussitôt une chaleur insupportable s'infiltre jusqu'à moi. Je manque d'étouffer, une fumée noire et épaisse m'entoure. Je

ne regarde pas ce qui se passe derrière moi ni même si les gardes sont proches, je m'en moque. J'observe ce chêne, à terre, qui peu à peu se retrouve brouillé par la fumée sombre des cadavres des camions.

Et alors, derrière le chêne, plus loin, je vois son visage. David.

Il m'offre un sourire que je lui rends. Un sourire qui en dit long sur combien je le respecte.

Un merci silencieux. Une éternelle reconnaissance, muette.

Et il le sait, pour moi, c'est trop tard, mais pas pour lui.

J'entends les gardes courir dans ma direction, leurs pas lourds et menaçants fouettant le sol avec force puis enfin je sens une arme braquée contre ma nuque.

Des voix, des hurlements.

— À genoux !

Je m'exécute, dos à eux, le regard toujours ancré dans celui de David, impuissant à plusieurs centaines de mètres de moi, camouflé dans la forêt. D'un signe presque imperceptible, je secoue la tête. Et il comprend. Il sait qu'il ne doit pas intervenir.

Aide-les. J'articule, un sourire aux lèvres, alors que les gardes sont tous derrière moi, attendant sans doute l'ordre de presser la détente.

— Achevez-le !

La voix de l'homme est impitoyable, sans appel, et alors, à genoux, je ferme les yeux, me réfugiant derrière la douce obscurité de mes paupières brûlantes. Et tout s'imprègne en moi. Tout. Le rire de Camélia, les cris de David lorsqu'il se bat avec Simon, m'ordonnant de désigner le plus fort des deux, la voix de Denver, la musique du Club 47, le tintement de nos verres remplis de whisky lorsque nous trinquons tous ensemble, les murmures de 899 lorsqu'elle s'adresse à Camélia et 900… Sa voix, ses yeux, son parfum. J'inspire profondément et c'est comme si elle était là. Malgré l'odeur carbonisée de l'essence, du sang, de la chair brûlée, c'est elle que je respire.

J'aurais aimé faire pause, quelques secondes… Qu'importe ma mort si je sais qu'elle a pu sauver ceux que j'aime. Seulement, j'aurais au moins voulu dire adieu. Je donnerais tout pour arrêter le temps, un instant, et courir, courir à en perdre haleine jusque la ville, retrouver ceux que j'aime, serrer dans mes bras Camélia, Simon et embrasser 900, l'embrasser comme jamais, pour qu'elle comprenne enfin ce que je n'ai jamais osé lui dire. J'aimerais l'étreindre de toutes mes forces, regarder une dernière fois son visage angélique et je jure, je jure sur tout ce que j'ai de plus cher qu'ensuite j'aurais repris le chemin

inverse, j'aurais couru jusqu'à ce quartier, j'aurais retrouvé ma place, à genoux, j'aurais reposé ma nuque contre le métal glacial du canon de cette arme et attendu que l'homme appuie sur la détente.

Je n'aurais pas tenté de me sauver, ni même de fuir pendant ce temps suspendu, j'aurais seulement dit adieu, juste ça, avant de reprendre ma place.

Un cliquetis se fait entendre et le métal froid s'enfonce un peu plus dans ma peau. Encore quelques secondes. Juste quelques secondes, et je pourrai enfin dormir, en paix.

J'inspire alors profondément, serre mes paupières lorsque soudain le coup part.

— NON !

Je halète, transpire, tremble, m'écroule au sol, mais je ne suis pas mort. Bon sang, je ne suis pas mort.

— Qu'est-ce qui te prend ! hurle l'homme qui tenait l'arme entre ses doigts impitoyables.

— C'est le fils du professeur ! Si je n'avais pas dévié ton geste, c'est toi qui serais mort ! Il le veut vivant ! Comme toujours !

Chapitre 11

900

— Suivez-nous, ordonne le professeur Carter d'un air absent.

Ni le sadisme ni la folie ne se lisent sur son visage. Quand nous, mains en l'air, tétanisés face à cette douzaine de gardes impitoyables, sommes emplis de rage et de terreur, lui est d'une indifférence glaciale. Finalement, peut-être est-ce ça la folie ? L'absence d'émotion.

Leurs armes à feu pointées sur chacun d'entre nous, les gardes reculent pour nous laisser le passage dans le couloir vide et froid. Les murs sont d'un blanc éclatant, aussi nets et propres que l'infirmerie à l'orphelinat. On croirait avoir pénétré dans un hôpital tout juste construit tant il est intact. L'ambiance est étouffante, oppressante. Aucune fenêtre, aucune issue n'apparaît dans ce couloir sans fin. Je n'ose pas regarder Camélia, ni même Simon ou Chloé, je crains de perdre pied.

Tout est terminé. Nous sommes tous emmenés à l'abattoir. Dans quelques minutes, il n'y aura rien, plus rien. Je ne verrai plus cette silhouette vêtue d'un costume noir, dos à nous, à la démarche sereine et détendue. Cet homme sans pitié, sans une once de remord, qui, je le sais, nous tuera de la manière la plus horrible, douloureuse et lente qui soit.

Je n'entendrai plus jamais le rire de Camélia ni les paroles de réconfort de Simon. Je ne reverrai plus jamais Ugo, l'homme de ma courte vie.

Chloé va retrouver 394, Camélia et moi 899, Mary. De toute façon, c'était notre destin. Dès le départ, nous étions voués à mourir. Qu'importe le nombre de fois où nous le contournerons, ce destin morbide nous rattrapera toujours. C'est ainsi, tout avait toujours été prévu, orchestré, planifié. Ce n'était pas une question de courage, de guerre, de combat, mais seulement de temps. Quoi que nous fassions, ils sont plus forts, ils nous manipulent, nous contrôlent, à la vie, à la mort.

Lorsqu'il y avait encore une troisième génération, je ne croyais pas en leur divinité. Cette entité inconnue qui, selon eux, régnait sur tout. Aujourd'hui, à cet instant, je comprends que, d'une certaine manière, elle existait réellement. Seulement, depuis le départ elle portait un

nom. Le professeur Carter.

Faites que les autres soient épargnés.

J'ai beau marcher au ralenti, mon cœur, lui, s'emballe, éclate dans ma poitrine. J'ai peur, terriblement peur. Le silence est pesant, lourd. Je n'entends même plus nos souffles, ni même nos pas épuisés claquant contre le carrelage blanc. Je n'entends plus rien, comme un avant-goût de ce qui m'attend.

Camélia est à côté de moi. Son corps habituellement tendu est aussi las, mou que le mien. Depuis l'instant où le professeur Carter nous a encerclés, nous sommes muets, sous le choc, déjà vaincus. Comme si dans nos traitements, au contrôle de nos souvenirs se mêlait la renonciation à la lutte, une impossibilité de nous battre contre le conseil lui-même. Est-ce possible ? Aucun n'a tenté de sauver sa peau. Mais nous le savons, ça ne ferait que précipiter notre mort. Toutes les armes sont pointées sur nous. Un geste de notre part et tout s'éteint.

Mais dans le fond, ne vaut-il pas mieux avancer l'heure fatidique plutôt que de l'attendre ? Ne vaut-il pas mieux plonger dans le vide avant que quelqu'un ne décide à notre place de nous y jeter ?

Alors que nous avançons toujours dans ce couloir interminable, la main de Camélia se glisse dans la mienne, me ramenant à une réalité que je tentais de fuir, d'occulter.

Les adieux.

Je n'ai pas la force de dire adieu et pourtant, je le sais, c'est exactement ce que Camélia me transmet lorsqu'elle presse ses doigts contre ma paume. Pourtant, elle ne me regarde pas. Moi non plus d'ailleurs. Un frisson me parcourt de part en part et maintenant, c'est la main de Simon qui rejoint la mienne.

Tous les trois, nous sommes scellés. À cet instant, nous ne formons plus qu'un. Nous avons tout fait main dans la main. Nos premiers jours de réinsertion, notre combat contre Damien, contre le conseil, contre la régente. Notre mort aussi, nous la subirons ensemble.

— Entrez ici ! s'exclame le professeur.

Au même moment, de sa main coupable, il appuie contre un large bouton rouge, et aussitôt une longue porte vitrée que je n'avais pas vue jusqu'ici coulisse et s'ouvre sur une vaste salle d'un blanc tout aussi éclatant.

Et c'est le choc. Fred et près de trois cents survivants sont déjà présents, en sang. Ils n'ont pas réussi. Ils n'ont pas pu les ralentir dans l'avenue. Eux aussi ont été pris au piège.

Camélia, Simon, Chloé, moi et le reste de notre petite équipe sommes tétanisés, incapables de pénétrer dans la pièce, ce laboratoire. Les survivants sont tous épuisés, à bout de force, à un pas de la mort. Certains succombent sous nos yeux à leurs blessures. Du sang, il y a du sang partout. La pièce qui paraissait pourtant d'un blanc immaculé est maintenant débordante d'un rouge écarlate. Je l'imagine, il y a quelques minutes encore, parfumée d'une odeur aseptisée. À cet instant, elle pue la mort, la fin.

Soudain, une large main s'abat dans mon dos et me pousse avec force, me propulsant malgré moi dans cette salle, ce tombeau en devenir. Un petit gémissement de surprise, de choc, franchit mes lèvres et aussitôt Camélia est malmenée à son tour, suivie de tous les autres, qui contre leur volonté sont faits prisonniers ici. La seconde qui suit, la porte vitrée se referme derrière nous et cette fois, nous sommes réellement pris au piège, incapables de sortir, de nous enfuir. Fred vient à notre rencontre mais ne parle pas, il se contente de m'adresser un regard désolé avant de rejoindre ses amis, Stan, Mickey et Rob.

Ils murmurent dans leur coin. Je les entends grogner, retenir leur rage, leur peur quand le reste de la salle n'est que gémissements de douleur, pleurs et agonies. Camélia et Simon ne m'ont toujours pas lâché la main. Nous sommes tous les trois pétrifiés, les yeux braqués sur cette scène surréaliste.

— Mes chers enfants…

La voix du professeur Carter me fait sursauter, me réveillant brutalement. Je suis soudainement consciente de tout. Je me retourne et je remarque l'immense baie vitrée qui nous sépare d'une quarantaine de gardes, de scientifiques et du professeur.

— Vous avez montré beaucoup de courage, mais c'était inutile, bien qu'amusant. Vous devez mourir. Il n'est pas question de vous, ne soyez pas si égoïstes. Vous n'avez pas réussi la réinsertion, vous avez échoué, est-ce si compliqué pour vous de laisser la place aux autres générations ?

Nous sommes sous le choc. Est-il réellement sérieux ?

Comment les hommes qui l'entourent peuvent-ils être aussi indifférents à de telles folies ?

Égoïstes ? Nous sommes égoïstes ? Sont-ils tous fous ?

Bon sang, mais ils sont tous dingues !

Alors que le professeur poursuit son discours, j'ai la sensation qu'il ne regarde que moi. Comme si chaque mot, chaque lettre, chacun de ses souffles m'étaient personnellement adressés.

Un petit sourire se forme sur ses lèvres. Il semble satisfait, fier de lui.

Tout mon corps est tendu, crispé, tremblant.

Cet homme, il a tué 899.

Bon sang ! Je m'en veux ! Je m'en veux tellement !

Pourquoi étais-je aussi apathique il y a encore quelques minutes ?

J'aurais dû le tuer ! Qu'importe si la seconde suivante une balle m'achevait, j'aurais dû tout tenter dans ce couloir ! Tout faire pour lui planter la lame de mon couteau dans le dos ! J'aurais dû, bon sang j'aurais dû le tuer !

Maintenant, les larmes coulent. Je retiens tout juste mes sanglots, mais mes larmes, elles, ne peuvent s'empêcher de déverser toute la frustration que je ressens à cet instant. Je vais mourir, je le sais, depuis le début. Pourquoi n'ai-je pas vengé 899 ? Pourquoi ? Je lui avais pourtant promis… Je lui avais fait la promesse…

Je suis sur le point de m'évanouir. Mes deux mains se ramollissent et je crois que Camélia et Simon le perçoivent.

— 900… 900… Pas maintenant, murmure Simon. Pas maintenant. L'honneur jusqu'au bout.

Et alors que je commence à voir flou, à perdre mon souffle, que mes jambes sont sur le point de lâcher, j'entends un cri.

Le *sien*.

— Lâchez-moi !

Et soudain, l'endorphine est vite remplacée par l'adrénaline, lorsqu'Ugo, de l'autre côté de la vitre, maintenu par des gardes, tente de se débattre, de se libérer.

— Ugo ! s'inquiète le professeur Carter.

Et je suis sous le choc. Le regard du professeur n'est plus le même. Il vient de changer du tout au tout. Un amour infini se dégage de ses deux iris. Il est comblé, heureux, soulagé et… vulnérable.

— Ugo… Tu es sain et sauf ! se réjouit-il, s'approchant de lui avec appréhension.

— Ne me touche pas ! hurle Ugo d'une voix rauque et animale.

Ses yeux n'ont jamais été aussi menaçants. J'ai l'impression qu'un orage entier gronde dans ses pupilles, qu'il donnerait tout pour tuer son père. Je remarque à peine la réaction des survivants, stupéfaits, de

cette scène impossible qui se déroule sous leurs yeux.

Ils ne doivent rien comprendre. Ils doivent se sentir trahis. Ugo, de l'autre côté de la vitre, du côté de nos bourreaux, recevant l'amour du professeur, un amour inconditionnel.

Quelque chose leur échappe et ils le réalisent très vite.

— As-tu vu Joris ? demande le professeur Carter. Mon fils, dis-moi que tu sais où est ton frère !

Et là, alors qu'il prononce ces deux mots fatidiques, « mon fils », des gémissements de surprise, de choc et de rage emplissent notre prison blanche. Camélia, Simon et moi-même ne disons rien, ne donnons aucune explication. Il n'y en a pas à donner. Pas dans ces circonstances. Alors, dos aux survivants, qui sont tous amassés au fond de la pièce, nous restons face à la grande baie vitrée qui nous sépare du conseil, nous observons la scène.

Et lorsque les yeux d'Ugo croisent les miens, j'ai l'impression d'être à nouveau sur le point de perdre connaissance. C'est de la tristesse qu'il porte en lui, un désespoir déchirant, une culpabilité écrasante.

Non, Ugo, tu ne dois pas t'en vouloir… Ne t'inquiète pas, tu oublieras tout.

— Je ne sais pas où il se trouve, grince-t-il, tentant de toutes ses forces de contrôler sa rage.

— Ne t'en fais pas… Nous le retrouverons, je te le promets.

La voix du professeur Carter manque de me faire vomir tant elle est mielleuse, douce, paternelle. Il ne voit pas combien son fils le méprise alors que c'est pourtant flagrant, évident !

Comment peut-on être père et en même temps responsable de milliers de meurtres d'enfants ?!

Alors qu'il se détourne d'Ugo, le professeur glisse quelques mots à l'oreille d'un de ses scientifiques.

— Bien, il est temps ! Préparez le gaz ! ordonne alors l'homme à la blouse blanche.

Et là, tout le monde s'agite. Les survivants se mettent à crier, à hurler, à cogner contre les murs et moi, je reste de marbre, mon regard plongé dans les yeux de celui que j'aime.

— Attendez ! Laissez-moi les voir… supplie Ugo à son père d'une voix serrée, tremblante. J'ai toujours pu dire au revoir, à chaque extermination. Ne m'enlevez pas ça. Je vous en prie.

Un sanglot m'échappe tant le visage d'Ugo me bouleverse. Il est brisé, complètement anéanti.

Son père lui adresse un regard compréhensif, d'amour.

— Tu peux leur dire au revoir, concède-t-il. Mais Ugo, quoi que tu tentes dans cette salle, tu le sais, j'activerai le gaz et tu es le seul qui peut y survivre, tu en es immunisé. Je ne voudrais pas que tu sois témoin, une nouvelle fois, de la mort de tes amis. Même si… tu oublieras tout d'ici quelques minutes.

Le professeur pose une main sur l'épaule d'Ugo, qui sursaute et lui murmure quelques mots que je tente de capter.

— Il faudra d'ailleurs me dire comment tu as récupéré tes souvenirs… Dépêche-toi ! Tu as une minute.

La seconde d'après, le professeur Carter pose son poing contre le bouton rouge et aussitôt les portes vitrées s'ouvrent, tandis que les gardes armés maintiennent leur position, prêts à tirer.

Aussitôt, je m'effondre, mes sanglots me coupent le souffle, lorsqu'Ugo court dans ma direction et plonge dans mes bras tremblants. Son corps est pressé contre le mien avec force. J'ai l'impression d'étouffer et pourtant je revis, je revis une dernière minute avant de mourir. Il m'enlace avec puissance. C'est tout son amour, tout son être qui s'imprime en moi, une dernière fois. Je perçois son souffle haché et chaud siffler jusque dans mon cou. Sa poitrine tremble contre moi. Ses mains agrippent mon pull désespérément tandis que son cœur s'emballe.

— Je suis désolé, tellement désolé, 900. Ma chérie, pardonne-moi.

Sa voix est brisée, désespérée, et bon sang, je me déteste d'avoir échoué.

J'ai tout gâché. Je l'ai laissé s'éloigner de moi, je l'ai abandonné. J'ai abandonné tout le monde. Et je l'aime, je l'aime tellement, mais malheureusement, je ne suis pas la seule ici, à l'aimer inconditionnellement. Il va survivre et nous, non.

Alors que de terribles pensées me traversent l'esprit, je me mets à trembler de nouveau, libérant une dernière larme.

Il va survivre. Nous allons mourir.

Le professeur Carter donnerait tout pour ses fils. Il n'a plus qu'eux. Ils sont les seuls témoins, l'héritage, la seule preuve que sa femme a bel et bien existé un jour.

— Non Ugo… je murmure. C'est moi qui suis désolée.

Et je le suis vraiment, bon sang, je suis vraiment, vraiment désolée.

Et là, je fais la chose la plus stupide que j'aie jamais faite.

Je dépose un baiser sur ses lèvres, doux, léger, coupable, puis d'un geste soudain, bestial, je retourne Ugo, lui envoie un coup brutal dans les genoux, les faisant céder lourdement contre le carrelage blanc, m'empare de mon couteau et le pointe contre sa gorge.

— Libérez-nous ! Ou je le tue ! je hurle de toutes mes forces, ma voix résonnant cruellement contre les murs qui nous emprisonnent.

Aussitôt, le regard du professeur Carter s'affole de l'autre côté de la vitre, avant qu'il ne se ravise et éclate de rire aux yeux de tous. Un instant, je suis déstabilisée, mais très vite je me reprends, et la rage qui s'insinue en moi au moment où il me regarde me donne le courage de tenir bon.

— 900… ricane-t-il, d'une voix sereine. Je vous connais très bien. Je vous ai observée tant et plus. Vous êtes folle amoureuse de mon fils ! Jamais vous ne feriez une chose pareille.

Soudain, la panique, le stress, la peur, la rage et ce que je m'apprête à commettre me font à mon tour éclater de rire. C'est nerveux, totalement hors de mon contrôle, mais je craque. Je craque en riant, en riant aux éclats.

— Oh si… ! Croyez-moi, professeur ! Je le tuerai s'il le faut !

Il n'en croit pas un mot. Son regard n'a pas perdu de son amusement. Au contraire, il trouve mon spectacle jouissif.

Ne me forcez pas à le faire, putain !

— Je ne crois pas une seule seconde à votre cinéma.

Bon sang… Ugo, pardonne-moi.

J'inspire profondément, gonflant douloureusement ma poitrine, regarde le professeur Carter droit dans les yeux et plante la lame sur la gorge d'Ugo. Une larme brûlante m'échappe, lorsqu'un liquide chaud et épais se déverse sur ma main, celle qui lui tient la gorge. Je crois tourner de l'œil, mais je tiens bon. Je reste debout, fière, droite, imperturbable de l'extérieur.

Intérieurement, je rassemble toutes mes forces pour ne pas sombrer. Sur la silhouette du professeur se superposent mes traits, ceux que la vitre qui nous sépare me renvoie, et je donne tout pour ne pas baisser les yeux et assister au massacre que je commets de mes mains. Si j'abaisse ne serait-ce qu'un peu le regard, je verrais le reflet de l'homme que j'aime, sur cette vitre, la gorge en sang, et au bruit

insupportable de ses étouffements se joindrait alors l'image.

— Arrêtez ! hurle le professeur Carter ! Arrêtez tout de suite !

Mais je ne m'arrête pas. Au contraire. Je continue, lentement, de trancher la gorge d'Ugo, sous les yeux de son père.

— Non ! Arrêtez ! crie-t-il, les yeux écarquillés, le souffle court. Arrêtez !

Je ne m'arrête toujours pas…

— Les portes ne sont toujours pas ouvertes ! je m'exclame d'une voix froide, inflexible, tout en poursuivant toujours l'incision de plus en plus profonde.

Soudain, le professeur panique. Il est hors de lui, sous le choc, terrifié.

J'ai l'impression que seuls lui et moi partageons cette scène, si bien que je n'entends pas les cris derrière moi, ni même les pleurs de Camélia.

Le professeur Carter est en plein dilemme, tremblant, hésitant, mais je crois voir dans ses yeux qu'il comprend. Il sait que malgré tout l'amour que je porte à son fils, je n'hésiterai pas à le sacrifier. Non pas pour ma vie, mais pour celle de tous les survivants.

J'ai l'impression que des heures s'écoulent, durant lesquelles lui et moi ne nous quittons pas des yeux. Lentement, je fais glisser la lame sur sa peau, sans m'arrêter ni même porter une seule seconde le regard sur l'atrocité que je commets. Je donne tout pour ne pas relever les gémissements d'Ugo, ses souffles rauques, mais malgré ma volonté d'occulter cette horreur, ses inspirations hachées ne cessent de gronder en moi. Ugo s'étouffe dans son sang et il l'accepte. Il ne se débat pas, ne tente pas de m'arracher cette lame. Il le pourrait, pourtant. Avec sa force il serait capable de me désarmer même agonisant, à bout de force. Mais il ne le fait pas, il a compris, il sait.

Je continue de verser le sang d'Ugo quand soudain, le professeur Carter plonge son poing contre le bouton rouge. Et c'est à cet instant seulement que je réalise que mon cœur explose dans ma poitrine, que mon souffle est aussi lourd, rauque et bruyant que celui d'un animal. Je ne suis plus moi-même.

Les portes s'ouvrent mais je ne perds rien de ma hargne. Ce n'est pas fini.

— Dites à vos hommes de poser leurs armes ! je hurle tout en obligeant Ugo, suffoquant, bataillant avec ses inspirations, à se relever.

Ma lame est toujours contre sa gorge, dans sa chair, et lorsque j'ose un regard vers lui, je manque de vomir à la vue du sang qui recouvre son T-shirt.

— Écoutez-la… capitule Carter, vaincu, en colère.

Et aussitôt, les gardes abaissent leurs armes et les posent au sol.

— Camélia, Simon, Fred, récupérez-les !

Il leur faut un temps pour comprendre puis, très vite, ils s'exécutent, et la situation s'inverse.

Cette fois, c'est nous qui pointons des armes sur eux.

— 900, vous allez peut-être sortir d'ici, oui, mais l'extermination aura lieu, d'une manière ou d'une autre.

— Dirigez-nous vers la sortie ! Seul !

— Ça ne sert à rien, soyez raisonnable !

— MAINTENANT !

De nouveau, le professeur capitule et les gardes sont tenus à distance. Nous devons faire vite, très vite, avant que d'autres hommes ne viennent et ne renversent une nouvelle fois la situation. Nous n'avons que peu de temps.

Il s'engouffre, seul, mains en l'air, dans un couloir et nous le suivons.

— Attendez ! Un médecin ! Appelez un chirurgien ! Faites venir une civière ! Appelez votre équipe de scientifiques !

Sans même que je n'insiste, le professeur Carter décroche un boîtier de sa ceinture et le porte à ses lèvres.

— N'oubliez pas ! je m'empresse de lui dire. Si vous tentez de prévenir des renforts, je le tue ! Je n'hésiterai pas à finir ce que j'ai commencé !

Il me lance un regard frustré, rempli de promesses de vengeance, avant de passer l'appel au travers de son boîtier.

— Un chirurgien, une civière et l'équipe de médecins sont attendus à la sortie de l'aile ouest.

Nous continuons de marcher, ma lame toujours plantée dans la chair d'Ugo. Je sais qu'il donne tout pour ne pas s'effondrer. D'ici quelques minutes, il perdra connaissance et mourra si nous ne faisons rien. Il a perdu trop de sang. Beaucoup trop. Sa respiration n'est plus qu'un mince filet d'air, il s'étrangle. À chacun de nos pas, une traînée

rouge vif macule le sol. Nous devons faire vite !

Après des minutes qui me semblent interminables, un escalier se dresse devant nous, une large porte, une dizaine de mètres plus loin, nous séparant de la sortie.

— Ouvrez cette porte !

Le professeur Carter n'hésite pas une seule seconde et s'approche d'un levier.

— Camélia ! Simon ! Fred ! Et tous ceux qui ont des armes ! Assurez-vous qu'aucun garde ne nous attend derrière !

Une vague de survivants armés se met alors à courir et à gravir les marches et lorsque les portes s'ouvrent, je suis soulagée de constater que la voie est libre.

— On est sûr que tout est OK ? je ne peux m'empêcher de demander.

— Il n'y a personne ! m'assure Simon.

OK… bon sang.

— Que ceux qui n'ont pas d'arme sortent ! Immédiatement !

Et à cet instant, tout va très vite, le sol gronde, tremble sous mes pieds immobiles et en quelques secondes le couloir est vide.

Il n'y a plus qu'Ugo, se vidant de son sang, Camélia, Fred, Stan, Rob, Simon, Mickey et Roger.

Je tremble, l'adrénaline commence à me quitter peu à peu. Il ne reste pas beaucoup de temps. Nous ne pouvons pas attendre éternellement. Nous pourrions partir, laisser Ugo aux mains de son père. Nous savons qu'il sera pris en charge immédiatement, qu'il s'en sortira. Mais je dois attendre, je dois tout faire pour le ramener avec nous. Sa vie n'est pas auprès d'eux. Même si je viens de le trahir, qu'il est peut-être déjà condamné, nous sommes sa famille. Nous et personne d'autre !

Camélia me regarde gravement. Je sais qu'elle pense comme moi. Qu'il faut que nous laissions Ugo ici si les hommes tardent trop et alors que je suis sur le point d'accepter, de capituler, de lourds pas précipités se font entendre dans le couloir, et aussitôt, un profond soulagement me submerge.

Une vingtaine de médecins sont là. L'un d'eux porte une civière à bout de bras, un autre, une immense malle. Ils semblent tous abasourdis, sous le choc.

— Qu'est-ce qu'on fait là, professeur ? s'étonne l'un d'eux.

— Demandez-lui, grogne Carter tout en me désignant du menton.

— Qui est chirurgien ici ? je demande d'une faible voix, la vision floue, à deux doigts de m'effondrer.

— Je suis le docteur Stone. Je suis chirurgien, dit l'homme à la civière.

— Venez ici !

Le docteur Stone lance un regard au professeur Carter qui lui fait comprendre d'obtempérer. Il s'exécute et se poste derrière Fred, qui, sans même hésiter, braque le canon de son arme dans son dos.

— Vous… Nous aurons besoin de la malle. J'ai tout mon nécessaire dedans.

J'adresse un regard à Roger, qui aussitôt, récupère la valise à bout de bras.

Très vite, de nouveaux pas se font entendre, suivis de cris. Et cette fois, ce ne sont pas des scientifiques, mais bien des gardes, qui approchent.

Simon me regarde, longuement, avant de poser ses yeux sur le corps livide et à bout de force d'Ugo. Il ne peut retenir une larme avant de se tourner à nouveau vers moi.

Rapidement, je regarde le professeur Carter avec une insistance calculée, avant de revenir sur les deux émeraudes de Simon.

Et il comprend.

J'ai tout juste le temps de hocher la tête qu'il réagit.

En une fraction de seconde, il tire le professeur par le col et braque son arme sur lui.

L'instant suivant, les gardes sont là, prêts à tirer.

— Tirez et je le tue ! s'exclame Simon, d'une voix que je ne lui connais pas.

Alors, de nouveau, les gardes posent leurs armes, voyant l'ordre silencieux de leur chef pris au piège.

— Dans quarante-huit heures, je clame avec les dernières forces qu'il me reste, observant droit dans les yeux chacun des médecins, nous voulons voir l'un d'entre vous, non armé, seul, près du hangar ! Si vous nous tendez une embuscade, nous tuerons le professeur.

Tous sont silencieux, m'observant avec curiosité et crainte. Leurs

regards se portent sur mes mains ensanglantées puis descendent sur le corps d'Ugo.

— Si vous tentez quoi que ce soit auprès des générations en attente de réinsertion, enchaîne Camélia, d'une voix menaçante, si nous apprenons qu'il leur est arrivé quelque chose, nous tuons le professeur. Nous n'avons plus rien à perdre, sachez-le ! Plus rien ! Alors, écoutez-nous et vous le retrouverez peut-être vivant.

Puis sans même attendre de réponses, nous arpentons les marches, la gorge d'Ugo toujours sous mes mains, le professeur Carter et le docteur Stone menacés par nos armes.

Et lorsque nous retrouvons enfin la terre ferme, que la porte se referme derrière nous, je ne vois plus rien. Ma vision est floue, brouillée par mes larmes. Je lâche enfin Ugo.

— Occupez-vous de lui ! je hurle en sanglots, à l'attention du docteur Stone.

Et alors que Fred, Stan et Camélia récupèrent Ugo avant qu'il ne percute le sol et le placent sur la civière, je m'écroule au sol.

— Qu'est-ce que j'ai fait putain… Qu'est-ce que j'ai fait…

Ma vision se trouble et malgré le vent, notre liberté retrouvée, je ne parviens pas à courir, à suivre Camélia, Simon, Fred et tous les autres survivants. Je suis incapable même de marcher. Mes jambes ne me soutiennent plus, ma respiration s'affaiblit.

Et l'instant suivant, tout est noir, je crois que je perds connaissance.

— Portez-la !

Chapitre 12

900

Tout est sombre et silencieux. J'ai beau avoir les yeux grands ouverts, l'obscurité me cerne de toutes parts.

Quel jour sommes-nous ? Où suis-je ?

Mes mains tremblent lorsque je tente de me mouvoir. Un drap me recouvre. Il est frais, doux, léger et pourtant je ne parviens pas à m'en défaire tant mes membres sont lourds. De douloureuses courbatures m'empêchent de bouger et pourtant j'essaie, de toutes mes forces.

J'entends gémir et il me faut un instant pour réaliser qu'il s'agit de mes propres plaintes. Une respiration courte, bruyante, à quelques mètres de moi, me fait comprendre que je ne suis pas seule dans cette pièce. Je tente de nouveau de bouger et une lourde expiration de soulagement franchit mes lèvres lorsque je parviens enfin à libérer une main de ce drap. À tâtons, je palpe ce qui m'entoure, essayant de reconnaître un élément familier.

La petite table de nuit de ma chambre de notre quartier aux abords de la ville ? La lampe et son abat-jour en tissus ? Le mur au papier peint rêche ?

Rien. Je ne reconnais rien.

Seule une masse froide et dure glisse sous mes doigts. Un mur de pierre ?

Bon sang… Où suis-je ?

Je tends encore plus le bras, étirant mon muscle endolori, et alors que mes doigts rencontrent une main froide et immobile, je crie.

Une porte s'ouvre et aussitôt une lumière douce et bienvenue emplit la pièce.

— 900 !

Camélia entre, elle me regarde, horrifiée, avant de poser les yeux sur la silhouette que je viens de toucher.

— 900… tout va bien, m'assure-t-elle, s'avançant calmement jusqu'à moi. Nous sommes dans le sanctuaire de la troisième génération. Nous sommes en sécurité.

Elle paraît fatiguée, presque absente.

Tout juste installée sur le lit dans lequel je suis prisonnière, Camélia hésite quelques secondes, puis finalement s'empare de ma main.

— Tu… tu as fait ce qu'il fallait, 900…

Quoi ? Mais… De quoi parle-t-elle ?

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Et alors que ma voix cassée résonne contre les murs froids, je me souviens que nous ne sommes pas seules. Qu'une autre personne gît sur un lit, à côté de moi. J'entends le long soupir de Camélia et j'ose enfin un regard vers ma gauche et là, c'est comme une gifle en plein visage que je reçois. Pire encore, un coup en plein dans la poitrine. Ma respiration s'accélère, je m'agite, tremble sur le lit. Je dois sortir ! Me lever ! Voir comment il va !

— Je l'ai tué ! je sanglote. Bon sang ! Camélia ! Je l'ai tué !

Ses bras puissants, bien que frêles, m'agrippent rapidement, m'immobilisant contre sa poitrine et alors je perds tout contrôle. Je pleure à chaudes larmes, tremblant contre son T-shirt blanc. Camélia ne desserre pas son emprise, probablement pas peur que je ne saccage tout, et tente par tous les moyens de capturer mon visage entre ses doigts.

— 900 ! Calme-toi ! Il n'est pas mort !

Je l'entends et pourtant mes larmes ne tarissent pas. Pas plus que mes plaintes et mes tremblements.

— Tu as fait ce qu'il fallait, 900… Tu as eu le courage que personne n'a eu. Sans toi, nous serions tous morts aujourd'hui.

Camélia ne s'arrête pas de parler, et je réalise tout juste qu'en même temps, elle me berce, balançant son buste d'avant en arrière, ses bras fermement enroulés autour de moi.

— Nous savons tous que tu ne voulais pas le tuer… Mais c'était la seule solution. Nous sommes tous responsables, autant que toi. Ni Simon, pas même moi n'avons tenté de t'arrêter. Dès l'instant où tu as pointé le couteau sous sa gorge, 900, j'ai su que c'était la seule solution. Nous ne pouvions pas tous sortir d'ici vivants. Regarde la poignée de survivants que nous sommes… Sur près d'une dizaine de réinsertions, il n'en reste qu'à peine trois cents. C'est Ugo, mon meilleur ami, mon frère, mais mieux valait deux cent quatre-vingt-dix-neuf survivants qu'un seul. Et même si ce seul était Ugo.

Peu à peu, je me calme, mais Camélia ne s'arrête pas de me bercer

et ça me soulage, tellement.

— Ce n'est pas par égoïsme, 900, que tu l'as fait. Ni pour cette même raison que Simon et moi-même ne sommes pas intervenus. Nous donnerions chacun notre vie pour lui. Toi, moi, Simon. Tu sacrifierais ta propre vie si c'était pour sauver la mienne, je le sais et je ferais la même chose pour toi, mais il n'était pas question de nous, 900 ! Il était question de centaines de survivants. Le choix égoïste aurait été de laisser tous ces innocents mourir, juste pour que l'homme que tu aimes survive. Tu nous as tous sauvés et je peux te jurer que nous te sommes reconnaissants, nous avons conscience du sacrifice que tu as fait pour ça, des risques que tu as pris. Tu les as pris à notre place, pour nous. Ne t'en veux pas, c'est derrière nous maintenant. Ugo est en vie, il dort, il a été opéré dès notre arrivée ici. Le docteur Anand veille sur lui, toutes les heures elle s'assure de son état. Il se remet, ça prendra du temps.

Mes pleurs se sont arrêtés, je n'ai plus de force. Doucement, Camélia me libère, et aussitôt je m'effondre sur le moelleux du matelas.

— Donne-moi sa main… je parviens tout juste à articuler.

Camélia m'adresse un sourire triste et pourtant reconnaissant avant de s'approcher du corps d'Ugo, enveloppé jusqu'au torse d'un drap identique au mien. C'est lorsque je l'observe plus attentivement que je réalise que le souffle que je croyais entendre n'est autre qu'une machine qui, reliée à ses poumons par un long tube en plastique, l'aide à respirer.

Une dernière larme s'écoule, dévale ma joue et lentement atterrit sur l'oreiller qui me soutient. Les yeux d'Ugo sont clos. Ses paupières ne tressaillent pas, elles sont immobiles. Si son torse ne se soulevait pas de temps à autre, je le croirais mort.

Pourtant, il n'a jamais été aussi beau. Malgré son teint pâle, son bandage blanc autour du cou et la fine couche de sueur maculant sa peau si dorée habituellement, il reste magnifique, parce qu'il est en vie, tout simplement.

Alors que j'avais déjà oublié ce que je lui avais demandé, Camélia met la paume froide d'Ugo dans la mienne. Dans cet espace vide, qui sépare nos lits, nos deux mains sont jointes. J'espère que quelque part, au fin fond de ses rêves, au plus profond de son inconscience, il sent ma main serrer la sienne, qu'il comprend, au travers de mes caresses, combien je suis désolée.

Camélia m'adresse un dernier sourire avant de quitter la pièce et de nous laisser, Ugo et moi, dans cette solitude sombre et pourtant salvatrice.

Et alors que je presse une dernière fois sa paume, la merveilleuse sensation de son pouls pulsant contre ma chair m'offre le dernier soulagement dont j'avais besoin pour sombrer enfin.

Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi, ni même s'il fait nuit ou jour, mais cette fois, lorsque j'ouvre les yeux, j'ai les idées claires. Je prends conscience de tout. Réellement. D'Ugo, souffrant à mon côté, de ce que je lui ai fait subir. La douleur, la peine. De notre tentative ratée dans les quartiers du conseil, des survivants morts sous les balles des gardes. Du professeur Carter et du docteur Stone, captifs l'un et l'autre. Des quarante-huit heures nous séparant de la négociation avec le conseil.

Bon sang ! Quarante-huit heures !

Il ne m'en fallait pas plus pour me relever en sursaut. Je dois absolument rejoindre Camélia.

C'est lorsque je tente de me remettre debout que je remarque que la main d'Ugo est toujours dans la mienne. Alors que je pose mes deux pieds au sol, que je me lève enfin, je m'approche lentement de lui, observant de son visage ce que l'obscurité m'autorise. Sa bouche, entrouverte, déformée par le tuyau qui la traverse. Ses traits inexpressifs, vides. C'est la première fois que je le vois si éteint, dénué de toute expression. Lui déjà si impassible la plupart du temps n'a jamais été aussi vide d'émotion.

Je tente de libérer sa main de la mienne lorsque je réalise que ce n'est pas moi qui le tenais tout du long, mais bien lui. Ses doigts sont désespérément accrochés aux miens, si bien que ses phalanges sont encore plus blanches que sa peau déjà trop blafarde.

Bon sang… Il sait que je suis là.

Il a beau être immobile, paralysé, il concentre toute sa force dans ses cinq doigts, comme si sa vie en dépendait.

J'ai honte. Honte d'avoir tenté de le tuer. Honte de l'avoir utilisé comme monnaie d'échange. Sait-il au moins que c'est à moi qu'il se raccroche ? À moi, la seule personne qui n'aurait jamais dû le trahir ?

Les larmes me montent de nouveau aux yeux, mais je dois les retenir. Nous n'avons pas beaucoup de temps et je ne sais pas si les quarante-huit heures sont déjà écoulées. Sans même le regarder, je dépose un baiser sur le dos de sa main et me force à me libérer de ses doigts. J'inspire alors profondément et quitte la pièce, qui est maintenant entièrement emplie de son odeur si particulière, si réconfortante.

Très vite, la lumière m'aveugle et il me faut plusieurs secondes pour m'y accommoder et repérer les environs. Un interminable couloir pourvu de pierres des murs au plafond s'étend sur plusieurs centaines de mètres, éclairé par des torches. J'avance lentement, et tous les cinq pas une porte se dévoile autant à droite qu'à gauche. Je devine alors les dortoirs de la troisième génération. Je n'arrive pas à croire que cet espace, aussi vide et impersonnel, ait pu accueillir des dizaines de générations. Comment cet espace immaculé, presque vierge, peut-il regorger de tant de souvenirs ?

Aucune marque, aucun signe ne témoigne d'une vie passée entre ces murs. Est-ce parce que cet endroit aussi a été remis à neuf par le conseil en vue d'accueillir la nouvelle génération ?

— Camélia ? j'hasarde, en plein milieu du couloir, ma voix ricochant contre chacune des pierres. Simon ?

Je suis sur le point de réitérer mon appel, lorsqu'une porte grince, s'ouvrant sur la silhouette débraillée de Simon, visiblement tout juste éveillé.

— 900… murmure-t-il d'une voix rauque et ensommeillée.

— Simon…

Sa chevelure rousse est ébouriffée sur le haut de son crâne et de gros cernes assombrissent ses yeux d'habitude si juvéniles. C'est la première fois que je vois Simon ainsi. J'ai presque l'impression de reconnaître David. Le plus torturé des deux, le plus sombre. Alors que je pense à son frère, un lourd poids écrase ma poitrine. Je fais le lien. Je réalise tout juste. David était avec Ugo et seul Ugo est revenu.

— Oh mon Dieu, Simon ! David… Oh non !

Je plonge dans ses bras et aussitôt il m'arrête.

— Non, 900, il va bien lui aussi ! Je savais qu'il me rejoindrait dans les champs derrière le hangar, c'est ici qu'on était tous censés se retrouver. Il y était, il m'attendait.

Mon souffle se libère et le sourire de Simon, si beau, si bienveillant, provoque le mien immédiatement et cette fois, c'est lui qui m'enveloppe de ses bras.

— Merci… soupire-t-il. Les choses ont changé, 900. L'indulgence, les sentiments, ils sont là, mais ils ne devaient plus décider pour nous. Tu as fait ce qui était le plus juste pour tout le monde. Alors, merci. Merci d'avoir eu le courage que je n'ai pas eu.

Simon recule et pose ses deux mains sur mes épaules, abaissant le menton, captant mon regard du sien.

— Je t'admire pour ce que tu as fait. Allez, viens, Camélia et David sont déjà réveillés, ils doivent sûrement nous attendre dans la grande salle du sanctuaire.

Pour toute réponse je hoche la tête, et alors Simon et moi marchons jusque la grande salle, son bras sur mes épaules. Les couloirs me rappellent ceux de l'orphelinat tant ils sont interminables, mais heureusement, très vite, nous atteignons la pièce principale. Une trentaine de survivants sont déjà présents et vu les premières lueurs du jour filtrant au travers des quelques ouvertures dans la pierre, je devine qu'il doit être à peine six heures du matin.

L'édifice est comme dans mon souvenir. Immensément haut, des cierges par milliers vacillants et projetant leurs ombres contre la pierre beige et granuleuse. Tout est comme avant. Les longues allées, les bancs, les marches menant à l'autel, le renfoncement dans le mur donnant sur la pièce secrète de Séraphine. Tout, sauf la troisième génération et leur toge, leur démarche lente et si particulière. Aujourd'hui, ils sont indétectables parmi la première et deuxième génération. Moi-même, je serais incapable de faire la distinction.

Lentement, bras dessus bras dessous, Simon et moi rejoignons le petit groupe de lève-tôt. Tous me regardent avec de grands yeux hagards que je n'ose affronter.

— Vous êtes là ! s'exclame Camélia, empoignant la main libre de Simon. Suivez-moi, le réfectoire est juste ici.

Camélia repère aussitôt ma gêne et nous conduit loin de la petite foule matinale. Nous dévalons un escalier en colimaçon, avant de rejoindre une salle souterraine tout en long, au plafond étonnement bas. Des centaines de rangées de tables en bois sont alignées et plus loin, contre le mur du fond, toutes nos victuailles sont empilées à même le sol. C'est par là que nous nous dirigeons, lorsque je repère David. Et à l'instant où ses yeux rencontrent les miens, je me prépare à encaisser sa colère, son mépris. Ugo est un frère pour lui, son meilleur ami. Il serait compréhensible et mérité qu'il m'en veuille. Mais à la place, je récolte un sourire, un vrai, tendre, sincère, terriblement authentique. Le genre de sourire que je ne lui avais plus vu depuis bien longtemps.

— Alors ? Qu'est-ce que vous voulez manger ? clame-t-il avec un entrain.

Il m'adresse un clin d'œil et je sais que pour lui, ce simple signe signifie beaucoup. Il est le plus réservé des jumeaux, le moins démonstratif, du moins concernant ses sentiments, et je sais qu'au travers de son sourire il me fait comprendre qu'il est content de me

revoir et que malgré le risque que j'ai pris, j'ai sauvé son frère, Simon.

Et moi aussi, je suis heureuse qu'il soit sain et sauf.

— On a des barres chocolatées, des gâteaux aux céréales pour le sucré. Du pâté ? Du cassoulet ? Des raviolis ? De la salade de fruits ? Des pommes de terre en sauce ?

Je retiens tout juste un rire lorsque je rencontre le regard de Simon.

— Prends un peu de tout. On a besoin de force ! ricane Camélia.

C'est la première fois que je la vois sourire depuis la mort de 899. Elle aussi retrouve un peu de bonheur.

Des dizaines de boîtes de conserve sont ouvertes sur la table. Mon repas ne ressemble à rien, à l'image de celles de mes amis. Dans un coin trônent des rondelles d'ananas qui baignent dans leur jus, lui-même mélangé à une viande sèche et filandreuse en sauce. De l'autre côté de mon assiette, des morceaux de pain rassis rejoignent des barres de céréales peu goûteuses. Mais c'est tout ce que nous avons emporté avec nous. Des conserves, de la nourriture rapide et bizarrement, je me plais à enfin partager un repas.

— Bon, 900. Il faut te mettre au parfum. Tu dois avoir des centaines de questions !

En réalité, non. Ugo est en vie, pour l'instant c'est tout ce qui compte. J'espérais quelques heures d'innocence encore, avant de replonger en plein cœur de notre vie chaotique, mais je sais que ce désir était utopique, irréaliste. Alors je tends l'oreille, dévorant chaque aliment sans même me soucier du goût infect.

— Tu as été inconsciente un peu plus de vingt-quatre heures. Enfin, tu étais surtout à bout de force… Un groupe est parti dans la forêt pour retrouver le docteur Anand, Séraphine et les blessés. Joris va d'ailleurs beaucoup mieux, le docteur Anand dit qu'il devrait bientôt se réveiller, il répond de mieux en mieux aux stimuli. Depuis tout ce temps, le professeur Carter et le docteur Stone ont les yeux bandés, un chiffon dans la bouche, et sont ligotés dans le bureau de Séraphine. Pour nous, c'était le meilleur endroit. Ils ne savent pas comment ils sont entrés, alors même s'ils parvenaient à se libérer de leurs liens, ils ne sauraient pas comment sortir de cette pièce secrète. Avec Fred, on a pris la décision de ne pas les interroger de suite. Nous n'avons aucune pitié. Il faut les affamer, les fatiguer. Alors, nous ne les interrogerons que quelques heures avant de retrouver leur médiateur ce soir au hangar.

Alors que j'essuie les dernières traces de sauce et de jus dans mon assiette à l'aide de mon pain, je lance un regard interrogateur à Camélia, avant d'engloutir entièrement le morceau rassis.

— C'est tout ?

— Comment ça, c'est tout ?

— Non… je reprends. Je veux dire, vous avez un plan pour ce soir ? Vous avez listé nos recommandations ? Et s'ils attaquent ? Ont-ils des caméras ici aussi ? Peut-être nous observent-ils ? Le sanctuaire, c'est un piège à lui tout seul. Ils n'ont qu'à l'encercler et nous sommes foutus !

— C'est le but… intervient une voix derrière moi.

Aussitôt, je reconnais l'éclat dur et impitoyable de Fred qui s'installe à son tour autour de notre table.

— C'est le but, sur le long terme. Lorsque vous êtes venus voir Séraphine il y a quelques mois, que vous lui avez demandé son aide pour combattre Damien et ses hommes, elle n'a pas souhaité se battre à vos côtés, mais ça ne l'a pas empêché de prendre ses dispositions.

— Ses dispositions ?

Fred s'empare d'une barre chocolatée et la fourre dans sa bouche avant de poursuivre.

— Elle a fait creuser un tunnel. Enfin, disons surtout qu'elle a rouvert un passage depuis longtemps condamné, une sortie souterraine. Elle est encore bloquée par quelques éboulements, mais dans quelques jours elle sera libre, j'ai mis une vingtaine de gars dessus. Si les gardes nous attaquent, nous pourrons nous enfuir et j'espère bien qu'ils nous attaqueront, un jour ou l'autre. Mais avant ça, nous devons savoir comment rentrer chez nous, si nous avons réellement un foyer quelque part. C'est de ça qu'il doit être question ce soir. Il nous faut nos réponses, et peu importe les moyens à employer pour les avoir, j'en prends la responsabilité. Concernant les caméras. Oui, peut-être nous observent-ils à ce moment précis, mais heureusement pour nous ils ne peuvent pas nous entendre. Nous avons fouillé le tunnel et à cet endroit il n'y a rien. Absolument rien. Il n'y a aucun recoin, aucun objet susceptible de renfermer une caméra. Que de la roche bien trop friable pour y cacher quoi que ce soit. Ils ne peuvent pas voir ce que nous préparons.

Son ton est sans pitié et malgré moi, je souris. Il n'a pas peur de se salir les mains et je suis prête à le suivre, quoi qu'il fasse. De toute façon, mes mains sont déjà coupables et traîtres, je n'ai plus rien à perdre.

— Qu'est-ce que tu proposes ? je demande d'un air détaché.

— De rendre le professeur Carter moche, très moche. J'ai peur qu'ils n'aient pas encore bien compris à qui ils avaient affaire, et ce, même avec ton petit numéro sanglant dans leur quartier, 900.

Ces derniers mots me provoquent une bouffée de chaleur immédiate. Il est bien le seul à revivre ce moment avec autant de détachement. Pourtant, il a raison. Comme l'a si bien dit Simon tout à l'heure, les sentiments et l'indulgence ne doivent plus décider pour nous.

— Alors… reprend-il. Nous devons nous montrer déterminés et ça commence par casser la gueule de ce putain de professeur. Sans pitié. Là, ils verront que nous ne plaisantons pas et que s'ils ne se montrent pas coopératifs, nous passerons à l'acte et tuerons leur chef.

— Je suis d'accord, souffle Camélia. Putain de d'accord ! Si vous saviez combien mes doigts me démangent. Je veux en être ! Je veux lui foutre mon poing dans la gueule ! C'est le minimum que je puisse faire… Pour elle…

Ses deux derniers mots étaient à peine chuchotés et pourtant ils résonnent en moi comme s'ils m'avaient été hurlés aux oreilles.

Pour elle…

— Je veux en être, moi aussi, j'annonce. Fred, Camélia et moi-même allons nous en charger. Laissez-moi juste ajouter une dernière personne à la liste et nous pouvons passer à l'action.

— Chloé ?

Je toque doucement sur la porte en bois que Camélia m'a indiquée quelques minutes plus tôt. On pourrait penser que la chambre est vide, mais les reniflements incessants ne laissent aucune place au doute. Je n'attends pas sa réponse et lentement, je pénètre dans la petite pièce, pourvue d'un seul et unique lit.

— Chloé… je murmure, repérant sa silhouette emmitouflée sous son épaisse couette.

— J'ai besoin d'être seule, sanglote-t-elle, d'une voix rauque et étouffée.

À cet instant, je ne sais que faire. Dois-je être douce ? La réconforter ? Ou réveiller son côté sombre et la secouer ?

J'opte pour la deuxième option. Je sais que je devrais me montrer indulgente et bienveillante, je brûle de la prendre dans mes bras, mais

nous ne pouvons pas. Pas tant que nous ne serons pas sains et saufs. Nous ne pouvons pas nous laisser guider par nos sentiments, sauf la vengeance.

— Je ne suis pas là pour t'apporter le réconfort dont tu as besoin, Chloé, je suis désolée. En revanche, je peux t'apporter autre chose.

Il a seulement fallu que je termine ma première phrase pour que Chloé cesse de pleurer, sèche ses larmes d'un geste rageur et se remette sur pieds.

— Je te suis, m'a-t-elle dit avant de grossièrement nouer ses cheveux à l'aide de son élastique.

Maintenant, nous nous trouvons tous les quatre, Fred, Camélia, Chloé et moi, devant le renfoncement de mur, qui, d'ici quelques secondes, nous guidera dans la pièce secrète de Séraphine et donc tout droit vers le professeur Carter. Aucun de nous n'a décroché un mot. Camélia tremble d'impatience à côté de moi, Fred est tendu, comme à son habitude, et Chloé est stoïque, ailleurs, loin de tout. Je repère très vite la petite pierre à actionner et sans attendre, j'y dépose mon poing. Le mur tremble, gronde, et aussitôt la pierre pivote nous déposant dans le bureau tant attendu.

Nous sommes toujours aussi muets, lorsque les deux silhouettes bâillonnées et ligotées s'agitent, sur leur chaise, sous nos yeux. Le docteur Stone est tombé à la renverse et je ne saurais dire depuis combien de temps il souffre, dans cette position, les mains liées dans le dos écrasées sous son poids. Aucun ne nous voit ni même n'est en mesure de parler. Seuls les gémissements du docteur tentent de franchir son bâillon. Mais il ne nous intéresse pas et pas un seul d'entre nous ne lui porte de l'attention. Nous ne sommes pas venus pour lui alors, il attendra.

Lentement, nous approchons, et alors que nous arrivons à hauteur du professeur Carter, Camélia s'empare du foulard qui recouvre ses yeux et le retire brusquement. Le professeur cligne plusieurs fois des paupières, sûrement pour s'accommoder à la lumière dont il était privé depuis bientôt quarante-huit heures maintenant. Il ne porte pas un regard suppliant sur nous. Au contraire, c'est avec condescendance qu'il nous observe.

Je ne suis pas sûre qu'il garde cette expression encore longtemps.

Camélia le toise, impassible, avant de libérer le chiffon de sa bouche.

— Vous comptez me torturer, c'est ça ? Pour avoir des réponses ?

ricane-t-il.

Sa chevelure est en désordre, son costume donne l'impression d'être passé sous une voiture tant il est froissé et taché. Il peut nous faire croire autant de temps qu'il veut qu'il ne craint pas son sort, mais ses poignets rougis par la friction des cordes et la sueur maculant sa peau témoignent de son agitation et de son désir désespéré de liberté.

— Oh… Non… souffle Camélia d'une voix dure et pourtant amusée.

— Ah… Vous me connaissez bien dans ce cas. La torture ne marche pas avec moi. Quoi ? Vous allez menacer de tuer mon fils de nouveau, c'est ça ? Pour des réponses qui ne vous serviront à rien puisque quoi qu'il arrive, vous mourrez !

— Non, non… Vous ne comprenez pas, professeur. Nous ne voulons pas de vos réponses. Nous n'attendons rien de vous, s'exclame Camélia sans se démonter. Ah si… peut-être de vous entendre crier. J'aimerais beaucoup vous entendre crier, me supplier.

Elle s'arrête un instant, étudie longuement le chiffon humide entre ses doigts et hoche la tête en signe de négation.

— En fait, non. Même de vous entendre crier, je m'en fous. Rien, en fait. Nous n'attendons, vraiment, vraiment rien de vous.

Et dans un sourire, elle sert sa paume autour du chiffon et vient le replacer dans sa bouche. De ses doigts, elle enfonce les derniers morceaux de tissus lorsque soudain elle se met à crier. Le professeur Carter vient de planter ses dents dans sa chaire et c'est à cet instant que les hostilités commencent. Camélia propulse son poing contre la mâchoire du professeur et aussitôt un filet de sang macule le tissu coincé dans sa gorge. Elle ne s'arrête pas là et lui adresse un deuxième coup, au même endroit, le faisant couiner malgré lui. Les yeux grands ouverts, la mâchoire serrée, il tente de se contenir, mais son instinct de lâche est plus fort que sa fierté. Alors, il gémit, encore et encore. À chaque coup, il lâche de faibles plaintes, presque inaudibles et pourtant déjà trop bruyantes pour lui.

Arrive mon tour. Camélia parvient à s'arrêter à temps pour laisser aux autres leur petite part de vengeance. Je ne m'attarde pas longtemps. Seul un coup me suffit. Il est libérateur, terriblement apaisant lorsque son nez craque sous mes doigts, le faisant pleurnicher comme un gosse. La seule satisfaction de ce son, cette plainte d'enfant, de gamin effrayé, me suffit à reprendre mon souffle, à me libérer un peu.

Je recule alors, caressant mon poing avant de l'essuyer contre mon jean, pour me défaire de son sang, de son poison.

Chloé avance doucement. Ce n'est pas l'hésitation qui provoque la lenteur de ses gestes, mais bien son besoin de savourer le moment, d'en boire chaque instant, d'en éprouver chaque seconde. Elle serre ses poings l'un contre l'autre, s'apprête à le frapper en plein dans la poitrine lorsqu'au dernier moment elle s'empare d'un objet dans son décolleté que je ne parviens pas à identifier.

— Non ! panique Camélia, lorsque Chloé vise la lame de son couteau là où elle semblait vouloir plonger le poing quelques secondes auparavant.

Mon pouls s'emballe et l'espace d'un instant, je crois que tout est terminé, lorsque Fred s'élance et retient son geste de justesse.

— Sortez-la ! grogne-t-il. Je finis le travail ! Sortez-la maintenant !

Chloé est tremblante, en pleurs, et je réalise à cet instant ce que nous venons de sauver de justesse. Notre monnaie d'échange était sur le point de nous échapper. Chloé a risqué de faire capoter notre plan. Elle ne cherche pas à se débattre et se laisse entraîner dans le passage qui, sitôt après avoir été activé, nous dépose de l'autre côté du mur.

— Occupe-toi d'elle… J'ai besoin de *le* voir avant que nous rejoignions le hangar.

Je fuis. Je préfère fuir. Je ne suis pas capable d'encaisser sa peine. Pas aujourd'hui.

Lorsque je pénètre dans notre chambre, je me sens bizarrement apaisée. Il a beau être immobile, loin, très loin de notre réalité, son odeur elle, est partout. Elle flotte dans l'air et c'est une preuve de plus qu'il est en vie. Je sais que le docteur Anand est passé. Son bandage autour du cou est tout juste changé et son visage est propre, lisse.

— Je suis tellement désolée… je m'entends murmurer d'une voix cassée. J'espère que tu sauras me pardonner.

J'avance doucement vers son lit et ne cesse de fixer son torse, qui, lentement, se soulève. Je sais qu'il est aidé d'une machine, que peut-être si on la lui retirait il ne serait pas en mesure d'y arriver seul, mais je chasse rapidement cette idée. Il me suffit de lui prendre la main et son pouls s'infiltre en moi, m'offrant une preuve de plus qu'il est bien là. Oui, il est là. Ugo est en vie.

Je m'approche plus encore et me fraie un passage sous son drap chaud. Il a les mains froides, glacées, et pourtant tout son corps recouvert par le tissu est brûlant. Je m'allonge alors, posant doucement ma tête contre son torse. Là, je ne sens pas seulement son

cœur, mais je l'entends. Je l'entends se battre et lutter.

Il ne m'en faut pas plus pour que ce rythme lent, courageux, me berce et m'emporte vers un état second, quelques instants, dans un monde où Ugo et moi, nous pourrions être heureux.

Chapitre 13

900

Le soleil étincelle au-dessus de nos têtes. Pas un seul nuage ne nous apporte un semblant d'ombre. Non, c'est une belle journée. Le calme qui nous entoure parvient presque à nous apaiser. Le doux vent nous caresse la peau, les cheveux, charriant l'odeur des fleurs et de la sève. C'est presque drôle, hilarant, le contraste entre nos cœurs endeuillés et la vie, qui pour notre terre continue, comme si elle n'avait jamais recueilli en son sol des milliers de cadavres innocents.

Ne devrait-elle pas être en colère ?

Non. Elle nous offre, comme réconfort, son soleil et sa lumière vive, son ciel bleu parfait, son vent frais et sa quiétude.

Fred, Stan, Rob, Mickey, David, Simon et Roger tiennent entre leurs mains les armes que nous avons subtilisées aux gardes du conseil. Aucun ne tremble ni même ne baisse sa garde. C'est comme s'ils avaient fait ça toute leur vie. Même si le professeur Carter représente une monnaie d'échange de poids, rien ne nous garantit que les gardes ne tenteront pas de nous abattre.

Nous devons être prêts.

Une seconde équipe, armée elle aussi, prend par les champs pour nous couvrir en cas d'attaque. Nous avons l'air organisés et pourtant nous ne savons pas réellement si nous sommes prêts. Il n'est plus question de combattre les hommes de Damien, qui malgré leur folie, leur colère, étaient des rivaux aussi peu entraînés que nous. Là, il s'agit du conseil. Un groupe d'adultes, d'hommes et de femmes intelligents, sans pitié, accoutumés à la mort, habitués à la donner.

Camélia est à côté de moi et nous ouvrons la marche, l'équipe armées nous suivant de très près.

Elle et moi n'avons plus peur. Nous en avons déjà trop vu.

Quoi qu'il arrive, nous sommes tous voués à mourir. Plus rien ne nous retient de tout tenter. Aucune action ne nous paraît aujourd'hui risquée, bien au contraire, le moindre choix, la moindre décision peut nous sauver.

Alors que nous sommes à près de cent mètres du hangar, deux silhouettes apparaissent à l'entrée. Devant la lourde porte d'acier, un

homme à la peau ébène et une femme à la courte chevelure brune patientent nerveusement.

— Venez jusqu'à nous ! hurle Camélia.

Il est hors de question que nous approchions plus encore. Qui sait si une armée ne se cache pas derrière le bâtiment. Au moins, d'ici, nous avons une vue imprenable sur ce qui nous entoure.

Il leur faut quelques secondes pour nous repérer, et lentement, l'un et l'autre avancent dans notre direction, non sans jeter quelques regards suspects aux alentours.

À cet instant, nous sommes tous tendus, sur le qui-vive. À n'importe quel moment, un garde peut surgir et tirer une balle sur l'un d'entre nous. Même à une centaine de mètres, il est certain qu'il nous aurait. Ils sont surentraînés.

— Mettez vos mains en l'air ! ordonne Camélia.

Aussitôt, ils s'exécutent.

Mickey rejoint la femme avant de pointer son arme sur sa nuque. Elle n'a pas peur. Au contraire, elle nous défit du regard. Elle est vieille, soixante ans, peut-être plus, et sa condescendance me rappelle cruellement celle de la régente.

Nous n'aurons pas besoin d'elle.

Alors que je détache mon regard de cette femme sans pitié, j'analyse maintenant l'homme qui l'accompagne. Il n'a pas plus de trente ans et lui, à l'inverse, semble paniqué. Il a beau tout donner pour ne rien laisser paraître, ses mains tremblantes et sa mâchoire agitée le trahissent.

— Lui !

— Bien ! déclare Fred tout en l'agrippant par le pull. Nous serons de retour dans quelques heures.

— Dois-je retourner à mes quartiers ? suggère la femme d'une voix neutre, quoiqu'un peu trop confiante.

— Non. Pas tout de suite, je lui réponds. Attendez ici quelques minutes encore.

Malgré moi, je lui souris. Un sourire que l'on pourrait penser chaleureux dans d'autres circonstances. Pourtant, il est tout ce qu'il y a de plus hypocrite.

Quelques pas se font entendre derrière nous et si je n'étais pas aussi sûre de moi, de nous, je prendrais mes jambes à mon cou. Mais je sais

que c'est le deuxième groupe qui arrive. Mon regard ne lâche pas celui de la femme qui me fait face, l'arme de Mickey toujours pointée sur sa nuque. Elle me regarde, elle aussi. Elle sait qui je suis. Je me souviens de l'avoir vue lorsque nous étions dans ce laboratoire, prêts à succomber sous leur gaz meurtrier. Elle sait de quoi je suis capable et pourtant elle semble encore dubitative, pas tout à fait convaincue.

Elle va être servie.

Et je n'ai pas besoin d'attendre plus encore pour voir son visage si bien maîtrisé se décomposer.

— Que lui avez-vous fait ?

Je ne me retourne toujours pas. Je n'ai pas besoin de voir la scène dont elle est témoin à quelques mètres derrière moi.

Je sais qui se tient, inconscient, à bout de bras des gardes sympathisants. Je n'ai pas besoin de le voir, ma mémoire est intacte. Je sais que la partie droite de son visage est entièrement bouffie. Je sais que son bras gauche est brisé dans un angle impossible. Je sais également que de longues cicatrices laissant couler son sang sans interruption maculent chaque partie visible de son corps.

Voilà ce qu'est devenu le professeur Carter. Une loque, débraillée, torturée.

Il y a encore quelques mois, j'aurais été sous le choc, j'aurais sûrement renvoyé mon déjeuner, si j'avais vu une telle violence sur un seul homme. Aujourd'hui, je n'en ai rien à faire. Je ne suis ni ravie ni horrifiée. J'en suis indifférente.

— Je vous trouve un peu trop confiante, vous n'avez pas encore bien saisi à qui vous aviez affaire, j'annonce, alors que le professeur reprend peu à peu conscience, gémissant ridiculement.

— Ne le tuez pas. S'il vous plaît.

— Vous me suppliez maintenant ? Pourquoi ?

Son regard perd peu à peu de son assurance et ses épaules initialement droites s'affaissent légèrement.

— Nous avons besoin de lui.

— Ah ?

— Il ne s'agit pas seulement de vous ! s'indigne-t-elle.

— Oh. Veut-il votre mort à vous aussi ?

— Non. C'est…

— Alors il s'agit uniquement de nous. Allez dire à tous les membres du conseil que lorsque votre intervenant reviendra, je l'espère en un seul morceau, il vaudrait mieux pour vous que vous accédiez à chacune de nos requêtes. Nous n'avons pas peur de nous salir les mains, je crois que vous l'avez maintenant constaté. Une seule réticence de votre part et le professeur Carter mourra. C'est aussi simple. Avez-vous compris ?

— Vous ne réalisez pas…

— Avez-vous compris ?

— Parfaitement, capitule-t-elle.

— Sachez que vous pouvez le retrouver vivant. Si nous avons nos réponses, nous vous le rendrons. Je n'ai qu'une parole. Tentez de nous attaquer, et il sera le premier à mourir. Rentrez maintenant.

Je ne lui laisse pas le temps de répondre et lui tourne le dos. Je joue un rôle, celui de la fille insensible, sans pitié, alors je marche, seule, en direction du sanctuaire, suivis par mes amis, silencieux. Je sais qu'elle nous observe tout du long, qu'elle se laisse le temps pour trouver une autre issue, un autre moyen de nous avoir, mais je sais aussi qu'après avoir pesé tous les éléments, elle se rendra bien vite à l'évidence. Il n'y a qu'une seule solution pour que le professeur reste en vie : m'écouter.

C'est dans un silence identique à celui du trajet aller que nous entamons le retour. Pas même notre otage n'exprime un mot, un gémissement. À l'inverse, il semble se faire petit, minuscule, comme si son mutisme, sa discrétion, pouvait nous le faire oublier, le rendre invisible. Malheureusement pour lui, nous n'attendons qu'une seule et unique chose.

Rejoindre le sanctuaire et l'interroger.

Je ne connais pas cette salle. Durant le peu de temps que j'ai passé ici, dans le sanctuaire, je crois ne pas avoir visité plus de la moitié du lieu tant il regorge de recoins invisibles. C'est dans cette pièce que l'homme du conseil, assis, ligoté sur sa chaise, fuit nos regards à tous.

David, Simon, Camélia, Fred et moi sommes prêts à l'interroger.

Séraphine a souhaité se joindre à nous. Elle a beau jouer de l'hypnose et en connaître les subtilités, elle n'est pas en mesure de la pratiquer sur elle-même. Aussi, elle a des questions. Beaucoup de questions. C'est pourquoi elle commence.

— Quel est votre prénom ?

La voix de Séraphine est calme et douce comme à son habitude. Même dans les pires moments, elle sait se montrer pacifique. Bien qu'elle n'ait plus de croyance, elle n'a pas pour autant perdu sa spiritualité. Chez elle émane toujours une force tranquille que j'envie.

— Daniel.

Ses yeux sont d'un noir profond et l'espace d'un instant je crois reconnaître ce même éclat sombre et abîmé qui nous anime tous.

— Nous ne souhaitons pas te faire de mal, Daniel, poursuit Séraphine. Ne nous force pas à obtenir nos réponses dans la douleur quand nous pouvons les trouver dans le partage et la discussion. J'ai besoin de savoir si tu comptes parler. Tu es venu jusqu'à nous pour négocier. Sommes-nous sur la même longueur d'onde, Daniel ? Je dois le savoir tout de suite.

Pour toute réponse, il hoche la tête.

— Bien… Qui suis-je, Daniel ? Je m'appelle au moins Séraphine ?

Alors qu'il frotte sa joue contre son épaule pour en essuyer la sueur, il inspire profondément.

— C'est bien votre nom. Vous n'avez pas souhaité le changer.

Hein ?!

— Que voulez-vous dire par là ? j'interviens sans réfléchir.

— Séraphine fait partie du conseil. Elle a choisi de se joindre à nous, en toute connaissance de cause. Elle a seulement souhaité oublier.

Alors que la discussion démarre, sans violence, je sens que les réponses à venir risquent de tout changer. Il y a dans le regard de l'homme, dans ses traits soucieux, une infinité de sentiments, de non-dits, qui, je le comprends, risquent de nous atteindre de plein fouet.

— Oublier quoi ?

— Oublier que les générations devaient mourir en cas d'échec. Elle a accepté de rejoindre le programme. Elle savait ce que les générations encouraient, elle voulait seulement qu'on lui enlève ce souvenir. Qu'on lui efface chaque extermination si elle devait un jour en vivre une. Peut-être aviez-vous peur de faire machine arrière, une fois mise devant le fait accompli ?

Cette dernière phrase lui était directement adressée et elle est autant que nous sous le choc.

— Vous… vous voulez dire que j'ai accepté une telle cruauté ? Que

j'ai été, à un moment donné, au courant de tout ça ? clame-t-elle d'une voix effrayée, perdue. C'est impossible, non, non, je ne suis pas comme ça.

Je ne sais pas quoi dire. Cette première révélation est déjà trop dure à encaisser. Que penser de cette femme aujourd'hui ? Si à l'époque, elle a tout accepté, n'est-elle pas tout aussi coupable que le conseil ? Bien qu'aujourd'hui elle soit de notre côté, il n'empêche qu'elle savait, elle a su.

— Je n'ai pas pu faire une chose pareille ! C'est impossible ! se défend-elle.

— Croyez-vous que nous pouvons tous faire une chose pareille gratuitement, Séraphine ? Il n'y a que le professeur Carter qui soit fou. Un fou qui a de l'argent, plus que n'importe quel homme sur terre.

— Parlez, bon sang ! s'énerve-t-elle.

— Votre fille était malade, Séraphine, elle allait mourir alors qu'elle n'avait que cinq ans. Le professeur Carter vous a trouvé et promis de la guérir en l'intégrant à un programme médical test très prometteur. Il a un nombre incalculable d'argent. Il pouvait sauver votre fille. Et c'est ce qu'il a fait. Moyennant votre vie. Et vous avez accepté, Séraphine. Comme chacun d'entre nous. Peu importait le prix à payer tant que nos proches pouvaient vivre. Pourquoi croyez-vous que je suis ici ? Me croyez-vous heureux, satisfait, comblé par vos morts à tous ? Certains au conseil ont déjà fait marche arrière et ils en ont payé de leur vie, la leur et celles de leur famille. Croyez-vous être les seuls à être pieds et poings liés ? Vous voulez sauver ceux que vous aimez ? Pour nous, c'est pareil !

Oh bon sang.

Alors que son bref monologue se termine, je sens la main de Simon presser mon épaule.

A-t-il perçu mon faible sursaut ? Où est-ce lui qui réclame un réconfort ?

C'est donc ça ? Ils agissent tous sous la menace ? Comment un homme peut-il sacrifier des milliers de vies pour n'en sauver qu'une ?

— J'ai… une fille ?

La voix de Séraphine rompt notre silence de mort. Je n'ose pas la regarder. Je n'ai pas de pitié pour elle. Comment pourrais-je en avoir ?

Je ne sais pas encore si je dois la juger coupable, ce que je sais, en revanche, c'est qu'elle n'est pas une victime, non, loin de là.

— Et un garçon, un mari, des frères. Tu les as quittés il y a dix ans maintenant.

En quelques secondes, la carapace de Séraphine éclate en morceaux. Elle pleure, tremble, suffoque.

C'en est trop, beaucoup trop. Tout le monde ne peut pas être impliqué, non !

— Qu'en est-il du docteur Anand ? je crache nerveusement.

— Elle ne sait rien du programme. Le professeur Carter avait besoin de certains spécialistes et il manquait de médecins bénévoles. Enfin, « bénévoles », vous m'avez compris, comme je vous l'ai dit rien n'est réellement gratuit. Il a enlevé le docteur Anand il y a onze ans, elle a subi le même traitement que vous.

Malgré moi, je ne peux retenir un long soupir de soulagement.

Elle ne nous a pas trahis. Elle est de notre côté.

— Pourquoi êtes-vous ici ? Qu'est-ce qui valait à ce point nos vies pour que vous acceptiez de collaborer avec le professeur Carter ? l'interroge Simon dont la main presse rageusement mon épaule.

— Je pensais que tout le monde aurait réagi comme je l'ai fait. Je le pensais, avant de vous voir 900. Vous voir sacrifier l'homme que vous aimiez pour sauver les vôtres. Je n'ai pas fait ce choix. J'ai choisi de laisser des milliers de jeunes mourir pour sauver mon frère. Il a été condamné à la peine de mort pour un crime qu'il n'avait pas commis. Pour une simple erreur de jugement, il a vu sa vie basculer du jour au lendemain. Le professeur m'a fait la même proposition qu'à Séraphine. Ma vie, contre la liberté de mon frère. Avec son argent, il pouvait tout faire et il l'a fait. C'est tout ce qui comptait pour moi.

Une larme dévale ses yeux et l'espace d'un instant j'ai de la peine pour cet homme. Un court, très court instant.

— Croyez-vous être le seul à avoir un frère ? Vous osez dire que le seul fou au conseil est le professeur Carter lui-même, mais vous avez tort ! Vous êtes tous fous ! Tous complètement dingues ! je hurle en m'approchant dangereusement de lui. Qui sommes-nous ? Dites-le-moi ! Qui sommes-nous ?!

L'homme déglutit bruyamment et ses yeux se posent quelques secondes sur le couteau que je porte à la taille. Si pour le faire parler je dois l'utiliser, je n'y réfléchirai pas deux fois.

— Vous savez de quoi nous sommes capables, Daniel ! Qui sommes-nous !? Racontez-nous tout !

Ma voix est méconnaissable. Je suis en colère. Une colère tellement dévastatrice que je ne me reconnais plus. J'ai l'impression que mon ton a baissé de plusieurs octaves tant ma gorge est nouée, tendue. Je me retiens de toutes mes forces pour ne pas le tuer, pour ne pas répondre à cet instinct violent qui réclame justice.

Non ! La justice viendra. Elle viendra.

J'inspire, j'expire lourdement.

Elle viendra. Mais nous devons d'abord trouver nos réponses.

J'inspire de nouveau, lentement, et expire.

— Racontez-nous tout ou j'utilise ce couteau, je grince, retenant mes tremblements.

La peau ébène de Daniel me paraît soudain plus pâle et de nouveau il peine à déglutir. Il a beau faire partie d'un programme immonde, impitoyable, il reste un lâche, un homme peureux caché derrière un fou au pouvoir incommensurable. Il ne connaît rien de la violence, de la mort, bien qu'il soit celui qui l'observe chaque jour sans bouger.

— Vous avez été enlevés, un à un, il y a maintenant presque deux ans, avoue-t-il enfin. Le professeur Carter a dressé une liste de profils d'individus qu'il souhaitait voir intégrer son programme. Une centaine de mules travaille pour lui et chaque année, vous êtes des milliers d'enfants à disparaître. Nous avons créé un traitement pour vous faire oublier vos vies en vous intégrant dans une autre. Le traitement vous gardait docile, vous n'étiez pas censés vous poser de questions. Mais vous le savez, il n'y a jamais eu d'épidémie. Rien. La vie continue, d'une certaine manière, pour vos familles.

— D'où venons-nous ? demande Camélia, l'air absent.

— Des États-Unis.

Hein ?! De…

— D'où ?! interroge Simon, traduisant mes propres pensées à voix haute.

— Des États-Unis. C'est un immense pays d'Amérique, composés de plusieurs dizaines d'États. Je ne sais pas si vous l'avez étudié, mais c'est de là que vous venez tous.

— Comment y retourner ? grogne Fred, lui aussi à deux doigts de perdre son sang-froid.

— Vous ne pouvez pas…

Il n'en fallait pas plus à Fred pour se jeter sur l'homme et lui

empoigner le col. La chaise bascule légèrement sous son assaut et Daniel tremble plus encore.

— Je… Vous… Nous sommes sur une île, en plein milieu de l'océan. Cette île appartient au professeur Carter.

— Si vous avez réussi à faire entrer des milliers de gosses ici, ne me dîtes pas qu'il n'y a aucun moyen de les faire sortir ! cingle Fred d'une voix menaçante. Par quel moyen avons-nous atteint cette île ?

Daniel ferme les yeux. Peut-être croit-il disparaître ? S'évaporer ?

Malheureusement, lorsqu'il rouvre les paupières, il comprend qu'il n'a pas d'autre choix, d'autre issue, que de parler.

— Un cargo.

— Un quoi ? demande Simon, s'avançant à son tour de notre otage couvert de sueur.

— Un bateau, un immense bateau.

— Comment l'atteindre ?

Cette fois, Simon agrippe sa mâchoire de ses doigts tremblants pour forcer notre otage à le regarder dans les yeux.

— Il n'est pas amarré ici, répond-il d'une voix à peine audible.

Et lorsque Simon s'empare de sa propre lame, Daniel s'agite.

— Mais ! Chaque mois, il rejoint l'île pour apporter des marchandises ! Il ne rejoint les côtes que quelques heures avant de repartir pour Seattle !

— Où ?

— Seattle ! Une ville de l'État de Washington, aux États-Unis !

Bon sang ! Je suis sous le choc. Voilà près d'une heure que nous interrogeons cet homme et je ne m'en remets pas. C'est impossible. Toutes ces révélations sont incroyables, invraisemblables !

Comment ? Comment passer d'une vie que nous pensions détruite pour tous à un tel scénario ?

Il y a encore quelques mois, nous pensions avoir toujours vécu dans nos orphelinats et pensionnats respectifs. Nous étions persuadés d'être les seuls survivants, persuadés d'être les seuls capables de recréer une société. Nous pensions faire partie d'une mission vitale, unique. Mais tout, tout depuis le départ, n'est qu'un leurre. Rien, rien n'est jamais arrivé. La vie existe ailleurs, elle suit son cours, sans nous. Nous, des enfants, adolescents, jeunes adultes, arrachés à nos familles, à nos

amis.

Comment une chose pareille peut-elle se produire dans l'indifférence générale ?

C'est impossible !

Qui suis-je ? Où ai-je vécu ? Qui est ma mère ?

À cet instant, je me remémore mes rêves à l'orphelinat. Cette femme, brune, à la chevelure longue comme la mienne. Sa robe blanche, son sourire, son parfum citronné.

Bon sang. Et si c'était elle ? Et si elle avait réellement existé ?

Et cette forêt ? Cette maison dans les bois ?

Si tout ceci avait été réel ?

J'ai chaud, trop chaud. Ma peau me brûle, ma respiration s'accélère.

Bon sang… Non… Je dois savoir ! Je veux savoir qui je suis, bon sang !

— Comment savoir d'où nous venons ? Je grogne, pointant mon couteau sous sa gorge.

Je sais qu'il coopère, qu'il ne nous a pas une seule fois obligés à utiliser la manière forte, mais à cet instant je ne veux pas de mensonges, pas un seul. Alors j'utilise la menace. Quelque part, ça me fait du bien. Ça me fait du bien de savoir que dans sa tête sa vie se joue peut-être sur sa réponse. Ça me soulage de savoir que lui aussi a peur. Pourquoi serions-nous les seuls à voir notre vie menacée ?

Son regard me donne satisfaction. Oui, il a peur. Comme nous.

— Il y avait des registres. Ils… ils ont été détruits. Tout était écrit.

Aussitôt, il ferme les yeux, craignant sûrement que je mette ma menace à exécution en plantant la lame dans sa gorge. Il m'a vu le faire, lui aussi, il sait que j'en suis capable.

Alors j'appuie la lame contre sa gorge. Cette fois, je sais que je ne ferai rien. Je ne le tuerai pas, je ne suis pas une meurtrière. Jamais je ne tuerai gratuitement. Mais lui, lui n'en sait rien. Et lorsque le métal glacé se pose sur sa peau, il s'agite et s'empresse de parler.

— Mais vous pouvez récupérer vos souvenirs ! Tous ! Une pilule ! Nous avons une pilule !

— Expliquez-vous ! clame David, qui intervient pour la première fois.

Depuis le départ, il est adossé au mur de pierre et malgré l'étroitesse

de la pièce, j'avais oublié sa présence.

— Nous l'avons créée dans le dos du professeur Carter pour assurer nos arrières si un jour nous étions confrontés à une rébellion comme celle-ci. Nous savions que cela pouvait arriver. Je peux vous la donner ! Je vous la rapporte ! Je vous le promets !

Cette fois-ci, il est trop coopératif. Peut-être a-t-il simplement peur pour sa vie, mais cette pilule, qui nous dit qu'elle n'est pas mortelle ?

Daniel cache quelque chose, c'est certain.

— Croyez-vous vraiment que nous allons tomber dans votre piège ?

Ses yeux s'écarquillent et il comprend qu'il est démasqué.

— Cette pilule est mortelle, n'est-ce pas ?

— Non, non, non ! Je vous le jure !

Cette fois, j'appuie la lame contre sa peau avec force, sans pour autant faire couler le sang. Pourtant, il suffirait d'une petite pression supplémentaire pour lui entailler la chair.

— Écoutez… Je vous l'ai dit ! Nous l'avons créée pour assurer nos arrières. Autant pour nous protéger du professeur Carter, que de vous.

— De nous ? siffle Simon avec rage. Depuis quand sommes-nous la menace ? Nous ne souhaitons qu'une seule putain de chose ! Sortir d'ici ! Et c'est ça notre menace ? Vouloir vous fuir comme la peste ?!

— Vous nous vendriez aux autorités une fois sur le continent ! Nous serions tous emprisonnés !

— Alors vous avez créé une fausse pilule magique nous rendant nos souvenirs ? Vous nous pensiez assez stupides pour avaler cette putain de pilule ? Un énième moyen de nous tuer ?

— Non, non ! Elle ne vous tue pas ! Elle vous rend véritablement vos souvenirs. Seulement, elle vous ferait oublier toute la réinsertion. C'est de cette manière que nous nous sommes protégés ! Tout vous reviendrait ! Votre enfance, votre jeunesse, vos familles, votre foyer, vos amis, vos vies tout entières jusqu'au jour où nous vous avons enlevé. Dès l'instant où vous avalerez cette pilule, il ne se sera écoulé qu'une seule seconde entre votre enlèvement et votre retour. Vos deux années ici seraient alors effacées, évaporées.

Oh…

Camélia ? 899 ? Simon ? David ? Ugo… Évaporés ? Rayés de ma mémoire ? Une nouvelle fois ? Définitivement ?

Il ne m'en faut pas plus pour que ma colère se dissipe, transformée

en une tristesse profonde, douloureuse. Mes membres lâchent, la lame logée au creux de ma paume tombe et sonne contre le sol de pierre. Je vais m'effondrer, je le sais. Alors je fuis. Je pars, quitte la pièce sans un mot. Je ne veux plus entendre cet homme. Je ne peux pas. C'est trop dur. Et lorsque je rejoins le couloir, je cours. Je cours de toutes mes forces, traversant les allées à pas lourds et gauches.

Je ne peux pas choisir ! Si cette pilule existe, si nous parvenons à rejoindre ce bateau, si j'ai réellement eu une vie, une vraie, je veux m'en souvenir ! Je veux connaître ma mère, mon père, mes frères, mes sœurs ! Je veux me souvenir d'eux et les revoir comme si rien ne s'était jamais passé ! Je ne veux pas avoir à retrouver des inconnus ! Des inconnus qui portent mon souvenir, qui sont ma chair, mon sang et qui pourtant ne m'évoquent rien.

Mais je ne peux pas non plus oublier ces deux années, cette courte vie. Elle est à moi, c'est la mienne. Même si j'ai perdu des amis, que j'ai vécu la torture, la douleur, le chagrin, j'ai également connu des amitiés fortes que je ne retrouverais jamais ailleurs. Camélia, Simon, David. Mes meilleurs amis, mes piliers. Et l'amour. Le vrai, le grand. Ugo. Ma force.

J'ouvre la première porte qui me vient et c'est avec soulagement que je constate que c'est une chambre vide.

Je m'allonge dans le seul lit. Ce lit qui n'est pas le mien.

Je pense alors à celui qui m'attend depuis deux ans. Ce lit que j'ai sûrement choisi avec mes parents. Celui dans lequel j'ai rêvé durant seize années, durant 5840 jours. Celui qui porte mon empreinte, mon parfum, mes rires, mes pleurs. J'ai un endroit à moi. J'ai toujours eu un endroit à moi. Il existe, il est bien réel. Je ne connais pas ma famille, mais je pleure pour eux. Je pleure pour le chagrin qu'ils doivent ressentir et subir chaque jour depuis mon départ.

Je repense à 899. Non, putain ! À Mary ! Elle n'a jamais été ce numéro ! Ces putains de chiffres ! Mary ! Mary Brenson ! Chicago ! Sa ville ? Son foyer ? Là où elle aurait toujours dû être.

Je pense à elle et je souffre, terriblement. Elle n'aura jamais su. Elle avait une vie. Elle avait tout. Elle n'aura jamais su.

Et moi aussi. Moi aussi j'ai un putain de nom. Moi aussi je suis quelqu'un.

Ugo… Ugo, réveille-toi. J'ai besoin de toi.

Chapitre 14

900

Lorsque j'ouvre les yeux, Camélia est assise, face à moi, le dos contre le mur de pierre. Je ne sais pas comment elle m'a trouvée, moi-même je ne saurais pas situer la chambre dans laquelle j'ai atterri. Le sanctuaire est un labyrinthe à lui tout seul.

— Ça va ? je murmure, la gorge enrouée.

— Ouais… On va bien.

La voix des deux jumeaux en chœur me fait sursauter. Je tourne la tête et je les vois derrière moi, eux aussi assis à même le sol, côte à côte, appuyés contre mur.

Ils sont tous là, avec moi.

Une douce chaleur s'insinue en moi. Je ne suis pas seule. Ils sont là.

— Je ne veux pas vous oublier, murmure Simon.

— Moi non plus… souffle Camélia. Je ne veux pas non plus l'oublier *elle*…

Elle…

— Mary…

Son prénom est sorti de mes lèvres sans même que je le contrôle. Mary, c'est son nom, son identité. Rien d'autre.

— Qui portera son souvenir ? Si on fait ça, elle aura été morte dans l'ignorance, le silence. Je ne peux pas l'imaginer, c'est impensable pour moi… sanglote-t-elle, une larme dévalant sa joue. Mais merde, j'ai une famille. J'ai une vie, des parents, peut-être même des frères, des sœurs. J'ai une vie, bordel. Si Daniel suit notre plan, s'il y parvient, je ne peux pas prendre cette décision. C'est trop dur. J'ai l'impression qu'on me demande de choisir entre ma famille et… la fille que j'aime.

J'inspire profondément. Ça me tue de penser ça et pourtant je connais Mary par cœur. Du moins, la Mary de cette vie, la mienne. Ma meilleure amie.

— Tu as peut-être l'impression que prendre cette pilule serait la trahir, effacer son souvenir, la tuer une seconde fois. Mais Camélia,

elle est déjà partie, elle est déjà morte. Il n'y a pas meilleur moyen d'honorer sa mémoire que retrouver ta vie, la tienne, celle qu'elle aurait tant rêvé retrouver elle aussi. Elle ne souhaiterait que ton bonheur. Elle ne voudrait pas nous voir échouer. Elle n'aurait jamais échoué, elle.

— Tu as peut-être raison… Je ne sais pas. Je ne sais plus rien.

— Simon ?

Il lève la tête et ses yeux fatigués rencontrent les miens.

— C'est quoi ce plan avec Daniel ?

Il se met debout, époussète son jean et vient s'asseoir près de moi, au bord du lit.

— On tente un premier plan seulement. Daniel nous aidera à sortir d'ici.

— Nous aider ? Comment ?

— Daniel doit convaincre le conseil de nous laisser partir. Il doit leur transmettre notre message. À savoir, si nous ne quittons pas l'île, si nous ne savons pas quand et où le cargo arrive, nous tuons le professeur. Et pour qu'ils acceptent, Daniel doit les convaincre que nous sommes tous prêts à oublier. À prendre leur pilule. Ainsi, ils ne risqueraient rien. Tant que nous n'avons pas tous ces éléments de notre côté, nous ne délivrons pas le professeur Carter.

Pourquoi accepteraient-ils ? C'est trop risqué pour eux ! Notre parole ne vaut rien à leurs yeux. Rien ne leur assure que nous prendrons bien cette foutue pilule ! Rien ne prouve qu'on ne les livrera pas aux autorités sur le continent ! Puisque c'est ce que je ferai ! Je le ferai sans hésiter !

— Ça ne marchera pas, Simon.

— Je le sais. Et je sais que Daniel le sait aussi, bien qu'il nous ait dit le contraire. Ils procéderont à l'échange. Leur carte de l'île, les pilules, contre le professeur et lorsque Carter sera dans leur rang, à l'abri, ils nous attaqueront la seconde suivante.

— C'est Daniel qui vous l'a dit ?

— Non. Il pense qu'on lui fait suffisamment confiance pour convaincre le conseil. Mais nous savons que le conseil, lui, n'a pas confiance en nous et qu'une fois les informations données, il se retournera contre nous. Daniel nous croit naïfs et pense que s'il parvient à nous aider il obtiendra de nous sa liberté. On simulera sa mort, de manière à ce que le professeur Carter morde à l'hameçon, et

il sera libre, comme nous.

— On ne peut pas faire ça ! je m'indigne. Il mérite d'être enfermé, il mérite la prison à laquelle son frère a échappé !

— On ne le fera pas, 900. Mais il ne doit pas le savoir. C'est le marché qu'on a conclu avec lui. Nous ne savons pas s'il compte l'honorer. Nous voulions juste lui offrir deux portes de sortie. La première, s'allier à nous, pour que l'échange ait lieu, en contrepartie nous lui offrons la liberté. La deuxième, s'allier au conseil, comme il l'a toujours fait, procéder à l'échange et nous attaquer une fois fait. Pour nous, c'est la même chose. Dans les deux cas, ils viennent jusqu'à nous, avec les pilules, la carte de l'île et l'horaire du cargo. C'est tout ce qui compte.

Un plan. Un plan d'évasion. La énième idée qui, je le crains, se retourne contre nous, comme toujours.

— Mais ils vont nous attaquer… Dans tous les cas.

— 900 ! Camélia ! David ! Simon ! Où êtes-vous ?!

Le couloir, une voix, le docteur Anand.

Mon cœur palpite, j'ai froid, soudainement froid.

Il se passe quelque chose.

Nous nous précipitons tous les quatre vers la sortie et lorsque nous atteignons le couloir, le docteur nous fait face, essoufflé, en sueur.

— Bon sang ! Où étiez-vous ? s'agite-t-elle.

Non… Non… Non…

Aucun de nous ne prononce un seul mot. Nous n'osons pas. Par peur ou peut-être par lâcheté.

— Ugo ! Il s'est réveillé !

Quoi ?!

Il ne m'en fallait pas plus pour perdre pied.

Il est réveillé…

Aussitôt, je m'écroule. Mes jambes ne me tiennent plus. Je n'y croyais plus. Bon sang, je ne l'attendais plus…

— Il veut vous voir, 900. Il vous réclame.

Je suis ailleurs. Je ne sais plus ce que je ressens. J'ai l'impression qu'un poids immense vient tout juste de me quitter, immédiatement remplacé par un autre. La tristesse et le chagrin envolés, remplacés par la peur, la culpabilité.

— 900 ! Il vous réclame ! répète-t-elle.

Aussitôt, Camélia me remet sur pieds et de ses deux mains s'empare de mon visage.

— Tu vas le voir, maintenant ! La journée a été chaotique, 900. Tu n'as pas à t'en vouloir ! Retrouve-le ! N'attends plus ! S'il te plaît, pleure-t-elle. Si tu savais combien j'aimerais vivre ce que tu es sur le point de vivre. Je rêverais de pouvoir retrouver Mary, l'embrasser, la prendre dans mes bras, lui crier combien je l'aime. Putain de merde ! On vit dans un chaos, 900 ! Tu t'attends à quoi ? À vivre une histoire sans encombre ? Tu ne peux pas ! C'est impossible ! Si tu attends que tout rentre dans l'ordre pour profiter de sa présence, tu feras la même erreur que moi ! Tu le perdras en réalisant tout ce que tu as manqué ! Tous les moments que tu as laissés filer ! Tout ce que tu as perdu ! Tout ça pour quoi ? Parce que ce n'est pas le moment ? Ce ne sera jamais le moment ! Pas dans cette vie. Alors, ne fais pas mon erreur !

Ses paroles sont comme une gifle pour moi.

Elle a raison. Elle a entièrement raison. Il m'en voudra peut-être, me détestera sûrement. Mais à quoi bon fuir ?

Il est en vie, il est là, il me pardonnera un jour, je ferais tout pour qu'il me pardonne. Alors je cours. De nouveau, je cours, mais cette fois ce n'est pas pour fuir. Non, je cours parce que j'accepte. J'accepterai tout. Il est en vie, c'est tout ce qui compte. Je n'ai plus de souffle, plus de force, mais je brûle de le retrouver, j'éprouve un tel besoin vital de le voir vivant que j'en oublie la douleur de mes muscles, la brûlure de mon souffle. Et lorsque j'arrive devant sa chambre, je ne freine pas mon ardeur. D'un geste brusque et maladroit, je pose la main sur la poignée et ouvre grand la porte.

Et il est là. Conscient. Vivant.

Assis, des coussins derrière son dos, il se passe les doigts dans ses cheveux avant de lever ses yeux vers moi. Il est beau. Merveilleusement beau, et son regard est tellement profond que je suis sur le point de tomber de nouveau par terre. Je suis figée devant lui et je ne peux m'empêcher de l'étudier de long en large. Il n'a plus besoin de machine pour respirer. Il porte un T-shirt propre, ses traits sont épuisés et pourtant magnifiques, comme s'il se réveillait tout juste d'une simple sieste. Son bandage est immaculé autour du cou, les draps recouvrent ses jambes, sa peau est redevenue dorée.

— Approche, chuchote-t-il avec difficulté.

Je m'exécute et à chaque pas que je fais, mon cœur s'emballe plus encore, pulsant contre ma poitrine à m'en faire vomir. Je suis

maintenant face à lui et son regard brûlant me noue l'estomac.

— Assieds-toi.

Sa voix est à peine audible. Il n'arrive pas à prononcer un seul son. À la place, il murmure, comme il le peut pour se faire entendre. Tout ça, à cause de moi. Je m'assois sur le coin du lit, ma hanche frôlant sa peau, et je reste stoïque, immobile. Il ne m'a pas quittée des yeux bien que ses paupières soient lourdes. Il m'étudie longuement, plante ses prunelles dans les miennes avec tellement de chaleur, d'intensité, que c'en est déstabilisant.

Ses poumons se gonflent et très lentement il expire son air.

D'un geste fragile, lent, il dépose sa main contre ma nuque et m'attire à lui jusqu'à enfouir son visage dans mon cou.

Bon sang…

Mon cœur s'emballe, palpite de toutes ses forces. Je respire son parfum contre l'oreiller, tandis que lui inspire mon odeur à même ma peau, au creux de mon cou. De ses doigts, il resserre sa prise sur ma nuque, m'attirant plus encore contre lui et de sa main libre enlace mon dos de toutes ses forces.

— Merci… Merci, merci, merci, 900. Merci du plus profond de mon cœur.

Son souffle caresse ma peau et il ne s'arrête pas. Des dizaines de « mercis » inaudibles franchissent ses lèvres, sans interruption.

Pourquoi ? Pourquoi me remercie-t-il ?

— Pourquoi… ? je sanglote. Pourquoi ne me détestes-tu pas ?

Ses deux mains quittent mon dos, ma nuque, et rejoignent mon visage, qu'il empoigne avant de sceller ses yeux aux miens.

— Parce que tu ne pouvais pas mieux faire pour nous sauver. Si tu savais comme je suis fier de toi, 900. Quand tu as pris ce couteau, que tu m'as mis à terre, j'ai su. J'ai su ce que tu avais en tête et je savais que tu irais jusqu'au bout. J'espérais que tu ailles jusqu'au bout, et c'est ce que tu as fait. Il n'y avait que toi qui pouvais le faire. Tu nous as sauvés.

Son regard est d'une sincérité à couper le souffle. Jamais il ne m'avait parlé avec autant d'émotion. Une larme m'échappe et, lentement, rejoint ma lèvre inférieure. Du pouce, il l'essuie et s'attarde sur cette petite parcelle de peau. Je me laisse faire et ma bouche s'entrouvre malgré moi.

— Non, je murmure tout en déglutissant péniblement. J'ai risqué ta

vie. Le « nous », tu n'en faisais plus partie. Je ne *nous* ai pas sauvés, Ugo. J'espérais que tu t'en sortes, j'avais peur, j'étais effrayée de te perdre, mais j'ai risqué ta vie. J'ai joué avec ta vie. Je t'ai utilisé.

De ses deux mains, il approche mon visage plus encore du sien, m'obligeant à le regarder droit dans les yeux.

— Je mourrais pour chacun d'entre vous. Pour toi, je donnerais ma vie. Et tu le sais, c'est ce que tu as fait. Tu ne pouvais pas me rendre plus heureux qu'en exauçant ma volonté. Bien que non dite, c'était ma volonté. Quand je vous ai vus, que je t'ai vue derrière cette vitre, dans ce laboratoire, j'ai invoqué tout ce que j'avais, je brûlais de prendre votre place. Je préférais mourir plutôt que d'oublier une nouvelle fois. Je voulais mourir plutôt que de revivre une réinsertion, encore et encore. Il m'était impossible de vivre si je vous savais morts. Et ce, même si quelques minutes après, je n'en aurais plus eu aucun souvenir. Je ne veux plus oublier, je ne veux plus jamais être son pion, 900. Tu m'as sauvé, en même temps que vous. Tu m'as sauvé de ses mains, de ses dérives, de ses expériences. Tu m'as sorti du cauchemar qui m'attendait.

À la fin de ses paroles, des dizaines de larmes rejoignent la première et il n'y a plus rien à dire. Mon cœur s'allège et ma culpabilité s'envole. Aucun mot ne pourrait traduire ce que je ressens. Ce que nous ressentons. Nos regards parlent pour nous. Son sourire m'aime, ses yeux me remercient. Son souffle caresse ma peau, ses lèvres effleurent les miennes.

Et la libération arrive enfin. Ses lèvres humides s'écrasent contre les miennes et pour moi, c'est comme si c'était le premier tant il est urgent, tendre et désespéré à la fois. Chaque pression est une renaissance pour moi.

Je l'aime. Je l'aime de tout mon cœur.

De sa main, il presse ma nuque et colle plus encore sa bouche contre la mienne. Nos souffles se mêlent, sa langue caresse la mienne et je comprends les mots de Camélia. Ces moments, je veux les vivre.

Que je décide de les oublier ou pas, je veux les vivre.

Alors je pleure de nouveau, pressant ma bouche, cherchant ses lèvres, sa langue, désespérément. Ma poitrine rejoint son torse et nos deux souffles s'accordent.

J'ai besoin de lui et il est là. Maintenant, avec moi.

Aucun de nous ne rompt ce baiser. Il est infiniment bon. C'est comme s'il était vital pour l'un comme pour l'autre. Comme si on revivait un peu.

Sa main caresse le bas de mon dos, fermement, avant de rejoindre ma nuque, puis mes cheveux qu'il empoigne, s'y agrippant avec force, à croire que sa vie en dépendait. Et de nouveau, il me remercie. Encore et encore, dès qu'il le peut. Dès que nos lèvres se séparent une fraction de seconde, il en profite pour me glisser ces mots.

J'ai l'impression de ne pas mériter son amour, mais je ne dois pas y penser. Notre vie est un chaos, elle n'est pas parfaite. Si je suis là, avec lui, qu'il me désire, me veut, c'est qu'il estime que je le mérite. Et si ce n'est pas le cas, je ferais tout pour être à la hauteur.

Lorsqu'il se fait plus doux, je crois que la fatigue l'emporte. Je ne sais pas depuis combien de temps nous nous embrassons, mais lorsque je recule et que je vois ses lèvres rouges et humides, ses paupières mi-closes et son souffle court, je devine que c'est déjà trop pour un homme tout juste sorti du coma.

— Tu dois te reposer, Ugo. Tu es fatigué… je murmure, déposant un bref baiser sur ses lèvres.

— J'ai l'air fatigué ? sourit-il avant de replacer sa chevelure en désordre d'une main ferme.

— Exténué… je souris à mon tour.

— Tu te trompes… Je crois que tu n'es pas encore capable de tout lire en moi.

Je fronce les sourcils un moment et je crois qu'il essaye de rire, mais aussitôt la douleur se rappelle à lui.

— Tu as peut-être raison finalement… Je vais me reposer un peu, reprend-il, une lueur amusée dans le regard.

Chapitre 15

Ugo

Lorsque j'ouvre les yeux, pour la seconde fois, la réalité me frappe en pleine gueule. La douleur et la fatigue s'abattent sur moi, me paralysent. Je hais ce sentiment d'impuissance. J'aimerais être au côté de 900, Camélia, Simon et David. J'aimerais leur apporter mon aide, sortir de ce foutu lit et œuvrer avec eux pour notre liberté. Je ne sais combien de jours se sont écoulés, ni même depuis combien de temps je suis resté inconscient dans cette chambre. À mon réveil, le docteur Anand ne semblait pas en savoir plus que moi sur les jours à venir et malgré ma frustration, je ne pouvais lui en vouloir. Elle a passé ses journées à veiller sur moi, à ma survie. J'ai au moins pris connaissance du principal, de ce qui compte réellement pour l'instant. David a retrouvé les survivants et 900, Camélia et Simon sont en vie.

J'inspire profondément, j'ai l'impression de sentir encore l'odeur de 900 flotter autour de moi. Depuis combien de temps a-t-elle quitté la chambre ?

Lorsque 900 a ouvert la porte brutalement et que son regard coupable a croisé le mien, j'ai compris. Pour la première fois, mes sentiments m'ont sauté à la gorge, là où pourtant je porte les traces de ce qu'elle pense être une trahison. Non, elle ne m'a pas trahi. Bien au contraire, elle m'a sauvé. Je ne pourrais jamais lui rendre la pareille. En sauvant mes amis, ma famille, et elle-même, elle m'a sauvé, moi. Si elle savait. Si elle avait pu s'immiscer dans mon esprit à l'instant où mes yeux se sont posés sur eux tous, derrière cette cage en verre, ce laboratoire, elle saurait que sa décision était la meilleure. J'avais été traité avec respect, bien que captif, par les gardes de mon père. Dès qu'ils ont réussi à éteindre l'arbre en flamme qui barrait la route, qu'ils ont pu rebrousser chemin en direction du quartier du conseil, je ne pensais qu'à eux, à elle. J'espérais qu'ils s'en sortent, qu'ils parviennent à trouver nos réponses, à récupérer les dossiers dévoilant nos identités, qu'ils s'enfuient.

Je n'oserai jamais l'avouer, jamais l'admettre, mais lorsque j'ai réalisé que mes espoirs étaient morts, quand je les ai vus, tous, blessés pour certains, morts pour d'autres, derrière cette vitre, je ne voulais pas m'en sortir. Pas seul. Je n'aurais pas supporté une énième réinsertion, pas sans eux. J'aurais tout fait, tout donner, tout tenter, pour ne pas revivre ce cauchemar. Quitte à me donner la mort, d'une

manière ou d'une autre. Je refusais d'être son fils, son protégé. Je ne voulais pas de ce traitement de faveur. S'ils mourraient, alors, moi aussi.

J'étais prêt.

Lorsque j'ai pu entrer dans cette salle et adresser mes adieux, lorsque j'ai serré 900 dans mes bras, je crois n'avoir jamais eu si mal. Pas même le couteau sous la gorge, ni les coups que j'ai reçus, pas même le souvenir de toutes mes réinsertions n'avaient été si déchirants que ces adieux. Je n'aurais pas supporté de les voir mourir, d'en être témoin. Je n'aurais pas supporté de les perdre. Alors, je ne lui disais pas seulement adieu à elle, c'était aussi les miens. Mes Adieux.

Je savais qu'après avoir inspiré une dernière fois son odeur, serré une dernière fois son corps contre le mien, moi aussi je partirais. Je prévoyais de m'emparer de l'arme d'un garde, de la diriger contre ma tempe, pour ne plus avoir à vivre ce cauchemar. Je ne méritais pas meilleur destin que le leur.

Elle n'en a peut-être pas conscience, mais 900 m'a libéré. Elle nous a sauvés, tous. Moi y compris.

— Ugo ?

Alors que la porte de ma chambre s'entrouvre, je reconnais immédiatement David et voir son visage, moi qui pensais ne plus jamais en avoir l'occasion, me redonne le sourire.

— J'ai l'air d'un con, hein ? je murmure, incapable d'élever la voix.

— Un peu…, il ricane. Mais un con en vie alors ça rattrape le coup.

Il s'avance lentement et s'assoit au sol, s'adossant au mur.

— C'est quoi la suite ? je demande, me redressant.

— Que tu te reposes.

Malgré moi, je ne peux retenir un grognement de frustration.

Non… Le repos, j'en ai eu suffisamment. Je ne supporte plus d'être si apathique. Je dois bouger, m'occuper, agir.

— Ugo… poursuit-il avec sérieux. Il n'y a rien à faire pour l'instant. Rien qui ne t'épuiserait inutilement. Si tout se passe bien, dans quelques jours, on s'enfuit d'ici. Pour aller où ? Personne ne le sait. Mais on va devoir quitter le sanctuaire tôt ou tard. Et mieux vaudrait tôt que tard, si tu veux mon avis. D'ici là, il faut que tu sois remis. Complètement. Là, on aura besoin de toi. Pas avant.

De nouveau, je soupire. Pourtant, il a raison. Quoi qu'ils aient prévu, si nous devons nous enfuir, je dois reprendre des forces. L'inertie me rend dingue, mais dans le fond, je sais que dans cet état, je ne suis capable de rien.

— Les autres arrivent, on va t'expliquer. En attendant, mange.

Au même moment, David se lève et me tend une boîte de conserve tout juste ouverte dans laquelle est plongée une cuillère.

— C'est de la confiture. Il y avait que ça pour toi, il sourit. Te plains pas, je suis pas sûr que dans ton état tu puisses manger autre chose que cette bouillie.

J'aimerais rire, mais j'en suis incapable.

Avaler cette purée d'abricot a été une torture. Déglutir s'annonce plus compliqué encore que de parler.

Camélia nous a rejoints, suivie de Simon.

Tous les trois sont là, à mes côtés, et cette vision d'eux, dans ma chambre, renforce une nouvelle fois l'amour, le respect et l'admiration que je porte à la seule absente, la seule retardataire à notre réunion, 900. Celle sans qui ils ne seraient plus là, avec moi, vivants.

Et alors que tout le monde s'impatiente, elle arrive enfin. Habillée de noir, elle serait presque invisible dans cette obscurité et pourtant je ne vois qu'elle. Ses yeux bleus rencontrent les miens et je ne peux m'empêcher de sourire. Je n'ai rien besoin de lui dire, elle s'avance jusqu'à moi et s'assoit à côté de moi sur le lit. C'est tout nouveau. Depuis la première extermination, elle et moi ne partageons plus aucun moment. C'est comme si, depuis cet instant horrible, l'un comme l'autre, nous étions interdits d'être heureux, ensemble.

Pourtant, là, maintenant, elle ne se cache plus.

Et je crois rêver lorsqu'elle glisse sa main dans la mienne.

Pourtant, je ne dis rien. À la place, je caresse doucement sa paume de mon pouce, attendant patiemment que l'un de mes amis rompe le silence.

— Ton père est retenu captif ici, annonce Camélia. Je tiens à te prévenir qu'on l'a bien amoché, Ugo.

— Camélia, je souffle, dévoilant une pointe de colère dans ma voix. Cet homme n'est pas mon père, pas pour moi. Alors quoi que tu comptes faire de lui, ou que n'importe qui compte faire de lui, je n'en ai rien à faire, c'est clair ? Ne me parle pas comme si tu as avais des

comptes à me rendre le concernant.

Les doigts de 900 se glissent entre les miens et je comprends à ses caresses qu'elle tente de me calmer.

— Je suis déjà assez frustré d'être sur ce putain de lit, je poursuis. Même si pour rien au monde je ne souhaiterais revenir en arrière et changer ce qui a été fait. Alors, me mets pas en colère, Camélia, et me parle pas comme si tu avais besoin d'une sorte d'approbation. Tu l'as bien amoché, d'accord, et ensuite ?

— C'est pas ce que je voulais dire, Ugo. Je voulais seulement te prévenir.

— Le docteur Stone est également notre prisonnier, nous coupe Simon. C'est lui qui t'a opéré. On ne s'est pas occupés de lui. Pas encore. Tu as été inconscient quatre jours, c'est peu par rapport à ce que tu as subi. Entre-temps, nous avons retrouvé l'un des hommes du conseil, Daniel, et l'avons interrogé. Je t'expliquerai plus en détail plus tard. L'important, c'est que tu saches que nous avons peut-être un moyen de sortir d'ici, en vie.

Aussitôt, Simon a toute mon attention.

Je me surélève plus encore et à mon grand soulagement 900 ne tente pas de m'apporter son aide. Elle ne me regarde pas et se contente de me presser la main.

— Nous sommes sur une île, Ugo.

— Quoi ?!

Sous le choc, je viens de m'exprimer à haute voix.

— La vie existe ailleurs. Nous venons tous des États-Unis, nous avons tous une famille qui nous croit morts. Il y a un moyen de retourner auprès d'eux.

— Vous avez trouvé les registres de notre génération ? je m'étonne, passant une main nerveuse dans mes cheveux humides.

— Non. Mais il existe une pilule. Elle nous rendrait à tous le souvenir de nos vies passées. Nos familles, nos amis, notre foyer.

Je réalise, à la fin de ses mots, que je souris. Ils peuvent retrouver leur vie. Si nous mettons la main sur ces pilules, ils peuvent retrouver leur famille. Qu'importe si la mienne est en miettes. Ce qui compte, c'est qu'ils retrouvent la leur.

Simon m'adresse un regard fraternel et je réalise que dans le fond, même si je n'ai personne qui m'attend, personne qui me pleure, ne brûle de me retrouver, j'en ai une de famille. Eux.

— Ugo. Si on prend ce traitement, on oubliera tout de la réinsertion.

Soudain, tout s'écroule. Tout.

Je suis sans voix et ne laisse rien paraître. Je suis heureux malgré tout. Soulagé de savoir qu'il existe un moyen pour eux d'avoir la fin heureuse qu'ils méritent. Même si, au fond de moi, un sentiment égoïste me gagne. La peine me submerge, elle me serre le cœur à m'en faire vomir. Les larmes me montent aux yeux, brutales et sans pitié. Je les retiens, de toutes mes forces, serrant mon poing libre si violemment que j'en ai des fourmillements jusqu'aux poignets.

Alors je les perdrai, eux aussi.

La main de 900 se crispe et je réalise qu'une fois de plus elle oubliera tout de moi. Si elle prend cette pilule, je n'existerai plus à ses yeux. J'inspire profondément. Je crains de ne pas pouvoir me contenir, de vouloir tout foutre en l'air. 900 remarque que je tremble, que mon souffle est court, mais ne réagit pas. Elle sait qu'il n'y a rien à faire pour me calmer.

— Poursuis, je siffle, espérant clore ce sujet rapidement.

— Un bateau amarre sur l'île tous les mois. Daniel négocie avec le conseil pour que nous puissions procéder à un échange. La carte de l'île, l'emplacement du bateau et les pilules, contre le professeur Carter.

Le fait qu'il prononce son nom me calme aussitôt. Il n'a pas dit « ton père ».

— Ils n'accepteront jamais ce deal dans les règles. Dès qu'ils récupéreront Carter, ils nous tueront. Mais, c'est le seul moyen pour mettre la main sur cette carte et ces pilules.

— Alors quoi ? On attendra qu'ils nous tendent une embuscade sur le chemin du bateau ?

Simon s'approche et appuie ses deux mains contre le lit, à mes pieds.

— Non, on les attaquera avant et cette fois, on a les armes pour.

David s'approche à son tour et sourit.

— C'est pour ça qu'il faut que tu te reposes, Ugo. De l'action, tu vas en avoir bientôt, et pas qu'un peu.

— Tu comptes prendre cette pilule, 900 ?

Camélia, David et Simon viennent tout juste de quitter la chambre,

nous laissant seuls, 900 et moi. 900 ferme les yeux quelques secondes et s'installe en tailleur au bout du lit, face à moi.

— Je ne sais pas, admet-elle, sans oser confronter mon regard.

— Prends-la.

— Quoi ? Mais…

— Prends-la, 900. Tu as une famille qui t'attend. Cette vie n'en est pas une. Ce n'est pas la tienne.

J'aimerais que les choses soient différentes. J'aimerais pouvoir l'avoir pour moi, la garder auprès de moi pour toujours, mais c'est impossible. Pas si la contrepartie est d'abandonner sa vie, la vraie. Je ne me le pardonnerais jamais, si elle faisait le mauvais choix. Si pour moi, elle sacrifiait tout.

— Je ne veux pas t'oublier, Ugo.

Ses larmes sont sur le point de céder et son chagrin me fend le cœur.

900… Moi je ne t'oublierai pas. Je nous aimerais pour deux.

— Viens…

Elle ne se fait pas prier et plonge aussitôt dans mes bras, écrasant sa joue humide sur mon torse.

— Je ne peux pas t'oublier, Ugo.

Sa chevelure noire recouvre son visage et même si je ne le vois pas, je sais qu'elle pleure à chaudes larmes. Alors, je l'oblige à me faire face.

— Tu as déjà su m'aimer à deux reprises, 900. Tu m'aimeras une troisième fois s'il le faut.

— Tu me le promets ? sanglote-t-elle. Si je prends cette pilule, Ugo, que je rejoins ma famille, promets-moi de me retrouver.

Je souris. Je souris parce qu'elle est belle, parce que là, maintenant, elle est à mon côté, et que c'est tout ce qui compte.

— Je te le promets, je mens.

Chapitre 16

Ugo

Cela fait maintenant trois jours que je suis réveillé et j'ai la sensation d'être toujours aussi amorphe. J'aimerais sortir de ce foutu lit, rejoindre les autres, me préparer pour me battre, mais je n'ai pas d'autre choix que d'attendre. Attendre de récupérer des forces, attendre de me remettre de mes blessures, même si, je le sais, je ne serai jamais réellement prêt. Daniel reviendra d'ici peu de temps. Il reviendra avec un accord ou non du conseil. Si oui, il sera convenu d'une date pour l'échange. Le professeur Carter contre leur carte et leurs pilules. Et nous savons, moi autant que les survivants, que cette date ne doit pas tarder. Plus nous patientons, plus nous leur laissons une chance de s'organiser, de riposter avec encore plus de dégâts que ce que nous craignons déjà.

Alors, je dois prendre sur moi et m'économiser au maximum. Ne pas m'épuiser ni forcer. Juste dormir. Dormir malgré les cauchemars qui me hantent. Malgré toutes les images qui aujourd'hui me reviennent avec douleur. Malgré le souvenir de tous ceux que j'ai perdus. Seulement, à cet instant, après des heures interminables de sommeil agité, je sais qu'il est temps. Temps d'évacuer ma frustration. Temps d'avoir mes réponses. D'enfin obtenir les explications que je mérite.

900 est restée à mon chevet tout du long depuis mon réveil, me laissant seul pour cette nuit, lorsque ce n'était pas le docteur Anand, Célina, qui venait changer mon pansement et vérifier mes constantes. Je vais mieux, dit-elle. Beaucoup mieux de jour en jour. Je n'en crois pas un mot. J'ai beau avoir récupéré un semblant de voix, dès que je m'aventure à sortir de mon lit mon corps me fait défaut. Il ne m'obéit plus, vacillant au moindre mouvement. Je ne suis pas prêt. Je suis incapable de me battre, je n'ai pas la force de quitter le sanctuaire, tout juste l'énergie de quitter ma chambre.

C'est fébrilement que je me risque à me lever. Une jambe après l'autre, la respiration calme et contrôlée, je me mets enfin debout. Je réprime un vertige, fermant les yeux quelques secondes pour me stabiliser. Sur le dossier de la chaise, mon jean trône. Je porte un pantalon lâche, une sorte de jogging informe, bien plus confortable qu'élégant. J'aurais été tenté de le garder, si seulement il n'ajoutait pas à mon aspect déjà misérable. Je veux que mon père me voie comme un homme. Un homme robuste, un homme que les blessures

n'auront pas brisé. Je veux qu'il réalise qu'il m'a perdu, à tout jamais, et que je ne serai jamais aussi heureux que loin de lui.

Il me faut plusieurs minutes pour me vêtir. Cette putain de chemise noire a bien failli me faire tomber dans les pommes, tant les boutons sont nombreux et ma concentration encore très limitée. Tremblant, non pas de peur, mais bien à cause de mon corps faible et vidé, je traverse le couloir. Je sais où il est. Je sais où le trouver. Il agonise dans le bureau de Séraphine. Affamé, déshydraté, mutilé. Pas moins que ce qu'il mérite.

Il me faut plusieurs longues minutes pour rejoindre la grande pièce tant je suis à bout de force. Mon corps ne suit pas. Mes jambes se déplacent au ralenti et pourtant mon esprit est en surchauffe. Je suis en colère, je bous de l'intérieur, j'ai la rage. Et ma frustration me déstabilise encore plus. Mon corps n'est pas en accord avec mon esprit. Il ne m'écoute plus. N'est pas aussi brûlant que l'est ma colère. Il est faible.

Tout ce que je ne suis pas.

— Ugo ? m'interpelle Camélia, alors que je gagne enfin les marches menant vers l'autel. Qu'est-ce que tu fais là ? Tu devrais te reposer !

Malgré moi, je lui adresse un regard noir. Je déteste qu'on me rappelle à quel point je suis incapable en ce moment. Suis-je si horrible à voir ? Aussi désespéré que son visage le reflète ?

— Je dois le voir.

Aussitôt elle me lance un regard ahuri. Je crois qu'elle a compris. Qu'elle réalise qu'il est hors de question de me barrer la route. J'ai beau le haïr, il est pourtant mon père. Et même si je suis loin de le considérer comme tel, je reste malgré tout le seul homme, ici, qui n'a pas d'explications à donner pour le voir. Alors Camélia recule, non sans m'adresser un sourire compréhensif. Je crois presque apercevoir des larmes aux coins de ses yeux. Je ne sais pas à quoi elle pense. Ni même si elle a conscience de sa métamorphose.

Elle était impitoyable. Elle était sûre d'elle. Elle n'a jamais hésité une seule fois à me bousculer. Elle n'a jamais attendu de moi ni affection ni indulgence. Elle me comprenait, d'une certaine manière. Pourquoi est-elle aujourd'hui si protectrice ?

899… je songe alors.

Voilà ce qu'elle a. Ou plutôt, ce qu'elle n'a plus.

Alors je réalise et je me retourne.

— Camélia ! je clame, lui adressant un regard que je crois

reconnaissant. Je sais que tu te fais du souci pour moi. Mais j'ai seulement besoin de lui parler. C'est le seul moment. Maintenant et plus jamais.

Elle sourit de nouveau et hoche la tête avant de rejoindre les autres, plus loin.

Je prends sur moi pour me redresser, donner l'illusion de la force, m'apporter un peu d'assurance, et je me glisse vers le renfoncement du mur avant de presser la petite pierre grise me permettant de pivoter. À l'inverse de la première fois, j'ai l'impression qu'atteindre la pièce secrète dure une éternité. J'ai le temps de penser à lui, sa trahison, mon frère, ses meurtres, sa folie, la haine qu'il m'inspire, le dégoût que je ressens. J'ai le temps de canaliser ma rage, de me forger un sourire de façade et d'inspirer longuement, très longuement avant de me retrouver face à lui. Face à lui. Ou devrais-je dire, face à son regard bouffi, gonflé et écarlate. Face à son costume qui n'en est aujourd'hui plus un. Face à ses lèvres sèches, face à sa détermination perdue, face à son courage abandonné, face à sa détresse écœurante.

— Mon fils…, murmure-t-il d'une voix rocailleuse, sèche.

Je le domine de toute ma hauteur et me surprends à aimer ça.

Pour une fois, c'est moi qui l'écrase, moi qui suis maître de la situation.

— Je ne vois aucun de tes fils dans cette pièce.

Un instant, il écarquille les yeux, surpris par ma réponse et je crois voir une larme dans son œil prête à lui céder. J'aimerais rire. Rire parce qu'enfin il sait ce que ça fait que d'être piégé. Il sait ce que l'on ressent lorsqu'on est sur le point de mourir et que notre destin réside entre les mains d'un autre.

— Je te demande pardon… bredouille-t-il d'une voix rauque, chevrotante.

— Pardon ? je m'étonne. Pardon pourquoi ? Je n'attends pas d'excuses. Pourquoi réclamerais-je les excuses d'un fou ?

Il reste muet. Il ne sait pas quoi dire. Il est à demi conscient, tiraillé par la faim, la soif et la fatigue. Là, sur cette chaise, il rêve sûrement de sommeil, de son lit, de sa nourriture privilégiée, de son confort de roi.

Le désespoir nous fait tomber bien bas…

À mon tour, je m'empare d'une chaise, sur laquelle je viens m'asseoir, à califourchon. Les mains reposant sur le dossier. Je crois que l'envie de le torturer me démange. Mais ce ne sont pas mes poings

qui réclament justice. Ni les bleus, le sang et ses cris que je veux savourer. Non. Simplement ma pomme. Cette pomme verte et juteuse que je tiens entre mes doigts et dans laquelle je croque à pleines dents. Ses yeux brillent, s'enflamment, et je crois le voir déglutir à plusieurs reprises. Comme si la salive lui remontait jusqu'au palais. Je n'oublie pas de mâcher consciencieusement, évitant de m'étouffer devant ses yeux. Je ne veux pas qu'il se réjouisse de ce qui m'est arrivé. Le pansement camouflant ma cicatrice témoigne déjà de ce qu'il m'a fait subir, bien qu'indirectement. Je veux qu'il voie que ça ne m'a pas rendu moins fort.

Que je mange seul, marche seul, et le confronte seul.

— N'as-tu pas mieux à confesser ? Mieux que des excuses ? Qu'as-tu à me dire, à moi ? Pourquoi m'avoir fait subir tout ça ? Pourquoi m'avoir séparé de mon frère si c'était pour me torturer avec son souvenir ?

Il inspire difficilement et le son rauque de sa respiration confirme qu'il est en sale état. Il est épuisé, entre la vie et la mort.

— Il s'est opposé à moi, lui aussi. Alors je l'ai intégré au programme, comme toi, mais au sein de la troisième génération. J'aurais pu te le faire oublier, qu'il ne connaisse pas ton existence. Mais je ne suis pas si horrible que tu le penses, Ugo. Jamais à l'un comme à l'autre je n'ai souhaité vous retirer ce que vous aviez de plus cher : une famille.

Soudain, je m'emporte. Ma voix n'est plus aussi calme et claire que je l'espérais.

— Tu n'es pas si horrible ? Mais tu es complètement dingue ! Le seul souvenir que je gardais de mon frère était qu'il avait complètement perdu la tête ! Lui aussi tu lui as mis ça dans le crâne ? Que j'étais devenu fou ? Que j'avais été emmené loin d'ici parce que je n'étais devenu qu'une loque ?

— Il connaît ton existence, si c'est que tu veux savoir, Ugo.

Je suis intenable. Je tremble de rage et m'en veux de ne pas réussir à me contenir. Puis, alors que je l'observe droit dans les yeux, je réalise une chose. Je prends conscience d'un élément essentiel.

— Pourquoi Joris a-t-il été atteint par le gaz ? Pourquoi moi je suis immunisé ? Et pourquoi lui est-il dans ce putain de coma depuis votre attaque ?

Soudain, son visage se décompose. Il est sous le choc.

— Qu'est-ce que tu racontes, Ugo ? Bien sûr qu'il est immunisé !

C'est impossible ! Non, il n'a pas pu être touché !

— Il l'est… je grogne. Tu as failli tuer ton fils. À croire que ta science n'est pas parfaite ! Qu'elle est complètement insensée ! Pourquoi ne pas me dire jusqu'où va ta folie ?

— Je ne suis pas fou, geint-il. J'essaye seulement de changer les choses ! Rendre le monde meilleur !

Son regard semble sincère, vrai, concerné. Comment peut-il être si aveugle ?

— Meilleur ? Et alors que tu es sur le point de nous éradiquer, que ton énième réinsertion est en cours, quel est ton bilan ? Crois-tu avoir réussi à le rendre meilleur, ton monde ?

Mon ton est sarcastique et pourtant je me surprends à attendre patiemment sa réponse. Oui, ça m'intéresse. D'une certaine manière, malgré la colère que je ressens, malgré les amis que j'ai perdus, mon frère qui n'est toujours pas réveillé, malgré mon rôle de pantin dans son projet, j'ai besoin, réellement besoin de comprendre. Non pas que son projet ait un sens, ni même une légitimité. Jamais je n'aurais pu imaginer un scénario aussi ignoble que celui qui se profile peu à peu depuis quelques mois. Pourtant, ma curiosité, mon besoin de tout savoir est plus fort que celui de le détruire de mes poings.

Je croyais en ressentir l'envie, pourtant. Celle de l'exterminer à son tour. Le tuer, l'effacer à jamais de ce monde qu'il croit naïvement sauver. Mais nous avons d'autres projets. Les survivants s'en tiennent au plan, alors moi aussi.

— Je suis sur le point de réussir, marmonne-t-il d'une voix à peine audible.

— Réussir ? je m'emporte. Après tant de morts… Réussir quoi, bordel ?

Il est misérable. Lui qui a passé sa vie dans un costume hors de prix, apprêté, soigné mieux que quiconque, est à cet instant pathétique.

Une loque. Un moins que rien.

— Je suis sur le point de trouver le parfait équilibre. Le parfait dosage de pilules, de médicaments, pour que les hommes vivent enfin en paix. Il suffisait simplement d'intégrer dans vos souvenirs conscients et inconscients des données similaires, et ce même si chaque génération a une caractéristique dominante qui diffère de celle des autres.

— Tu te rends compte à quel point ce que tu dis n'a aucun sens ? En as-tu au moins conscience ?

— Pour moi, ça en a un.

Ses yeux hagards plongent dans les miens et pour la première fois, je vois autre chose qu'un monstre. Pour la première fois, j'ai la sensation de voir un enfant. Un gosse. Une cause perdue.

— Elle ne reviendra pas.

Ma voix est tranchante et je donne tout pour ne pas trembler, pour ne pas montrer combien j'ai mal, maintenant que j'ai retrouvé son souvenir. Ma mère.

— Sa mort n'aura pas été vaine, répond-il, avec le peu de colère qui lui reste.

— Ah oui… Parce que tu auras tenté de changer le monde ? Que doit-elle penser de toi ? Toi qui as tué des milliers d'enfants. Toi qui as privé des mères de ce qu'elles avaient de plus cher ! Que pense-t-elle de ce que tu nous as fait à nous ? À Joris et à moi ? Crois-tu qu'elle t'aime encore ? Elle doit te haïr, comme je te hais maintenant. Elle doit te vomir comme je me retiens à cet instant. Elle doit souhaiter ta mort du plus profond de son cœur comme je souhaite ta souffrance éternelle. Tu veux changer le monde ? Tu n'y arriveras pas. Et tu veux savoir pourquoi ? Parce que tu vas mourir, Bill. Tu vas mourir seul et en prison. Tu ne nous auras pas. Tu ne m'auras plus. Parce que je vais m'enfuir. Nous allons tous nous enfuir. C'est terminé pour vous. Qu'importe les sacrifices, qu'importe ce que vous pensez pouvoir encore accomplir, ça ne verra jamais le jour.

Ses yeux sont écarquillés et je réalise qu'il ne comprend pas.

— Oh… Je n'ai peut-être pas été suffisamment clair, je poursuis. C'est vrai que tu n'es pas au courant des dernières nouvelles. Le cargo ? Nous allons le prendre, rejoindre la côte américaine et vous dénoncer aux autorités. Tu sais, peut-être que tu croyais pouvoir contenir nos souvenirs jusqu'au bout, mais tu as échoué. Non, tu n'étais pas sur le point de réussir ton projet. Il a capoté. Complètement capoté. Nous savons tous que la vie existe. Que des parents, des familles nous attendent.

Ces derniers mots me brûlent la gorge.

Non, nous n'avons pas tous des parents qui nous attendent.

Mais j'ai Joris. Il est mon sang. Je ne suis pas seul. Je ne le serai jamais.

— Ils ne vous laisseront jamais faire, ricane-t-il, perdant tout à coup sa vulnérabilité, redevenant le monstre qu'il a toujours été. Personne ne vous laissera rejoindre la côte. Personne. Ils vous traqueront,

jusqu'au bout.

— J'y compte bien…, je souris. J'ai hâte. Hâte qu'ils nous traquent de nouveau.

Je n'attends pas sa réponse et me lève, jetant le trognon de pomme à ses pieds. Alors que je me retourne pour rejoindre le renfoncement de mur, je l'entends murmurer mon prénom. Je tente de l'ignorer, lorsque le seul mot qu'il ne fallait pas qu'il prononce franchit ses lèvres.

— 900…

Je me retourne alors, les poings serrés, le regard noir.

— Si je m'en sors, fils. Je la tuerai de mes mains. Je la ferai souffrir des heures entières, je la torturerai. Je m'assurerai qu'elle crie si fort, si bruyamment pour que, où que tu te caches, tu puisses l'entendre.

Oh… Putain !

Mon poing rejoint immédiatement sa mâchoire, avec tellement de vitesse, de colère et de rage, qu'aussitôt sa tête se relâche, pendant sur son épaule.

Un long filet de sang s'étale sur sa chemise déjà déchirée.

Mais le spectacle qu'il m'offre à cet instant est une piètre récompense en comparaison avec les mots qu'il vient de prononcer.

— As-tu réellement confiance en tous tes petits camarades ? murmure-t-il, à demi conscient. Je surveillerais ta chère 900, si j'étais à ta place. Peut-être que l'un de tes survivants a prêté allégeance au conseil. Peut-être est-il déjà en train de mettre à l'œuvre ce que je lui ai ordonné de faire.

Bon sang… Je tremble. Ma rage me consume.

Bordel, qu'est-ce qu'il est en train de dire !

— La tuer… termine-t-il.

Je ne peux plus l'entendre. Je ne peux plus !

Une seconde fois, je fais valser mon poing contre sa mâchoire et enfin je ne l'entends plus. Il est inconscient et pourtant je tremble encore. La colère monte en moi. Un deuxième coup de poing vient s'écraser contre le mur, cette fois sur la pierre qui me permet de retourner dans la grande salle du sanctuaire.

Bordel, qu'est-ce qu'il a fait ?!

Non, il veut seulement me rendre fou ! Il veut seulement me

déstabiliser ! Il n'a pas pu faire ça !

Comment aurait-il pu ?

Qui pourrait nous trahir ? Personne !

À quel moment aurait-il pu corrompre l'un d'entre nous ?

Non, non, non ! C'est impossible !

Dès que je suis dans la pièce principale, je me mets à courir. Je n'ai plus de force, je suis totalement épuisé et pourtant l'adrénaline qui coule dans mes veines me maintient debout. Lorsque je croise Camélia, son regard ne me donne aucun doute sur l'image que je dois lui renvoyer à cet instant. Elle a peur. C'est indéniable.

— Où est-elle ?

— Qui ? De qui ? Qu'est-ce qui se passe, Ugo ?

— 900 ! Je hurle. Où est-elle ?

Je ne m'arrête pas de trembler.

Pourtant j'essaye ! J'essaye de me ressaisir !

— Elle est toujours dans sa chambre, elle ne s'est pas encore réveillée, tout va bien, Ugo !

Putain !

Immédiatement, je me mets à courir. Aussi vite que je le peux. Traversant les dizaines de bancs, foulant les interminables couloirs. Si jamais il lui est arrivé quelque chose… Bon sang ! Si jamais mon père disait vrai ! Je le tue !

De mes mains ! Je le tue !

Dans quelle chambre est-elle maintenant ?

Elle dormait dans la mienne, au départ ! Bon sang !

J'ouvre chaque porte du couloir et chaque fois je me confronte à un lit vide et froid.

Bordel !

Je continue, avec rage, à pénétrer dans chaque chambre et j'ai l'impression que je suis sur le point de m'évanouir. Les médicaments me font faiblir, ils m'empêchent d'être moi-même.

Putain de merde !

J'aimerais aller plus vite, mais mes membres sont soudainement ralentis, amorphes. Le couloir me paraît interminable, sans fin. Des dizaines et des dizaines de portes s'étendent face à moi lorsqu'enfin,

alors que je pousse une énième poignée, son odeur, la sienne, s'immisce jusqu'à moi.

Le cœur battant à tout rompre, je pénètre la petite pièce, et le corps allongé de 900, gît, sur le matelas.

— Ugo ?

Oh bon sang…

Chapitre 17

900

— Ugo ?

Ugo se tient devant moi. Jamais je ne l'avais vu porter un tel regard sur moi.

Il semble terrorisé.

Merde, mais qu'est-ce qui lui arrive ?

— Ugo ? Qu'est-ce qui se passe ? je demande, un brin nerveuse, alors que je me lève de mon lit.

Il est debout, face à moi, et je crois voir ses yeux briller.

A-t-il pleuré ?

Bon sang… J'aurais dû rester auprès de lui. Peut-être réalise-t-il que finalement, je l'ai trahi ? Peut-être a-t-il maintenant les idées claires ? Que la marque sur son cou ne représente rien d'autre qu'une trahison à ses yeux ? La mienne. Je n'aurais jamais dû m'isoler, passant la matinée dans cette chambre, seule, à réfléchir à cette satanée pilule, alors que lui souffrait peut-être encore de ses blessures ? Celles que je lui ai infligées.

Comment puis-je être si égoïste ?

Plus les jours passent et plus Ugo perd pied. Son père, son implication au conseil, toutes ses réinsertions, ses exterminations. Il a tout vécu. Il porte sur ses épaules les regards déçus et accusateurs des survivants. Ceux qui ont tout juste appris son lien de parenté avec le professeur Carter. Ceux qui remettent aujourd'hui en cause sa loyauté.

— Je… Rien…, murmure-t-il, semblant reprendre ses esprits.

Et alors, sans même me laisser le temps de m'inquiéter de son état, Ugo s'avance à ma rencontre et plaque ses lèvres contre les miennes. Je ne peux retenir un léger cri de surprise. Il m'embrasse tendrement, comme soulagé de rejoindre enfin mes bras. Ses baisers sont urgents et désespérés à la fois. L'intention qu'il met dans cet échange me bouleverse et me fait tout oublier l'espace d'un instant. La menace qui pèse sur nous. La mort. La douleur. Le conseil. Il n'y a que ses lèvres, nos souffles erratiques, ses bras, ses caresses, et l'intensité de notre étreinte qui comptent. Mon ventre se serre, je me sens trembler contre

lui. J'ai l'impression que d'une seconde à l'autre je pourrai m'écrouler, s'il ne me tenait pas si fort entre ses bras. Ugo passe une main sur ma nuque et glisse ses doigts fermes dans ma chevelure. Je suis à bout de souffle et je m'entends gémir de contentement lorsque sa langue vient à la rencontre de la mienne tendrement. C'est la deuxième fois qu'il m'embrasse de cette manière et à cet instant je réalise que jamais, jamais je ne serai en mesure de m'en passer. C'est tout naturellement qu'à mon tour je m'agrippe à son cou pour le rapprocher plus encore à moi. Comme si notre étreinte n'était pas assez et que mon corps réclamait plus. Nos deux bouches sont scellées l'une à l'autre, urgentes, incapables de se détacher. J'aimerais reprendre mon souffle, mais le sentir aussi près de moi me fait oublier ce besoin pourtant vital.

Un grognement m'échappe, lorsqu'Ugo libère mes lèvres des siennes. Je suis tellement frustrée que je ne peux m'empêcher de replonger immédiatement sur sa bouche. Il recule, me refusant ce baiser, sourit, et m'offre un regard qui aussitôt me fait fondre, intensifiant plus encore les battements de mon cœur. Ses yeux sont sombres, luisants et tendres. Il joue avec mes nerfs, avec mon désir.

— Je vais tout faire pour que, même si tu prends cette foutue de pilule, 900, tu n'oublies jamais cet instant.

Hein ? Quoi ?

Je suis incapable de respirer correctement tant il me rend folle. Je suis amoureuse d'Ugo jusqu'au plus profond de mon être. Ses yeux bleus, sa bouche humide, sa peau douce, la cicatrice sur sa lèvre supérieure, son regard sérieux et pourtant si joueur. Tout. Tout me fait perdre la tête.

Et lorsqu'il tire sur ma chevelure, inclinant ma tête en arrière, je ne peux m'empêcher de gémir de nouveau.

Et de nouveau, je ne réponds plus de rien lorsque sa bouche s'écrase dans mon cou. Des milliers de frissons s'emparent de moi, me faisant gigoter tout contre lui. Sa langue se fraie un chemin entre ses baisers le long de ma clavicule et mes jambes ne me tiennent bientôt plus. Ugo le remarque et immédiatement me soulève par la taille. Comme par réflexe, j'enroule mes jambes autour de ses hanches et cette proximité soudaine me fait tourner la tête. Des flashs dansent devant mes yeux, mon cœur pulse contre ma poitrine.

Mon ventre se tord, il fond et je frissonne plus encore.

Oh bon sang…

Ugo avance et j'étouffe un cri lorsqu'il me fait basculer sur le lit, me

recouvrant maintenant de tout son long.

— Tu es magnifique… murmure-t-il, ses yeux ancrés dans les miens.

— Je…

Je ne sais pas quoi dire, tellement je me sens ailleurs, incapable de penser, de raisonner et c'est une délivrance lorsque de nouveau Ugo plonge sur ma bouche. Son torse rencontre le mien à chacune de ses inspirations profondes et soudain, je ressens le besoin de le sentir plus prêt encore. De sentir sa peau sur la mienne. J'ai l'impression qu'il lit dans mes pensées, car Ugo glisse sa main sous ma chemise, caressant la peau nue de mon ventre de la paume de sa main.

Oh !

Je tremble sous lui et je me surprends à me coller plus encore contre son corps. Je me sens rougir jusqu'aux orteils lorsque ses doigts me frôlent la poitrine par-dessus ma chemise. Il me regarde et moi, je ne cesse de fixer sa large main. Je frissonne de nouveau lorsqu'il défait un premier bouton dévoilant le tissu de mon soutien-gorge.

Puis un deuxième.

Puis un troisième.

…

Puis le dernier.

Je ne quitte pas sa main du regard, comme hypnotisée par ses gestes.

Ils sont tendres, experts, doux.

Je frémis alors que d'une caresse il écarte le tissu dévoilant mon buste.

Ses yeux parcourent mon ventre nu, puis ma poitrine encore couverte de mon soutien-gorge. Son souffle lourd et rauque caresse ma peau et sans même m'en rendre compte, je me mets à remuer sous lui.

Quoi que j'attende, c'est interminable…

Ugo m'observe, prend son temps, ne me quitte pas des yeux alors que moi, je rêve qu'il m'embrasse, me touche plus encore. Il me sourit, non sans soupirer longuement avant d'empoigner mes hanches de ses deux mains.

Oh bon sang…

Il s'abaisse, pose un baiser sur ma clavicule puis entre mes deux seins. Il m'offre un regard, comme s'il s'assurait de mon approbation

et il comprend très vite qu'il n'a pas besoin de m'entendre le dire, alors que je suffoque, les yeux mi-clos. Il descend encore et dépose ses lèvres sur mon nombril puis plus bas encore sur mon ventre. Son dernier baiser me fait sursauter. La sensation est tellement étonnante, que je ne peux retenir un hoquet de surprise.

— Ugo ? 900 ?

Oh putain !

La porte s'ouvre en grand sur Camélia.

Ugo a à peine le temps de me recouvrir de ma chemise que je rencontre le regard amusé de Camélia.

— Oh merde ! marmonne-t-elle, retenant son fou rire, une main plaquée sur ses paupières. Écoutez, dans d'autres circonstances je me serais barrée, ni vue ni connue. Sauf que là, Daniel est arrivé et on vous attend pour entendre ce qu'il a à nous dire.

Putain, putain, putain !

OK !

— On arrive…, annonce posément Ugo, comme si la situation que nous étions en train de vivre n'était pas la plus humiliante de toute notre vie.

Lorsqu'elle claque la porte, je retrouve enfin mon souffle.

— Je ne sais plus où me mettre…

Pour toute réponse, Ugo me sourit avant de déposer un baiser sur mes lèvres. Je suis totalement sous le choc. Sous le choc de ce que je viens de vivre avec Ugo et ce qui se serait sûrement passé si nous n'avions pas été interrompus. Et sous le choc, justement, par cette interruption. Tellement sous le choc, que lorsque je suis debout, c'est Ugo, face à moi, qui prend le soin de reboutonner ma chemise maintenant froissée.

— 900 ?

Ugo m'adresse un regard indéchiffrable et le ton de sa voix ne me dit rien qui vaille.

— Fais attention à toi, s'il te plaît, reste sur tes gardes, juste au cas où, m'informe-t-il, sans que je comprenne vraiment le sens de ses mots. Allons-y… Je crois que ce qui va suivre risque de nous faire rapidement revenir sur terre.

Lorsque nous rejoignons la grande salle, je me sens rougir. J'ai l'impression que tout le monde sait. Que sur mon visage, on peut lire

tout ce que je m'apprêtais à faire quelques minutes plus tôt. Ugo m'offre un sourire confiant avant de glisser sa main dans la mienne. Je me sens gênée et en même temps aux anges. Ce rapprochement avec Ugo, je ne m'y attendais pas. Je mentirais en disant que je n'ai jamais souhaité que cela arrive, seulement, avec tout ce que nous vivons actuellement, j'avais gardé cette envie dans un coin de ma tête. Comme un désir inaccessible.

Bon sang…

Je déglutis bruyamment lorsque nous arrivons à hauteur de nos camarades.

Fred, Stan, Mickey, Chloé, Rob, Roger, David, Simon et Camélia nous attendent et lorsque je croise le regard de Daniel, assis sur l'un des bancs de la grande salle, mon petit nuage se dissipe. La réalité me revient en pleine face. La dernière heure d'insouciance, où je n'étais rien d'autre qu'une fille de mon âge, s'efface, se désintègre.

Revoir son visage me fait l'effet d'une claque.

Nous sommes en pleine guerre. Encerclés, cernés par des hommes impitoyables qui, dès le départ, souhaitaient notre mort et qui donneront tout, jusque leur propre vie, pour arriver à cet objectif. En l'espace de quelques secondes, mon bonheur s'envole. J'ai l'impression d'être deux personnes en même temps. La première a des rêves d'amour et d'insouciance, le seconda, des rêves de destruction, de vengeance. Et à cet instant, cette dernière est de retour. En un claquement de doigts, sans lutter, elle a bouffé la première, lui volant sa place brutalement.

Je ne sais pas si c'est pour l'intimider ou simplement par réflexe, mais peu à peu nous formons un cercle autour de l'homme. Daniel se sent acculé, comme pris au piège, et je crois lire dans ses yeux une pointe de peur. Il nous voit comme des jeunes violents et sans cervelle. Incapables de réagir autrement que par la force. Il faut dire que l'état dans lequel nous avons mis le professeur Carter ne laisse aucun doute sur nos intentions et notre brutalité.

Plus il nous craindra, mieux nous pourrons lire en lui.

— Alors ? Quelle est la décision du conseil ? interroge Fred, sans même regarder Daniel dans les yeux.

— Ils acceptent ! Nous avons procédé à un vote hier soir, la majorité a validé l'échange. La carte de l'île avec l'emplacement du cargo ainsi que les pilules contre le professeur Carter !

C'est avec précipitation qu'il répond, comme s'il craignait, dans le fond, que la partie ne se déroule pas comme prévu. Oui, Daniel, elle

ne se déroulera pas comme prévu, d'un côté comme de l'autre. L'avantage, c'est qu'il nous pense assez naïfs, depuis le départ, pour lui faire confiance. Il est persuadé que nous croyons dur comme fer à ce troc, cet échange monté de toute pièce. Il nous imagine assez désespérés, assez effrayés, pour accepter ce stupide accord sans même nous douter de ce que le conseil préparera réellement contre nous. Nous savons très bien que le conseil nous attaquera dans la seconde où le professeur sera entre leurs mains. Ils n'attendront pas le lendemain ni les heures qui suivent. Ils nous laisseront encore moins quitter l'île, avec la simple assurance que nous prendrons tous ces pilules pour oublier.

Ils nous traqueront jusqu'au bout. Ils n'abandonneront pas. Jamais.

Mais, pour jouer le jeu, nous feignons l'ignorance.

— Ils acceptent donc que nous prenions ces pilules ? Nous pourrons ensuite partir sans craindre leur riposte ? je demande, d'une voix que j'espère équilibrée entre assurance et espoir.

— Oui. Ils acceptent ! Si c'est le prix à payer pour récupérer le professeur, alors ils acceptent.

Comment peut-il s'imaginer que nous marchions dans la combine ?

C'est impossible qu'il nous croie si naïfs !

Soudain, j'ai un doute.

La mission m'apparaît comme trop simple.

— Alors, il ne reste plus qu'à fixer le rendez-vous, indique Fred d'une voix pourtant impitoyable. Nous avons nos conditions. L'échange se déroulera ici, dans cette salle. Il est hors de question qu'il ait lieu dehors. Vous nous avez déjà trahis plusieurs fois, rien ne nous prouve que vous ne le ferez pas de nouveau et que vos hommes ne nous tendront pas une embuscade. Venez demain, à midi. On vous attendra dans la grande salle. Soyez tous présents. Si ce n'est pas le cas, il n'y aura pas d'échange.

Fred n'attend pas de réponse et se retire, faisant clairement comprendre à l'homme que les négociations sont officiellement terminées.

— Vous pouvez partir, informe Camélia, alors que nous quittons déjà tous la grande salle pour rejoindre nos chambres.

Du coin de l'œil, j'observe Daniel se lever, puis passer l'immense porte menant à l'extérieur. Le soleil me nargue, alors qu'il s'infiltre jusque dans la salle. Cela fait maintenant près d'une semaine que nous n'avons pas mis un pied à l'extérieur et ce confinement forcé est de

plus en plus pesant pour chacun d'entre nous. Le sanctuaire est froid, austère et vide. Cette oppression constante ne renforce que plus encore mon désir d'en finir. Qu'importe l'issue. Qu'importe si on y parvient, si on survit à ce qui se préparera demain. Cette vie n'en est pas une. Et même la mort sera plus confortable que cette incertitude, ce contexte glacial, cette inertie.

— Tu crois qu'il a gobé notre histoire ?

Simon s'approche de moi et pose une main amicale et douce sur mon épaule. Ugo ne m'a pas lâché la main, et alors que je hausse les épaules, encore trop incertaine pour émettre ne serait-ce qu'un avis, il répond, non sans faire naître en moi un frisson d'effrois :

— L'important, c'est que les pilules et la carte viennent jusqu'à nous demain. Pour le reste, ce sera quitte ou double. Soit on crève, soit on survit.

Chapitre 18

Ugo

Je ne sais pas quelle heure il est, ni même s'il fait jour. Les chambres que nous occupons au sanctuaire sont dépourvues de fenêtres. Nous ne pouvons nous fier qu'à notre sens de la déduction. Et alors que la respiration profonde et lente de 900 frôle mon torse, je prie pour que le soleil ne se soit pas encore levé.

Dans quelques heures, notre destin sera scellé. Aussi, j'aimerais que cet instant dure une éternité. Cet instant où 900, blottie dans mes bras, respire mon odeur, un parfum qui lui est encore familier. Cet instant où rien ne compte si ce n'est cette nuit, douce et innocente, que nous avons passé l'un avec l'autre. L'étape que nous avons failli franchir la veille a été la plus délicieuse de toute ma vie bien qu'un arrière-goût de regret subsiste au fond de ma gorge.

Ce n'était pas le moment et je crois que je suis reconnaissant que Camelia nous ait arrêtés à temps. Je ne veux pas faire vivre ce moment à 900 dans de telles conditions. J'aurais l'impression de lui dire adieu, la sensation de profiter d'elle avant qu'il ne soit trop tard. Non. Je veux pouvoir me dire que ce ne sera pas la dernière. Je veux, au contraire, que ça signe le début de tout.

Je ne sais pas d'où me vient ce soudain souci de bien faire, ce brusque revirement de situation. Moi qui n'avais jamais considéré l'amour, j'en suis aujourd'hui complètement dépendant. Pourtant, lorsque je considère les autres femmes, celles qui, si on s'en sort, si 900 prend cette pilule, croiseront forcément ma route, c'est l'indifférence qui me submerge. Il n'y a que 900, elle, uniquement elle, qui réveille en moi ce sentiment que je ne connaissais pas jusqu'alors.

Un ronronnement m'indique que 900 n'est pas loin de se réveiller et cette sonorité me décroche un sourire presque niais. Comment puis-je être si insouciant dans un moment aussi décisif de notre vie ?

Je crois que je ne veux pas le comprendre, ni même combattre cet état de plénitude, de bonheur qui, je le sais, ne durera pas. Et c'est bien parce qu'il est éphémère que je donne tout pour le préserver. Alors, doucement, j'enroule mes bras autour de son corps frêle, appuyant son visage plus encore contre mon torse, caressant sa nuque, son épaule, ses cheveux. Elle avale bruyamment sa salive et s'humidifie lentement les lèvres avant d'ouvrir un œil, fébrilement. Je

plonge directement dans le bleu clair de son iris et j'ai l'impression d'y voir tout ce qu'on a vécu. Les sentiments qui accompagnent cette courte année qui pourtant semble interminable. La peine, la désillusion, le courage, la détermination et l'amour.

— Salut toi… je murmure alors qu'elle commence tout juste à s'éveiller.

Son doux grognement en guise de réponse me provoque un nouveau sourire et je ne peux m'empêcher de penser à ce qu'aurait été notre vie, loin d'ici. À tous les réveils que nous aurions pu partager. À toutes ces journées simples et ordinaires qui auraient, j'en suis sûr, été suffisantes à notre bonheur. Quelques minutes, je m'autorise cette utopie. Songeant à tout ce que la vie aurait pu nous offrir si nous avions été chanceux. Plus les secondes s'égrènent et plus je réalise que le rêve se termine, prend fin. Un dernier regard, une dernière caresse, un dernier baiser sur sa chevelure sombre et je me retire du lit, abandonnant le corps chaud de 900 au profit d'une douche. Peut-être la seule, la dernière, sur cette île.

Elle me voit quitter la chambre et je crois qu'elle non plus ne veut pas mettre de mots sur les heures à venir. Alors elle m'observe, parcourant mon torse de ses yeux curieux avant de plonger dans les miens intensément. J'ai l'impression de mettre plusieurs minutes à récupérer mes affaires, puis à fermer cette porte qui clôture une fois pour toutes l'instant d'insouciance que nous partagions.

Il me suffit de poser le pied sur le sol froid et dur du couloir du sanctuaire pour que la réalité me revienne. Elle refait surface en une fraction de seconde, avec brutalité. Des centaines de survivants parcourent l'enceinte au pas de course. La plupart sont déjà sur le qui-vive, prêts, habillés, armés, conditionnés, et cette simple vision d'urgence et de chaos me pousse à les imiter.

Je n'ai pas besoin de faire grand-chose pour me calquer sur leur pas. D'eux-mêmes, mes membres se raidissent, mon souffle s'accélère, et ma fureur, ma combativité et ma détermination reprennent le dessus. En quelques secondes, je rejoins l'une des salles de bain communes et me glisse dans une cabine de douche libre. Entièrement faite de pierres glaciales, il me faut plusieurs secondes pour qu'une fois que je suis déshabillé, le jet brûlant me réchauffe, ravivant la flamme furieuse qui parcourt si souvent mes veines.

Je ne traîne pas et me savonne à l'aide d'un petit bloc à l'odeur fleurie. Une fois séché et habillé de mon pantalon noir ainsi que de ma veste de la même couleur, je n'accorde pas même une seconde à mon reflet dans l'unique miroir et rejoins la grande salle, là où les regards

seront focalisés sur moi, le traître, le fils de notre bourreau.

Alors que j'atteins le groupe déjà prêt, composé de plus de la moitié des survivants, je repère David et Simon, qui sans attendre viennent à ma rencontre avec une excitation que je ne comprends pas, en vue de ce qui nous attend.

— Putain, Ugo ! On t'a cherché partout ! 900 nous a dit que tu étais déjà debout ! Ton frère, il est réveillé ! Il a choisi son jour, putain !

Quoi ?

— Où est le docteur Anand ?

— Elle t'attend dans sa chambre ! Dépêche-toi ! Le briefing est dans quelques minutes !

J'ai à peine attendu la fin de sa phrase que je me dirige déjà en direction des dortoirs. Mon cœur bat à cent à l'heure, j'ai l'impression de rêver, d'être à mille lieues d'ici. J'ai une famille. Ma famille est en vie. Mon frère. Joris.

Bordel !

Je cours. Je le réalise seulement maintenant, mais je cours à toute vitesse et pour la première fois depuis plusieurs jours je ne ressens ni la fatigue ni les effets abrutissants des médicaments. Non, cette fois, j'ai entière possession de mon corps, toute la maîtrise de mes gestes. Je vais tellement vite, arpentant les couloirs avec tant de puissance, qu'en à peine quelques secondes je me retrouve devant sa chambre, pétrifié.

Bon sang… Et s'il ne savait rien de moi ?

J'inspire profondément et l'air est tellement lourd autour de moi que j'ai l'impression d'étouffer.

Ouvre cette fichue porte, Ugo !

J'ai les mains qui tremblent. Après tout ce que j'ai appris, tout ce que mon père m'a fait endurer, je sais aujourd'hui que je ne suis plus seul. J'ai beau être entouré, rien ne vaut une famille, une vraie. Rien ne vaut son sang, sa chair.

Ouvre, bordel !

Je n'ai même pas encore posé la main sur la poignée que la porte s'ouvre en grand, le docteur Anand me faisant face, un sourire sur le visage.

— Tu es là… constate-t-elle, ravie, quand moi je suis trop sonné pour comprendre. Il est vraiment en pleine forme, Ugo. Vraiment,

c'est… surprenant.

Je l'écoute et pourtant ses paroles ne vont pas jusqu'à moi. La seule chose que je capte, ce sont les yeux de Joris, en arrière-plan, plongés dans les miens avec un mélange de surprise, de choc et de soulagement.

— Ugo… souffle-t-il, je te croyais mort. Je…

Le docteur Anand se faufile en dehors de la chambre, laissant à mon frère et moi les retrouvailles que nous n'espérions plus.

— Putain… je, moi aussi.

J'avance doucement dans sa direction et un long soupir de soulagement m'échappe quand je réalise qu'il est le même. Le même que dans les souvenirs que Séraphine m'a permis de retrouver. Sauf que cette fois, c'est un homme. Un jeune homme. Et sa ressemblance avec moi, son grand frère, me déstabilise, me fait frissonner.

Depuis tout ce temps, il était là…

Ses yeux sont aussi bleus que les miens, quoique légèrement plus vifs. Ses cheveux noirs, légèrement plus longs que les miens, me donnent la sensation de me revoir, quelques années en arrière.

— Nous avons été manipulés par notre père, Joris. J'aimerais t'accorder le temps que tu souhaites, te donner le souffle dont tu as besoin, mais nous n'avons pas ce luxe. Je n'ai pas le loisir d'attendre, de me taire pour ne profiter que de nos retrouvailles. Si tu savais à quel point j'attendais ce jour…

J'inspire longuement, perturbé par son regard soulagé, admiratif, un regard que je ne pensais plus jamais voir.

— Je te promets que nous rattraperons le temps perdu. Chaque minute manquée, chaque instant, mais aujourd'hui nous devons fuir. Fuir, mais pas sans nous battre.

Sans attendre la fin de ma phrase, il me prend la main, avec une fermeté que je ne lui connais pas.

— Je me souviens de tout.

Tout ?

Mon ventre se tord à l'idée qu'il puisse porter les mêmes démons que moi. Ceux qui hantent sans cesse mes nuits, me rappelant chaque réinsertion, chaque génération, chaque ami mort.

— L'hôtel de ville… poursuit-il, d'une voix rauque. Je me souviens de chaque seconde. Le gaz, les morts autour de nous, le professeur

Carter, ses aveux. Cet homme est un monstre. Cet homme s'est servi de nous. Si c'est contre lui que nous nous battons, alors je serai sur pied dans la minute et je te jure que je lui ferai payer.

Bordel… Comment lui annoncer ?

J'inspire de nouveau, espérant gratter des secondes, éviter cet instant pourtant inéluctable.

— Le professeur, Joris, c'est notre père.

Il ne cille pas. Ne sursaute pas. Ne s'effondre pas. Non, il est stoïque.

— Tu lui ressembles…

Voilà pourquoi il n'est pas surpris ? Je ressemble à cet enfoiré ? Il s'en était douté ?

— Et toi, à notre mère… Bien que tu aies les mêmes yeux que moi, la même chevelure, tu as la douceur de ses traits.

Là, sa réaction ne se fait pas attendre. Il se redresse sur son lit, les sourcils sévèrement froncés.

— Je n'ai aucun souvenir d'elle.

Ses yeux s'humidifient et enfin je lis l'innocence sur les traits de mon frère.

— Il nous a volé chacun de nos souvenirs. À tous. Pas seulement toi et moi, Joris. Notre vie d'avant nous attend.

Et bien que tout le monde nous attende sûrement dans la grande salle, je m'installe sur son lit, et tant pis si je dois y passer une heure entière, il a le droit de tout savoir.

C'est la main sur l'épaule de Joris qui, malgré des jours de coma, est dans une forme olympique, que je traverse la grande salle du sanctuaire, là où chaque survivant nous attend, dans un silence et une concentration déconcertante. À ma grande surprise, nous ne subissons pas les regards de mépris, seulement de l'indifférence. Et cette dernière me convient. Je ne souhaite pas voir Joris payer à la place d'un homme qui se prétend être notre père.

Moi, je peux encaisser, lui, je n'en suis pas sûr.

— Vous connaissez tous le plan et il n'est pas sans danger, annonce Fred, qui malgré son jeune âge mérite cette nouvelle place de leader.

Je balaye la foule du regard, et quelques dizaines de mètres plus loin, je repère 900, qui m'observe de ses grands yeux bleus, un sourire

aux lèvres. Elle est heureuse pour moi et je remarque son regard osciller entre Joris et moi. Je sais ce qu'elle pense à cet instant. Que la ressemblance est frappante. Et même si elle l'a déjà vu, bien qu'endormi, elle constate à quel point nous sommes les mêmes.

Alors à mon tour, je souris.

— Je voudrais te parler après, articule-t-elle du bout des lèvres.

Et d'un bref hochement de tête, j'accepte.

— J'ai besoin que quelqu'un se dévoue pour prendre la pilule. S'assurer qu'elle fonctionne. Qu'ils ne nous ont pas menti. Nous n'avons aucun moyen de vérifier si la carte est juste, si elle nous indique réellement l'horaire et la localisation du bateau. Si la pilule s'avère efficace, nous avons de grandes chances pour que le reste ne soit pas un mensonge. Que la carte soit vraie.

Fred inspire profondément ; les survivants sont suspendus à ses lèvres.

— Si personne ne veut prendre le risque, la pilule pouvant être mortelle, alors je serai cet homme.

— Ce n'est pas la peine, interrompt une voix que je reconnais.

Aussitôt, la silhouette fine et chétive de Chloé s'avance, s'écartant de la foule pour s'approcher de Fred.

— Je prendrai la pilule. Je veux oublier et si nous n'avons aucune chance d'oublier alors je préfère encore mourir.

Le silence est pesant et je me surprends à avoir de la peine pour elle. Chloé. Elle qui aimait tant 394 et qui aujourd'hui préférerait tirer un trait sur sa vie plutôt que de garder le souvenir de sa mort.

Je ne la comprends que trop bien. Il y a encore quelques jours, alors que 900 et tous mes amis étaient sur le point de se faire tuer, je souhaitais la mort plus que tout. Plus même, que d'oublier, encore une fois. La fois de trop.

— Es-tu sûr ? demande Fred, le regard sérieux, imperturbable, plongé dans celui, vide, de Chloé.

— Certaine.

— Alors, si la pilule fait réellement effet, je te promets de m'occuper de toi. De te sortir d'ici. Que tu comprennes ou non. Je t'emmènerai de force.

— Merci… murmure-t-elle, avant de s'enfuir, quittant les regards de pitié braqués sur elle.

Personne n'ose parler. Le simple fait de respirer nous paraît déjà trop bruyant en cet instant d'un sérieux éprouvant.

— Camouflez bien vos armes. Je ne veux les voir visibles sur aucun de vous. Sous les bancs, nous avons fixé leurs fusils, leurs mitraillettes. Nous n'en aurons pas assez pour tout le monde, alors les premiers servis doivent être sûrs de ce qu'ils font. Nous n'aurons pas de deuxième chance. Dans une heure, nous serons morts ou vifs. Et cette fois, c'est véridique. Car moi, Fred, je ne les laisserai pas me tuer sans rien faire. Je préfère mourir en me battant.

J'ai l'impression que chaque mot de Fred sort de ma bouche. J'ai beau être muet, les lèvres pincées, chacune de ses phrases m'a traversé l'esprit et tourne en boucle.

Non, je ne serai pas captif de mon père. Je serai mort, ou libre.

La foule se dissipe peu à peu. Il nous reste exactement une heure avant que le conseil ne débarque. Avant que nous ne procédions à l'échange. Et alors que ma main est toujours fermement agrippée à l'épaule de Joris, 900 s'avance vers nous, avec une timidité que je n'avais plus vue depuis plusieurs mois.

— Joris, voici 900. 900, je te présente Joris, mon frère.

Elle baisse rapidement les yeux, avant de lui tendre la main. Mon frère ricane et si je n'étais pas si heureux de nos retrouvailles, je lui aurais sûrement planté mon coude dans les côtes.

— Enchanté, s'exclame-t-il avec gentillesse.

— Ravie de te rencontrer. Enfin, réveillé.

900 tourne enfin son regard vers moi et je crois lire dans ses yeux une certaine excitation.

— Je peux te voir deux minutes ?

Sans un mot, Joris presse ma nuque et se retire, nous laissant, 900 et moi seuls.

— Je t'écoute, je murmure, alors qu'elle me sourit enfin.

— Ugo… Je, je ne sais pas encore si je prendrai cette pilule. Mais j'ai besoin qu'on en parle. Une bonne fois pour toutes et… J'ai une idée.

À la simple mention de cette satanée pilule, mon corps se crispe et même si je donne tout pour le dissimuler, je sais qu'elle le remarque. Je suis incapable, aujourd'hui, de lui cacher quoi que ce soit.

— Je sais que tu appréhendes. Et moi aussi. Je t'ai dit que je n'avais

encore pris aucune décision et je crois que je ne suis pas encore prête à faire ce choix, mais…

Elle inspire profondément et sort de dessous son pull trois carnets et un stylo. Je crois comprendre mais elle poursuit aussitôt sans me laisser le temps de parler.

— Je vais tout écrire, Ugo. Tout. Les bons, les mauvais moments. Notre rencontre, notre amour. Nos amis. 899, même 410. Damien, sa torture. Le conseil, l'extermination. Je vais tout écrire. Tout. Car même si je veux pouvoir me souvenir de ma famille, de mon enfance, je ne veux pas oublier cette partie-là de ma vie. Qu'importe mon choix, je ne t'oublierai pas.

J'aimerais parler, mais j'en suis incapable. Je hais cette pilule. J'aimerais qu'elle n'ait jamais existé. Mais maintenant que nous en connaissons l'existence, il est impensable à mes yeux que 900 ne profite pas de cette chance. Je ne veux pas être l'unique raison de ses doutes. Je ne veux pas être celui qui lui ferait renoncer à sa famille.

Écrire cette partie de notre vie ? L'idée semble la ravir, lui redonner espoir, quand moi, elle me détruit.

Ne voit-elle pas que rien, rien ne remplacera jamais ce que l'on a vécu ? Entre le lire et le vivre, il y a un monde, un monde infini. Je crois que je préférerais encore qu'elle m'oublie plutôt qu'elle garde de moi le souvenir d'un homme décrit sur papier, un homme de l'imaginaire, un personnage de fiction, un mythe.

J'ai réellement existé, bordel ! Je suis vivant !

J'inspire doucement, espérant cacher la douleur que je ressens au plus profond de moi. J'aimerais fuir, éviter cette discussion, lâcher son regard qui, par son intensité, témoigne de son impatience de voir ma réaction. Mais je ne fais rien. Stoïque, je m'efforce de ne pas détourner les yeux et cette simple action me vaut tous les efforts du monde.

— C'est une excellente idée, 900, je souris. Je suis content que tu aies trouvé une solution.

À la fin de mes mots, son corps se relâche, comme si mon approbation était, pour elle, essentielle.

J'approuverais toujours…

Chapitre 19

900

Je ne sais pas. Je ne sais toujours pas ce que je ferais de cette pilule lorsqu'elle se trouvera au creux de ma paume. La prendrai-je sans réfléchir ? La jetterai-je dans l'océan une fois que nous aurons enfin embarqué sur ce bateau ?

J'ai beau avoir eu l'approbation d'Ugo, je sais que cette question reste dérisoire. Serai-je encore en vie dans une heure ? Si je parviens à survivre, arriverons-nous à trouver ce bateau ? Cette unique chance de rejoindre nos familles ? Si tant est que j'en aie une. Voilà ce qui compte pour l'instant. Qu'importe cette pilule, ce n'est pas la priorité. Loin de là. Et malgré tout. C'est elle qui hante mes nuits. Ni le conseil ni leur désir de nous exterminer ne me perturbe plus que l'idée de faire un choix. Ce choix.

Ma famille, ou lui.

Je soupire longuement, remplissant mon sac à dos des quatre carnets vierges, de quelques boîtes de conserve et d'eau. J'ai quitté Ugo très vite. Je le sentais impatient de partir. Sûrement pour retrouver son frère, Joris. Alors, lorsqu'il a émis son avis, que l'idée d'écrire cette partie de ma vie lui semblait bonne, je me suis enfuie jusqu'à ma chambre. Notre chambre.

Dans moins de dix minutes, le conseil sera dans la grande salle, au complet. Je ne suis pas prête. J'ai l'impression d'être loin, à mille lieues de tout ça. Je n'ai pas la force de me battre ni le courage de subir de nouvelles pertes. Car c'est indéniable, nous n'en sortirons pas tous indemnes. Les minutes qui vont suivre vont être les plus dures de toute ma vie. Elles signent la fin de l'espoir ou le début de tout.

J'attache mes cheveux grossièrement, ressers les lacets de mes bottines et camoufle mon couteau dans mon dos, entre mon jean et ma chemise ample. J'ai l'air prête, oui. Seulement l'air.

Alors que je vais pour sortir de ma chambre pour rejoindre la grande salle du sanctuaire, la porte s'ouvre en grand, dévoilant Ugo, qui de son regard noir, animal, me jauge. Son visage est des plus effrayants. Bien qu'il soit beau, il me fait peur. Et dans un autre contexte, je partirai en courant. Là, j'en suis soulagée. Soulagée parce que lui est prêt. Ugo est conditionné. Ugo n'est plus que destruction et

chaos.

— Il est hors de question qu'il t'arrive quelque chose… grince-t-il d'une voix rauque et autoritaire, avant de poser ses deux paumes contre mes joues. Tu vas te battre comme jamais, 900. Tout ça est trop soudain. Tu n'es pas la seule à avoir envie de reculer, reprendre tes esprits. Il ne s'est écoulé que quelques jours entre leur énième extermination et aujourd'hui, mais si nous ne voulons pas revivre ça, nous devons taire nos peurs.

Il a raison, mais c'est trop dur. Infiniment dur.

— Ils ont tué 899… souffle-t-il.

Je tremble.

— Je me rappelle tout, 900…

— Quoi ?

Sa voix n'est plus qu'un souffle, une plainte.

— Chaque réinsertion. Tout. Chaque personne. Chaque extermination. Des milliers d'images me hantent chaque nuit, j'y pense chaque seconde. Tellement souvent que je n'arrive plus à respirer.

Oh bon sang…

Je suis sous le choc. Je savais qu'il avait enduré chaque réinsertion. J'ignorais qu'il en gardait un souvenir clair, parfait.

— Oh non… Je suis tellement désolée, je sanglote.

Ugo… Comment fait-il pour survivre ? Comment peut-il être si courageux après tout ce qu'il a vécu ?

Je ne m'arrête pas de trembler et bientôt, mon souffle se coupe.

— Denver… C'était mon meilleur ami. J'en garde un souvenir indélébile.

Il inspire doucement et je crois voir le trouble dans ses yeux.

— Delphine… souffle-t-il.

— Delphine ?

Ma voix est presque inaudible. Je suis sur le point de fondre en larme. Je sais ce qu'il va dire. Je crains ses mots.

— Je n'étais pas amoureux, 900… Elle n'est pas même un centième de ce que tu représentes pour moi. Mais elle était ma petite amie, dans l'une de ces réinsertions.

Oh non…

— Pourquoi me dire tout ça maintenant, Ugo ?

Cette fois, malgré le chagrin que j'ai pour cette femme, je ressens de la haine. Pas contre elle ni contre Ugo. Elle n'est pointée vers personne. Elle est seulement là, m'étouffant peu à peu, s'enroulant autour de ma gorge.

— Parce que je veux que tu sois en colère… grogne-t-il. Je veux que tu sois en colère parce qu'on t'a volé 899. Que tu aies la rage pour ce qu'ils m'ont fait. Je veux que pour les heures à venir, tu ne sois plus toi. J'ai vu des morts, 900. Des milliers de filles qui auraient pu être toi. J'ai eu des aventures, des petites amies, elles sont mortes. J'ai eu des amis, des dizaines et des dizaines, qui ne sont plus que des cadavres perdus sur cette île. Souillés, délaissés, abandonnés. Je sais que tu ne crains pas ta propre mort, 900. Mais qu'en est-il de nous ?

Ugo joue avec mon point faible, ma corde sensible. Il sait que je n'ai aucun instinct de survie envers moi-même. Seulement, lorsqu'il est question des autres, de lui, de Camélia, de Simon, de David et de tous les survivants, je donne tout ce que j'ai.

Il essaye et il y parvient. Peu à peu la colère s'insinue en moi. Doucement, calmement, lentement, elle arrive.

— Donne tout ce que tu as, ma chérie. Tout.

Soudain, sa bestialité s'envole. Une unique seconde, un instant fugace, presque imperceptible. Juste le temps de poser ses lèvres urgentes, douces et tremblantes sur les miennes, avant qu'il ne reprenne son masque imperturbable d'homme indestructible.

Nous sommes environ trois cents. Trois cents survivants sur le qui-vive, droits, raides, parfaitement alignés, les yeux rivés sur l'entrée du sanctuaire. Les rangs sont impeccables, symétriques, telle une armée prête à bondir. Une armée de gamins, pressée de faire couler le sang. La porte est grande ouverte et même si nous ne le voyons pas de l'intérieur, nous le savons, le soleil est à son zénith. Midi pile.

Fred, Ugo, Camélia, Joris, David, Simon et moi-même sommes en première ligne. À côté, les hommes de Fred sont imperturbables, protégeant Chloé par leur large stature. Une allée d'à peine deux mètres sépare notre armée en deux groupes. Ce petit chemin mène à l'autel, là où le professeur Carter, à moitié inconscient, et le docteur Stone tiennent à peine debout.

Le moment est calme, silencieux. Je n'entends que les battements de mon cœur, qui sans relâche cogne contre ma poitrine. Des pas. Des pas par centaines se joignent aux pulsations de mon cœur. À contretemps, ce rythme clair, parfait, remplace bientôt le moindre bruit.

Ils approchent. Ils sont là.

Une première silhouette s'engouffre dans le sanctuaire, Daniel. Puis une seconde, la femme. Celle qui avait accompagné Daniel la première fois. Elle a beau avoir la soixantaine, elle a une prestance et un charisme qui me fascinent autant que dégoûtent. Aussitôt, alors que les deux avancent jusqu'à nous, des centaines de gardes pénètrent à leur tour dans l'édifice, suivis de quelques dizaines de scientifiques.

Bientôt, ils sont près de cinq cents hommes et femmes face à nous. Presque le double de nos effectifs. Il y a encore une heure, je n'aurais pas été prête à encaisser ; maintenant, j'y crois. Nous y arriverons. L'espace est immensément grand et pourtant, à cet instant, j'ai l'impression d'étouffer tant nous sommes entassés. C'est presque huit cents personnes qui, maintenant, emplissent l'espace.

On va y arriver.

— Sont-ils au complet ? demande discrètement Fred à l'oreille d'Ugo.

S'il y en a bien un qui sait, qui a le souvenir du nombre d'hommes présents au conseil c'est bien Ugo. Et alors qu'il réfléchit, balayant du regard l'armée qui nous fait face, je prie pour que la réponse soit positive.

— Je dirais que oui… Mais on n'est pas à l'abri de tomber sur quelques gardes à la sortie.

Fred hoche la tête et alors que je m'attendais à ce qu'il prenne la parole haut et fort, il glisse de nouveau quelques mots discrets à Ugo.

— Ils ne te tueront pas, Ugo. C'est à toi de le faire.

Soudain, mon souffle se coupe et sans même réaliser j'agrippe la main d'Ugo et la presse fermement.

— J'y comptais bien… souffle-t-il.

Et après avoir caressé le dos de ma main, il se libère et s'avance à la rencontre de Daniel.

— Avez-vous la carte et les pilules ? demande Ugo suffisamment fort pour nous entendions tous.

La réverbération est telle que même un murmure aurait ricoché contre chacun des murs.

Je suis tendue et peu à peu mes tremblements se réveillent. Je perçois tout. Chaque crispation des gardes. J'observe leurs mains qui, malgré l'absence d'arme visible, semblent prêtes à dégainer. J'ai conscience du métal froid de ma lame appuyé contre ma peau

maintenant humide. Un long frisson me traverse et je donne tout pour rester stoïque.

— Nous les avons ! répond la femme. Rendez-nous d'abord le professeur Carter et le docteur Stone.

— Pas tant que nous n'aurons pas la preuve que ces pilules ne nous tuent pas !

La femme observe alors Ugo, balayant son regard de haut en bas. Il est imperturbable. Son visage, droit, fier, ne tremble pas. Il ne rentre pas dans son jeu, visant à intimider.

— Piochez… l'incite-t-elle alors, tendant de sa main ridée un large bocal contenant une multitude de petits cachets.

Ugo n'hésite pas et plonge sa main raide et pas le moins du monde tremblante dans le pot en verre, récupérant une seule et unique pastille et sans même adresser un regard en arrière, vers nous, il tend l'objet de notre liberté dans notre direction. Fred s'avance alors, frôle les doigts d'Ugo et rejoint Chloé qui, de son regard déterminé, prouve qu'elle n'a aucunement l'intention de faire marche arrière.

Je n'entends pas ce qu'ils se disent, mais Fred glisse quelques phrases à l'oreille de Chloé, qui répond par un simple hochement de tête. Et je crois que nos souffles se coupent alors tous, à l'unisson, lorsque Chloé porte la pilule à ses lèvres. Le silence nous enveloppe. Si bien que même les battements de mon cœur ne franchissent plus la barrière. Aucun geste, aucun souffle, aucun clignement de paupières. Nos yeux sont rivés sur elle. Je la vois déglutir et même si elle se trouve à plusieurs mètres de moi, j'ai presque l'impression de voir la petite forme ovale passer sa gorge.

Ça y est, il doit être dans son estomac.

Quelques secondes se sont écoulées, et rien. Rien. Chloé est consciente. Ni morte ni perdue. Elle est simplement elle, seulement elle.

Ils ont menti.

L'attente est longue, trop longue. Pourtant, il s'est écoulé moins d'une minute. C'est tout juste si elle vient d'avaler et pourtant nous sommes suspendus à la moindre réaction.

Oui, ils ont menti.

J'ose un regard en direction d'Ugo, toujours de dos, n'accordant aucun intérêt à Chloé ni à la scène à laquelle nous sommes tous témoin. Soudain, le bruit d'un choc, un cri retentit, suivi de plusieurs gémissements de surprise.

Chloé est au sol. Sa chevelure blonde recouvre son visage.

Ils ont menti. La pilule nous tue.

Je retiens mon cri, pourtant mon corps, lui, ne tient plus. Je brûle d'agir, de me battre, de les tuer, de me venger. Ma main me démange, je suis à deux doigts de m'emparer de mon couteau.

— Vous pensiez nous berner ? hurle Camélia, s'avançant d'un pas tremblant de rage.

Mickey, Fred et les jumeaux s'avancent à leur tour, suivis de dizaine d'autres. Chacun la main crispée, prête à récupérer leur arme.

— Attendez ! cri Ugo. Ne bougez pas !

Ugo s'est retourné et observe Chloé, inerte, au sol.

Sa voix, sa seule décision me retient d'agir à mon tour. J'aimerais pourtant, mais Ugo sait ce qu'il fait.

Du moins, je l'espère.

Sa main est suspendue en arrière, figée devant nous, comme si elle formait une barrière suffisante pour nous empêcher de sauter sur les hommes du conseil.

Nous sommes immobiles, à l'affût du moindre ordre d'Ugo.

L'air est soudain glacial et nos yeux sont braqués sur les hommes du conseil. Si nos regards étaient des armes, ils agoniseraient déjà dans leur sang.

Malgré mon stoïcisme, j'ai l'impression d'être un animal. Un animal que l'on retient par une laisse pour l'empêcher de se jeter sur sa proie. Un animal brûlant de bondir, bavant, grognant, forçant sur son collier pourtant bien maintenu. Je n'attends que du lest, le feu vert pour dégainer mon couteau et le planter dans le premier homme venu.

Ils nous ont menti. Qu'espérions-nous d'autre ?

Une bruyante inspiration me fait lâcher le regard de cette meute de barbares et je crois rêver lorsque la silhouette de Chloé tressaute.

Bordel, elle est en vie.

Fred la soulève, la remet sur pied, et alors que le silence était déjà oppressant, le cri strident de Chloé nous étouffe tous.

— Mon Dieu ! Où-suis-je ! Au secours ! Lâchez-moi !

Oh bon sang… Je ne reconnais plus sa voix. Je ne retrouve plus son regard. Elle est terrorisée, sur le point de tourner de l'œil. Ses traits se tordent de douleur, de peur. La pilule fonctionne. Elle fonctionne

peut-être trop bien.

— Qui êtes-vous ? hurle-t-elle. Qui êtes-vous ? Où suis-je ?

Peu à peu, sa voix s'éteint, doucement, calmement.

— Lâchez-moi… souffle-t-elle avant de sombrer dans les bras de Fred, qui, impuissant, tentait de la maintenir en place alors qu'elle se débattait quelques secondes auparavant.

Il tient sa promesse et sans perdre de temps, il l'écarte du groupe, rejoignant nos derniers rangs.

— Vous en avez maintenant la preuve, sourit la femme, d'une voix satisfaite.

Ce que je pensais être encore un mythe est aujourd'hui bien réel. La pilule fonctionne. J'ai une chance de retrouver mes souvenirs.

— La carte ?! grince Ugo. Dépliez-là.

C'est avec un sourire provocateur qu'elle s'exécute, affichant un plan de près d'un mètre carré, rempli d'informations, d'indications impossibles à lire de là où je me trouve.

— Bien… poursuit-il. Procédons à l'échange…

Aussitôt, chacun est sur le qui-vive. De notre côté, comme du leur, nous sommes tous crispés, dans l'attente du moindre geste, de la moindre erreur pour agir, riposter, tuer. Un groupe de survivants porte le professeur Carter et le docteur Stone à bout de bras, les menant jusqu'à l'armée du conseil. C'est au milieu de l'allée que nous avons formée par nos rangs qu'ils traversent la grande salle. Le professeur est tellement à bout de force que ses pieds traînent sur le sol, glissant, grinçant sur la pierre polie.

Impassible, Ugo récupère son père par le col de sa chemise.

— Donnez-nous les pilules et la carte.

La femme n'hésite pas une seconde et cette fois c'est David qui s'avance, récupérant le plan ainsi que le bocal. Il reprend sa place à reculons, parmi nous, les mains chargées de notre trésor.

C'est maintenant…

Prépare-toi, 900…

David transmet notre monnaie d'échange à l'arrière, pour qu'en passant de mains en mains, elle arrive à destination, auprès du docteur Anand. C'est elle, qui, en dernière ligne, s'en est vue confier la garde. Discrètement, je repère un banc à ma gauche, sous lequel je sais avec certitude que je trouverai un fusil.

J'inspire un grand coup, gonflant mes poumons de suffisamment d'air. Peut-être même les dernières réserves.

— À votre tour…

Doucement, je prends appui sur mon pied droit, prête à bondir en direction du banc. Je retiens mon souffle. Celui qui m'apportera l'impulsion dont j'ai besoin, le cri nécessaire pour me propulser jusqu'à mon but.

Nous attendons ton feu vert, Ugo…

À ma droite, David serre les poings tandis que Simon glisse sa main dans son dos, lentement, imperceptiblement. Camélia, elle, caresse de ses doigts le manche invisible de son couteau, camouflé sous son T-shirt ample. Ugo tient toujours la chemise de son père dans son poing. Le temps semble long, infiniment long, et pourtant seule une poignée de secondes s'est écoulée depuis l'instant où nous avons récupéré la carte et le bocal.

D'un geste brusque, Ugo balance son père du côté des gardes du conseil, Mickey l'imitant avec le docteur Stone.

C'est maintenant… Bordel, c'est maintenant.

— MAINTENANT ! hurle Ugo.

Et là… Tout va très vite.

Les portes du sanctuaire se referment et je cours, à toute vitesse, récupérer l'arme qui d'une seule impulsion de l'index accomplit son travail, sa seule et unique fonction : tuer.

Je n'ai pas de cible particulière, mon instinct me dicte seulement de tirer. Encore et encore.

Tirer pour semer la panique, le chaos.

Tout le monde se bouscule, la grande salle du sanctuaire est emplie de cris, de gémissements, de détonations et de sang. Ugo, à ma gauche, a récupéré lui aussi une arme. C'est sans hésitation qu'il tire au hasard, dans le tas, en plein dans l'armée du conseil. Nous avons l'avantage de l'effet de surprise, mais très vite, ils dégainent leurs armes et à notre tour nous sommes confrontés à leurs balles meurtrières. Je ne comprends pas ce qu'il m'arrive lorsqu'une main ferme agrippe mon col et me propulse en arrière. En quelques secondes, je me retrouve allongée derrière un banc et il me faut reprendre mes esprits pour réaliser qu'il s'agit de Camélia, qui déjà, couverte par l'assise de pierre, tire sans interruption vers les gardes.

À l'aide d'une longue inspiration, je me redresse. Seuls mes yeux

dépassent de notre bouclier de fortune et alors je l'imite. Tirant à mon tour à tout va. J'ai beau ne pas viser, tirer dans le vide, je ne peux m'empêcher d'observer la grande porte, close, fermée droit devant moi. Des gardes essayent par tous les moyens de la faire céder pour sauver les scientifiques qui, couchés au sol, tentent d'éviter nos balles.

Ils n'y arriveront pas. Jamais. Un groupe de survivants s'est chargé de bloquer l'issue depuis l'extérieur. Dès le signal d'Ugo, il leur a fallu quelques secondes pour rendre cet accès impossible à franchir.

Les hommes du conseil sont bloqués, avec nous. Pour le moment.

Alors que je continue de tirer, mon arme est soudain sourde, muette. Le cliquetis vide m'annonce que je n'ai plus de munitions.

— Replie-toi ! hurle Camélia, rejoins les autres !

Je ne comprends rien. Pourtant, la salle n'est plus que hurlements. Le sol initialement blanc est couvert de giclées de sang, quand ce ne sont pas des flaques entières.

— C'est le moment ! hurle alors Ugo que je repère tout juste à ma droite, camouflé lui aussi derrière un banc de pierre.

Plusieurs survivants relaient l'information, le cri d'Ugo se fondant parmi tant d'autres dans cette scène chaotique.

— Replie-toi, 900 ! cri Camélia de nouveau.

Et cette fois, je l'écoute. Il n'y a rien que je puisse faire ici.

Alors, courbée, pensant naïvement éviter les balles en adoptant cette position, je slalome entre les bancs et tandis que la majorité des survivants s'est déjà retranchée vers l'entrée des dortoirs, je rejoins finalement Ugo qui, bien qu'ayant reculé, reste pourtant en première ligne.

— Qu'est-ce que tu fous ? hurle-t-il entre deux rafales de balle.

Il ne me regarde pas, trop concentré pour viser.

— Il faut y aller ! je m'époumone. Tu as donné l'ordre ! Tu dois le suivre toi aussi !

J'ai l'impression de parler à une machine. Il ne m'entend pas. Ne me regarde plus. J'ose un regard sur la gauche, et Camélia a déserté, elle s'est repliée elle aussi.

Il ne reste plus qu'Ugo et moi.

Je sais que je risque de le mettre en colère plus qu'il ne l'est déjà, mais il est question de notre vie. Nous sommes sur le point de réussir notre mission. Sur le point d'y arriver. On ne peut pas tout gâcher

maintenant. Alors j'attrape sa main libre, la glisse dans la mienne, et d'une violente impulsion, je le propulse vers l'arrière, l'emmenant avec moi jusqu'aux couloirs. Son arme tombe au sol dans le feu de l'action et les secondes suivantes m'apparaissent comme les dernières de ma vie.

Dos aux centaines de gardes, nous courrons comme jamais. Chaque seconde, je crains de recevoir une balle. J'en vois filer tout autour de nous. Certains de nos hommes tentent de nous couvrir depuis l'entrée des dortoirs, tirant à tout va, et même si nous n'avons qu'une vingtaine de mètres à parcourir, le temps dure une éternité. Ces quelques secondes sont un supplice. Mon cœur explose dans ma poitrine, je m'entends crier et pourtant je ne contrôle rien.

À cet instant, c'est Ugo, qui, maintenant plus rapide que moi, me propulse vers l'avant, accélérant ma course, boostant ma force de la sienne. Et même s'il fait barrière avec son corps, notre vie ne repose que sur la chance et sur la volonté du professeur Carter à garder son fils en vie malgré sa traîtrise. Une chance que, depuis le début, nous n'avons pas. Cette chance qui n'a jamais été de notre côté.

Malgré moi, je souris. Je vais peut-être mourir, lâchement, de dos, sans même voir le visage de l'homme qui aura décidé de mon sort. Mais, qu'importe, je sais au moins que, pour l'instant, les survivants sont sains et saufs, pour la plupart.

Oui, c'est peut-être cet instant, qui est mon dernier.

Celui durant lequel la main d'Ugo dans la mienne aura été mon dernier ancrage, celui où ses yeux, braqués aux miens, auront été la dernière vision que j'aurais eue du monde. Celui où sa voix, bien que lointaine dans tout ce vacarme, me hurlant de ne pas m'arrêter, de courir encore et encore, aura été la dernière mélodie filant jusqu'à mes oreilles.

Il ne nous reste qu'une dizaine de mètres à parcourir. Le salut est à notre portée. La libération arrive, elle est là, si proche, si réelle.

— Ne t'arrête pas ! hurle-t-il.

Mes yeux sont focalisés sur sa bouche, qui, humide et magnifique, au ralenti, s'adresse à moi.

Je rêve de l'embrasser, durant des heures, des jours, des années entières.

En aurai-je l'occasion ?

Je m'écroule au sol. Je hurle.

Du sang… Je saigne. Mon T-shirt en est imbibé.

Quelle ironie. Bon sang, quelle ironie !

J'ouvre les yeux avec difficulté. Ma vision floue, remplie de larmes, est fixée sur cette porte, cette foutue porte menant au dortoir, qui n'est qu'à quelques pas de moi. À cinq minuscules mètres. Juste cinq. Jusqu'au bout la chance se sera jouée de moi. Elle m'aura fait croire que pour une fois, l'unique, elle était avec moi.

Elle ne l'a jamais été. Elle m'a toujours fait défaut.

— 900 ! hurle Ugo alors qu'il s'allonge à côté de moi.

Non… ! J'aimerais lui crier de partir. Il est à découvert. Les gardes arrivent, je les entends.

— Arrêtez-les ! ordonne le professeur Carter d'une voix à peine audible.

Fred, Mickey, les jumeaux, Camélia, ont beau leur tirer dessus de derrière la porte pour les ralentir, ils sont redoutables, déterminés, ils arrivent. Rien ne les fera reculer.

— Dis-moi où tu as mal ? Ma chérie, lève-toi. Essaye, s'il te plaît.

Ugo… Il pleure, il est en larme.

Je veux qu'il parte, mais je le sais, je l'ai toujours su, il ne partira jamais sans moi. Il se fera enlever, et subira le même sort inlassablement. Je ne le permettrai jamais. Et voir ses yeux rouges, baignés de larmes, entendre ses sanglots, sa respiration saccadée, désespérée me fait perdre le contrôle. Je ne suis plus maîtresse de rien. Je ne comprends pas comment, mais je hurle, me relevant, posant mon poing contre mon ventre à vif. La douleur est insupportable, mais j'y arrive. Et lorsque je suis sur pied, Ugo inspire profondément et glisse un bras sous mes genoux, l'autre, dans mon dos et me porte, non sans crier sous l'effort.

— Ne tuez pas mon fils ! Tuez-la, elle !

Les rafales reprennent de plus belle. Je ne parviens pas à en déterminer l'origine. Viennent-elles de mon camp ? Ou de celui du conseil ?

Ma vision est floue, la seule chose que je distingue, sur laquelle je suis focalisée, c'est ce plafond. Ce haut plafond de plusieurs dizaines de mètres au-dessus de moi, qui n'arrête pas de vaciller.

— Ferme la porte ! hurle Ugo.

Je ne vois rien de ce qui se passe, mais je le sais.

Camélia et les jumeaux bloquent l'issue à l'aide de planches. Cette

porte en bois nous séparant de la grande salle mais qui ne tiendra pas longtemps. Au moins m'offre-t-elle une fois close, la paix et la quiétude du silence, ne serait-ce que pour un court instant.

Je suis trimballée dans les bras d'Ugo qui à ma grande surprise ne perd ni de sa force ni de sa détermination.

— Les souterrains sont par-là ! crie Camélia. Ils doivent déjà tous y être ! Ils ne vont pas nous attendre longtemps !

Ils courent. Tous. Et je prie pour ne pas être celle qui les ralentira. Car si je freine leur course, ils mourront. Tout tourne autour de moi. Je ne sais même pas dans quel couloir nous sommes, si même nous avons passé les dortoirs. La seule chose que j'entends c'est la porte en bois qui, enfin, cède sous les coups des gardes du conseil, à quelques centaines de mètres derrière nous.

— Plus vite ! hurle Simon. Je peux la porter, Ugo !

— Non ! On y est bientôt !

Mon poing est toujours fermement maintenu contre mon ventre, là où la plaie ne s'arrête pas de suinter. Je suis sur le point de tourner de l'œil.

Ma bouche est pâteuse. Je me sens déshydratée, vidée.

— Ici !

De nouvelles balles fusent dans notre direction, mais ne nous atteignent pas. Pourtant, je le sais. Je suis un poids pour eux. L'avance que l'on a sur les gardes ne va pas durer. D'ici quelques secondes, ils seront en mesure de nous atteindre.

— Encore quelques mètres ! s'époumone David. 900, reste éveillée !

J'essaye. Je déploie toutes mes forces pour ne pas sombrer. Le noir est attirant, tellement séduisant que je serais tentée de le rejoindre. Mais je n'ai pas le droit. Je me l'interdis.

— Fred ! hurle Camélia.

Fred est avec nous ?

— Prépare-toi, Fred !

Non… Fred nous attend à l'entrée des souterrains. C'est lui qui doit être le dernier. Il s'est désigné pour l'être. Les gardes se rapprochent, je les entends, mais ça y est, nous y sommes presque. La voix de Fred devient plus claire, plus définie.

— 900 est blessée ! s'exclame Ugo.

À ses mots, je comprends que nous avons rejoint Fred et passé le souterrain. Ce souterrain qui depuis des années avait été condamné et que Séraphine avait commencé à déblayer il y a plusieurs mois. Nous avons terminé son travail, creusant sans relâche depuis notre arrivée au sanctuaire. La galerie est libre depuis maintenant deux jours, mais pas pour longtemps.

Soudain, nous nous arrêtons.

C'est le moment. C'est là que tout doit se décider.

— Fais vite ! hurle Camélia à Fred. Ils arrivent ! On doit emmener 900 auprès du docteur Anand. On ne doit pas traîner !

— Il n'y a plus personne ? s'exclame Fred avec inquiétude.

— Personne ! On est les derniers !

Les pas se rapprochent, dans quelques secondes les gardes seront là.

— Alors c'est parti ! Bouchez vos oreilles !

Aussitôt, Ugo me resserre contre lui, enfouissant mon visage dans son cou, se recroquevillant contre moi pour me protéger, et une seconde plus tard l'explosion est si forte que chacun de nous percevons la décharge jusque dans notre poitrine. Ugo est violemment projeté vers l'avant, et je le sens percuter le mur de son dos. Son souffle se coupe, il étouffe une plainte. Il ne m'a pas lâchée un instant, serrant plus encore mon corps entre ses bras. Le son est assourdissant. Mes oreilles sifflent, mon cœur bat à toute vitesse. Des pierres s'écroulent par centaines et s'écrasent contre le sol. Tout tremble autour de nous. Un nuage de poussière se soulève et nous enveloppe, nous faisant tousser, cracher nos poumons.

C'est terminé. Ils sont piégés. Le conseil est bloqué à l'intérieur du sanctuaire. Il ne peut plus sortir. Ne peut plus nous pourchasser.

Si je n'étais pas si mal en point, je rirais de soulagement. Mais je parviens seulement à sourire, les larmes aux yeux.

On a réussi.

Putain. On a réussi.

Je ne le réalise pas tout de suite, mais Camélia, Ugo, les jumeaux et Fred ont repris la course, arpentant la galerie, ce tunnel étroit, cette ascension impossible. Ma joie est tellement énorme que je ne ressens presque plus la douleur. Et lorsque la lumière du jour nous aveugle enfin, signe que nous avons rejoint l'extérieur, cette fois je ris. Fort.

— On a réussi, putain de merde ! s'écrie Camélia.

Chapitre 20

Ugo

Nous n'avons pas fait de pause depuis plus de cinq heures. Sans relâche, nous marchons, tantôt sur des terrains plats, praticables, tantôt dans des forêts sauvages impossibles à travers à vive allure. Même si chacun de nous a exprimé sa joie, hurlant, criant, riant à pleine gorge alors que le conseil était pris au piège, à cet instant nous sommes épuisés. La route est longue, trop longue.

Le docteur Anand a tout de suite récupéré 900. Nous avons été forcés de l'attendre alors qu'elle extrayait la balle. Fort heureusement, l'emplacement ne lui était pas fatal et aux dires de Célina Anand, elle s'en remettra rapidement. Elle l'a alors recousue, sommairement, avant de nettoyer la plaie avec un antiseptique. C'est lorsqu'elle a versé le produit sur sa chair que 900 s'est réveillée, hurlant sous la douleur. Il n'a pas fallu plus de deux minutes pour qu'elle se rendorme, alors que Célina lui injectait un somnifère doublé d'un antidouleur. Je crois qu'elle comme moi avons eu de la chance. Les gardes auraient pu nous tuer s'ils en avaient réellement l'intention. Nous étions, 900 et moi, a découvert, de dos, à la merci de leurs balles et aucune ne nous a été fatale.

Ils n'ont pas osé. Du moins, la majorité. Ils n'ont pas pris le risque de tuer le fils de leur chef.

Je crois qu'ils tentaient seulement de nous arrêter. De nous dissuader de fuir. Là est finalement le seul avantage à être son fils.

Une balle m'a seulement frôlé l'épaule. Une minuscule entaille, très vite soignée par un bandage de fortune. Une écorchure qui ne m'empêche pas de tenir entre mes deux paumes, d'une poigne de fer, la civière de 900, avec Joris, mon frère.

C'est ainsi que depuis cinq heures, nous avançons. Je sais que Joris est épuisé et que malgré le corps frêle de 900 le poids est pour lui insoutenable. Si la première heure la charge était supportable, à cet instant, nous ne pouvons plus nous leurrer, il faut passer la main. Il me suffit d'un seul regard en direction de Simon pour qu'il comprenne qu'il est temps pour lui et son frère de prendre la relève. Alors que David glisse ses deux mains sous mes doigts, agrippant les deux manches en bois, Simon, l'imite, à l'avant.

— Merci… je murmure, alors que je m'étire longuement pour réveiller mes poignets endoloris.

J'ose un regard vers 900, qui dort paisiblement. Son visage semble serein, libéré de toute douleur. Doucement, je lui caresse les cheveux avant de retrouver mon frère au côté du docteur Anand.

— On va bientôt faire une pause, j'annonce, essoufflé. Il faudra passer le message à Fred à l'avant.

Camélia m'entend, et sans même m'adresser un mot, juste un hochement de tête, elle accélère la cadence pour rejoindre le début du cortège.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? s'inquiète Joris, qui, de ses yeux bleus injectés de sang, m'observe intensément, réellement perturbé.

Je sais ce qui lui passe par la tête. Ses craintes sont les miennes.

Qu'allons-nous faire ?

— Nous n'avons pas de famille. Où allons-nous vivre si nous parvenons à quitter l'île ? poursuit-il, sans attendre ma réponse.

J'aimerais le rassurer. Lui dire que j'ai un plan, que tout est calculé, que nous avons une maison quelque part, une ville prête à nous accueillir, des parents qui n'attendent que nous, qui attendent de nous revoir pour enfin nous enlacer, nous chérir.

Mais je n'en sais pas plus que lui. Là est la différence entre nous et le reste des survivants. Nous n'avons pas de vie au-delà de cette île. Personne ne nous pleure. Personne ne sait même que nous existons. Nous sommes des étrangers et, bien que je n'en parle jamais, cette solitude me pèse, m'oppresse chaque nuit, chaque jour depuis maintenant une semaine.

Qu'allons-nous faire ?

— Vous resterez avec moi…

Hein ?

La voix de Célina s'élève, elle qui, sans bruit, marchait à nos côtés depuis cinq heures, veillant au confort de 900.

Joris et moi sommes sans voix. Que veut-elle dire ?

Soudain, de ses doigts tremblants, elle sort un morceau de papier froissé de sa poche. Je mets plusieurs secondes avant de réaliser qu'il s'agit d'une photographie, alors qu'elle me la glisse dans la main. Je plisse les yeux, comme si ma vision me jouait des tours. Mais non, il s'agit bien d'elle, plus jeune.

— Qui est-ce ? je demande en pointant du doigt l'homme qui l'accompagne et l'enfant qu'elle porte dans ses bras.

— Mon mari. Du moins, c'est le souvenir que j'en ai. Et mon fils.

Elle se retrouve confrontée à mon regard interrogateur.

— J'ai été enlevée comme vous, Ugo… Du moins, c'est ce que Daniel semblait sous-entendre. Le conseil ne m'a pas effacé tous mes souvenirs, mais m'a fait croire à la même histoire que vous. Une épidémie. Je les croyais morts. Lui et mon fils. Comme tous les habitants de la terre. J'y croyais dur comme fer. Mais… Je crois qu'ils sont toujours en vie Ugo. Enfin, c'est une certitude. Ils sont toujours là. Je ne prendrai pas cette pilule. Je n'en ai pas besoin. Je sais quelle a été ma vie.

Soudain, malgré son air impassible, quelques larmes lui échappent. Des larmes qu'elle refoule très vite, frottant sa manche contre ses joues.

— Retourne la photographie, Ugo…

Je m'exécute et déchiffre la ligne manuscrite.

— Une adresse ? À New York ?

Elle hoche la tête, sans m'adresser un seul regard.

— C'est là que je vivais. Du moins, si mes souvenirs sont bons. J'ai toujours eu cette photo avec moi. Durant des années, elle était pour moi le seul souvenir auquel je pouvais me raccrocher. C'est eux qui me gardaient en vie. L'idée que repeupler la terre était le meilleur moyen de leur rendre hommage. Quelle mascarade !

Elle souffle, longuement, perdant pour la première fois le self-control que je lui connais.

— Tu te rends compte ? J'ai toujours cru être la seule à avoir survécu. J'ai toujours pensé avoir perdu tous ceux qui m'étaient chers. C'est faux. C'est même l'inverse. C'est eux qui m'ont perdue. C'est eux qui ont dû me pleurer jour après jour. C'est mon fils qui a grandi sans sa mère. Pas moi qui ai vécu pour son souvenir. Et s'ils avaient refait leur vie ?

Joris, muet, glisse sa paume dans celle de Célina et embrasse le haut de sa main.

— Je suis désolé… murmure-t-il, réellement touché.

— Je me suis beaucoup liée d'affection pour vous… sanglote-t-elle, alors qu'elle glisse sa main dans la mienne, nous maintenant l'un et l'autre. Ugo, j'ai passé beaucoup de temps avec toi, je t'aime comme

un fils. Ça te paraît peut-être exagéré, peut-être précipité, peut-être trop fort comme terme alors que tu as perdu ta mère, mais c'est pourtant ce que je ressens. En l'espace d'une année, nous avons vécu bien plus que nous devrions en une seule vie. Les sentiments que j'éprouve pour vous sont authentiques. Et jamais personne ne pourra comprendre notre combat. J'ai eu confiance en toi à la seconde où je t'ai croisé. Je n'ai jamais douté de ton courage. Joris, même si tu ne me connais pas, que je suis une étrangère pour toi, je n'ai cessé de veiller sur toi depuis plus d'un mois. Je me suis accrochée chaque jour pour que tu survives, comme si tu étais mon propre fils. Nous venions de vivre le pire, et ton réveil a été pour moi la plus belle récompense. Je veux être votre tutrice. Une fois dehors, si nous y parvenons, je veux prendre soin de vous. J'y arriverais. J'ai une maison. Cette adresse, c'est la mienne. Vous avez l'âge de vous envoler de vos propres ailes, mais… laissez-moi faire ça pour vous. Vous avez tellement fait pour moi.

Sur les derniers mots, sa voix se brise. Célina et moi avons, depuis notre rencontre, une relation de confiance. Nous n'avons pas besoin d'échanger des milliers de mots, ni même de mettre des mots sur notre affection. Je n'ai cessé de veiller sur elle, comme elle a veillé sur moi. Nous avons tout partagé. Chaque faiblesse, chaque victoire, chaque blessure. Elle gardait pourtant toujours un certain recul, n'envahissant jamais notre intimité aux jumeaux, Camélia, 900, 899 et moi. Pourtant, bien qu'en retrait, elle avait toujours un œil sur nous. Comme nous, nous gardions un œil sur elle. Nous avons partagé les mêmes peurs, les mêmes obstacles. Elle était une mère, pour nous tous, gamins perdus.

Je retiens mes larmes. Moi, Ugo, je n'ai pas l'habitude de pleurer. Seulement, je réalise tout juste combien cette femme est belle et bienveillante. Sa proposition diffuse une onde de chaleur dans tout le corps. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai l'impression d'avoir quelqu'un qui veille sur moi.

Moi, l'aîné de notre réinsertion. Celui, qui, malgré lui, se devait d'être fort, combatif et audacieux. Celui, qui, bien souvent, a dû taire ses faiblesses pour le bien des autres. Ce grand frère qui était là pour montrer l'exemple. Cet homme a pour une fois un aîné sur qui compter, se reposer.

Alors, je n'ai pas besoin de réfléchir plus longtemps. C'est le plus beau cadeau qu'elle pouvait nous faire, à mon frère et moi. La promesse d'une vie. Une vraie.

— Oui…

Je serre alors sa main, fermement, caressant timidement sa peau de mon pouce.

— Tu ne pouvais pas nous rendre plus heureux… je poursuis, capturant son regard du mien.

Et alors que nos yeux se croisent, un lien puissant se créer. La lueur déterminée de ses iris et la tendresse des miennes témoignent de tout ce que nous ressentons l'un pour l'autre.

Une affection forte, un respect sans failles, et une loyauté éternelle.

Elle, comme nous, nous n'oublierons pas. Jamais.

Nous trois. Joris, elle et moi.

— HALTE ! hurle Fred à l'avant.

Aussitôt, la troupe s'arrête. Malgré moi, mon cœur s'emballe, trop longtemps habitué aux embuscades. Mais je comprends vite que c'est l'heure de la pause. Alors que j'offre un dernier regard à Célina et Joris, je poursuis mon chemin, retrouvant après quelques secondes, Fred, à l'avant, tout aussi essoufflé que nous.

— Le soleil va se coucher d'ici peu… Il faut qu'on établisse un campement pour la nuit.

Fred s'assoit sur une grosse pierre pour reprendre son souffle et acquiesce.

— Tu as raison… On va faire ça. Mickey ! Passe le mot ! On reste ici pour la nuit !

Aussitôt, Mickey se charge de la mission et je m'assois alors, face à Fred. Je sors mon paquet de cigarettes de ma poche et en sors deux. Une que je lui tends, l'autre que je glisse entre mes lèvres.

— Comment va Chloé ? je demande, allumant ma cigarette et inspirant une grande bouffée salvatrice.

— J'ai demandé à Célina de me filer un cachet si jamais la pilule était efficace. De quoi la mettre stone plusieurs heures. Du coup, elle suit le mouvement sans comprendre ni s'opposer.

— Ouais… Je crois que c'était la meilleure solution.

Mon dos repose contre un tronc d'arbre et alors je m'enfonce plus profondément, observant le ciel, repensant à la réaction de Chloé, perdue, au milieu d'étrangers. Je ne l'ai pas regardée, du moins, le moins possible. Mais j'ai entendu. Chacun de ses cris, de ses plaintes effrayées. Et malgré moi, je ne peux m'empêcher de penser à 900. Aura-t-elle la même réaction, face à moi, lorsqu'elle prendra cette

putain de pilule ? Hurlera-t-elle, elle aussi ? Me considérera-t-elle comme un inconnu ? Pire, comme une menace ?

Posera-t-elle sur moi le regard que je redoute tant ? Cette lueur sombre, impersonnelle, étrangère. Celle qui n'est pas la sienne. Celle qui ne m'a jamais été adressée ? Jamais, sauf lorsque je l'ai retrouvée dans son orphelinat.

Serai-je capable de revivre ça ?

— Comment va-t-elle ? demande Fred, comme s'il lisait dans mes pensées.

— Elle va s'en remettre…

— Et Séraphine ? j'ose demander. Elle est presque invisible depuis la révélation de Daniel.

— Elle compte se rendre. Elle se rendra aux autorités, une fois sur le continent.

— Bien.

Fred m'adresse un regard satisfait. Le sujet Séraphine en perturbait plus d'un depuis quelques jours. Moi y compris. Alors son choix nous libère un peu. En se rendant aux autorités, Séraphine nous épargne une lourde décision. Fred n'en dit pas plus. Nous ne sommes pas d'humeur bavarde. Ni lui ni moi. Nous voulons juste profiter du calme, du repos. C'est particulier, cette sensation. Cette impression d'être à contretemps de tous. En décalage. Quand chacun des survivants a hâte de rejoindre ce bateau, ce cargo, moi, je prie pour que la route soit longue. Je prie pour que chaque jour s'écoule aussi lentement qu'une année. C'est tellement contradictoire que c'en est perturbant. Je prie pour que chacun retrouve sa vie, mais je désire rester auprès d'eux, encore un peu. Auprès de Cam, de Simon, de David, mon meilleur ami, et surtout… de 900.

J'inspire une dernière bouffée de ma cigarette, expire une épaisse fumée dans le ciel maintenant assombri et l'écrase sans ménagement contre le tronc d'arbre sur lequel je suis appuyé.

— Le cargo est censé arriver quand ?

Fred m'imite, éteignant la petite braise contre la pierre, avant de sortir la carte de son sac. Il la déplie lentement et pointe du doigt le chemin à parcourir.

— Dans quatre jours. S'ils ne nous ont pas menti, le cargo arrive dans quatre jours.

— On y sera à temps ?

— Tout juste…

— Comment vas-tu, ma chérie ?

900 est allongée sur une couverture, la nôtre. Le temps s'est rafraîchi, mais malgré tout l'air reste doux pour la nuit. Elle vient tout juste d'ouvrir les yeux et son regard bleu se scelle immédiatement au mien.

— Je vais bien… sourit-elle. Je n'ai mal nulle part. Par contre, j'ai l'impression d'avoir bu de l'alcool. Beaucoup trop d'alcool.

Je ne peux m'empêcher de rire en entendant le ton amusé de sa voix.

— Les médicaments… C'est ça ?

Je hoche la tête, incapable de dire un mot, alors qu'elle me regarde avec des yeux admiratifs.

— Tu m'as sauvée…

— Je crois qu'on va arrêter de compter le nombre de fois où l'un comme l'autre on s'est sauvé, non ?

— Tu as raison… bredouille-t-elle, les yeux mi-clos, réprimant de justesse un bâillement.

Doucement, je lui caresse les cheveux, observant sa bouche humide. Bien qu'elle soit dans un état second, je ne peux résister à cet appel. Celui de goûter à ses lèvres, tant que je le peux encore. Alors je m'exécute, m'autorise ce tendre échange. Elle y répond doucement alors que je rencontre sa bouche, me pressant faiblement les lèvres, à deux doigts de se rendormir. Et de nouveau, je souris alors que je m'écarte, toujours assis près d'elle.

Elle dort. Du moins, je crois.

— Allonge-toi avec moi… marmonne-t-elle d'une voix presque inaudible.

Je ne me fais pas prier et m'installe sur le dos, à côté d'elle, étalant mes jambes sur la couverture. Je glisse un bras sous sa nuque et aussitôt elle enfouit son visage dans mon cou. Je ne peux m'empêcher de frissonner alors que son souffle m'effleure la peau, sa bouche tout juste posée, immobile, sur ce petit endroit sous mon menton, là où mon pouls s'enflamme et pulse à toute allure. De ma main libre, je soutiens ma nuque et observe les étoiles. Du moins, ce que la forêt dense m'autorise à voir au-delà de ses arbres touffus et hauts. Ces instants sont les derniers, peut-être, où elle sera dans mes bras.

J’aimerais veiller toute la nuit, me nourrir de sa présence encore et encore, pour en être suffisamment repu et ainsi ne pas ressentir le manque d’elle pour le reste de ma vie. Mais même si je parvenais à garder les yeux ouverts, à profiter de chaque seconde auprès d’elle, ces quatre jours ne suffiront jamais. Jamais.

Chapitre 21

900

J'ai l'impression qu'un arbre m'est tombé sur la tête lorsque j'ouvre fébrilement les yeux. La douleur est lancinante, elle pulse contre mon crâne à la vitesse de mon pouls qui lui, s'emballe subitement. Tout est noir, sombre, et la fraîcheur de la nuit me donne un long frisson. Pourtant, malgré le vent frais, une douce chaleur m'enveloppe, me retient prisonnière, délicieusement. Et je souris lorsque je réalise qu'il s'agit d'Ugo. Que de ses bras il m'enlace, me capture fermement. Son souffle est lourd, lent. Il dort, profondément. J'aimerais rester là indéfiniment, car c'est ici qu'est ma place, dans ses bras. Mais j'ai un travail à accomplir.

Je me redresse avec précaution et ravale un gémissement de justesse alors que la douleur de mon ventre se réveille peu à peu. Ma peau me brûle, me tire, tandis que je tente de m'extraire des bras d'Ugo. Je donne tout pour ne pas le réveiller, retirant doucement son bras de mon thorax avant de le poser délicatement sur la couverture. Il marmonne, gesticule quelques secondes, avant de replonger dans le sommeil.

Je retiens mon souffle, autant pour ne pas faire de bruit que pour taire les plaintes qui menacent de m'échapper. J'ai l'impression d'avoir été balancée d'une falaise tant mes membres sont engourdis, désarticulés et la douleur insupportable. Mais je prends sur moi, me décalant discrètement de mon lit improvisé, et parviens à me mettre debout. Une fois sur mes deux pieds, je ne peux m'empêcher de courber le dos, car plus je m'étire, et plus la douleur est vive. C'est dans cette position peu confortable que je slalome et enjambe les corps endormis.

Camélia n'est pas loin, sa tête sur le torse de Simon, qui lui dort au côté de son frère. Cet instant est d'une sérénité troublante. Aucun sommeil n'est agité, du moins pas comme je l'aurais cru, alors que nous faisions tous chambre à part il y a encore quelques heures.

J'imaginais que nous subissions chacun nos cauchemars, que nous évacuions nos pleurs une fois notre solitude retrouvée. Le sommeil nous rendant vulnérables. Bizarrement, là, c'est tout l'inverse. Peut-être que justement, ce qui les apaise, c'est de se savoir unis, en groupe. Peut-être que pour une fois, malgré un sol dur et une température

fraîche, ils dorment enfin. Vraiment. Profondément. Que ce qui fait la quiétude et la sérénité d'une nuit ce n'est pas un lit, quatre murs et un toit, mais bien des amis qui nous comprennent, qui nous entourent et nous protègent de par leur présence.

Je ne peux m'empêcher de sourire, malgré mon état, alors que je constate ce que nous sommes devenus. Cette grande famille éphémère, dont la plupart des membres ne garderont plus aucun souvenir, et qui pourtant aura été soudée jusqu'au bout. Cette famille dans laquelle, peu importe l'issue, chacun aura donné de sa personne pour sauver son prochain. Cette fratrie, d'une courte vie, comparable à aucune autre. Quelque part, il a réussi son projet, le professeur Carter. Il a fait de nous une communauté unie. Unie contre un même ennemi. Unie pour une seule et même finalité : La liberté.

Alors que je récupère mon sac au pied de nos affaires, je continue de slalomer, d'arpenter la forêt dans le noir, évitant les obstacles du mieux que je peux. Peu à peu, ma vision s'accommode à l'obscurité et je m'autorise à aller plus vite. Je repère le petit feu de forêt quelques mètres plus loin et m'y dirige, non sans réprimer quelques vertiges, rappel de mon état tout juste convalescent. Je m'assois en face de cette vive lumière, qui aussitôt me réchauffe, m'apportant une chaleur douce et accueillante. Je me sens bien malgré la douleur. J'ai l'impression que tout ira bien à partir de maintenant.

La haine semble m'avoir quittée. La colère, la peur et le chagrin aussi. Je comprends que tout au long de ces derniers événements j'ai fait mon deuil. Je songe à 899, ma meilleure amie, et je réalise que je ne fonds plus en larmes en pensant à elle. Du moins, ce ne sont plus les larmes désespérées et abattues. Seulement celles de son souvenir, un beau souvenir, chaleureux, réconfortant.

Et alors que tous ces sentiments s'emparent de moi et me submergent, un sourire aux lèvres, un doux frisson au cœur, je sais que c'est le moment pour moi. J'ouvre mon sac à dos, sors un premier carnet, le stylo, et me mets à penser…

Mon dernier souvenir ? Quel est donc… Le plus lointain de mes souvenirs ?

L'orphelinat, les cours ?

Non… Un rêve.

Je me souviens d'un rêve.

Il me revient soudainement, comme si tout ce temps je l'avais occulté, dénigré. Il m'apparaît aussi clairement que si je venais tout juste de le vivre, dans mes songes, cette nuit. Alors je m'empare de

mon stylo et fais glisser la plume sur la page.

Je marche le long d'une rivière au cœur de la forêt. Le spectacle est magnifique, le soleil se lève lentement et parsème les bois de sa douce lumière. L'herbe haute, encore humide sous mes pieds nus, me caresse agréablement la peau et je sens chaque goutte d'eau glisser le long de mes chevilles. Le vent frais ébouriffe ma chevelure noire et je savoure dans son voyage le doux parfum de la sève.

Une voix m'interpelle.

Je n'entends pas le prénom, mais je devine qu'il s'agit du mien, que l'on me cherche. J'accélère l'allure et me rapproche de l'endroit d'où provenait le son. Ma robe blanche virevolte au rythme de mes pas et le décor se floute à mesure que j'accélère.

Une femme se tient devant moi. Je m'arrête immédiatement.

Elle est tellement splendide que j'en ai le souffle coupé. Le sourire aux lèvres et le regard rempli d'amour, elle m'intime de m'approcher. C'est ma mère. Je ne reconnais pas son visage, mais je sais que c'est elle. J'en ai la certitude.

Je l'observe plusieurs secondes, curieuse. Elle porte la même robe que moi, elle me ressemble. Son teint est pâle et ses yeux sont aussi clairs que les miens. La chevelure sombre tombant sur ses épaules encadre parfaitement son visage. Un visage angélique. Je la dévisage de plus belle, intriguée, puis elle me tend les bras pour que je m'y blottisse.

J'hésite quelques instants, intimidée, avant de m'y lancer avec fougue…

J'ai passé la nuit à écrire. Chaque souvenir, chronologiquement. Ma vie, telle que je m'en souviens. Je la conte, à la manière de l'histoire de Rose et de sa douce vie. À la première personne, sans mentir ni enjoliver mon histoire, j'ai dépeint cette première partie avec sincérité, sans filtres. J'y ai ajouté mon état d'esprit, ce que je ressentais, ce que je craignais, même ce qu'aujourd'hui je n'assume pas avoir été. Je me suis plongée dans mes souvenirs les plus lointains, retrouvant mes impressions, mes faiblesses, ma naïveté. Je voulais être sûre, au cas où je prendrais cette pilule, de pouvoir me plonger dans cette histoire comme si j'y étais. Parce que j'y étais. J'y étais vraiment !

J'avais besoin que la future 900, celle qui portera un autre prénom, puisse revivre chaque moment de la manière la plus immersive et réaliste possible. Je voulais être sûre que le jour où je survolerais la

dernière page, 899 et tous les autres enfants perdus reprennent leur place dans mon cœur et être sûre que ce dernier me mènerait tout droit vers Ugo, comme une nécessité, un besoin vital, une destinée. J'espérais que la future moi le comprenne, me comprenne. Qu'elle me suive, me croie, m'entende. Je voulais qu'elle sache qu'elle et moi ne faisons qu'un. Que ces mots sont les siens.

Le soleil s'est levé depuis plusieurs heures maintenant et même si j'ai réussi à me mettre debout quelques secondes pour rejoindre le feu en pleine nuit, je sais pertinemment que je suis incapable de faire le reste du voyage à pied. Alors, c'est sur la même civière qu'hier que je suis transportée. J'ouvre grands les yeux, parfois éblouie par le soleil, parfois par le visage d'Ugo, juste au-dessus du mien, crispé par l'effort. De temps à autre, il me regarde et ses traits s'adoucissent. Il prétend au travers de son sourire que le chemin est facile, qu'il ne lui demande pas toute sa force et sa concentration. Mais je sais, lorsqu'il s'extrait de mon regard, que c'est pour lui un effort surhumain.

Ça me fait rire, non pas de le voir s'épuiser, mais de réaliser que sa fierté est telle qu'il serait capable de me porter quarante-huit heures d'affilée plutôt que d'admettre ne plus pouvoir s'occuper de moi un instant. Ce n'est pas faute de lui avoir dit et répété. De passer la main, de laisser Fred ou Simon le soulager un peu. Il ne veut pas. Alors il continue. David, à l'avant, concentré, les mains solidement maintenues à ma civière. Alors je le regarde, l'observe, détaille son visage. Je m'ordonne de retenir chacun de ses traits pour en faire une description parfaite sur le papier. Si j'étais assez douée, je l'aurais dessiné, mais je dois me contenter des mots. Alors je retiens la forme de son visage, sa mâchoire carrée, ses pommettes rosies par l'effort. Je souligne cette cicatrice que j'adore, ce trait fin et plus clair que la carnation de sa peau, juste à droite, sur sa lèvre supérieure. J'observe ses yeux d'un bleu extraordinaire, rare, frangé de longs cils noirs, puis ses sourcils toujours froncés, qu'il rie ou qu'il soit en colère. Sa chevelure, tantôt courte, presque rasée selon les périodes, est à cet instant ébouriffée sur le dessus de son crâne. Cette chevelure brune que le soleil s'amuse à illuminer sous mon regard. Puis je détaille son cou, les quelques grains de beauté qui le parsèment, la longue veine qui pulse vers sa gorge, là où inévitablement il porte ma marque. Cette longue entaille encore rouge vif. Puis je reviens sur sa bouche. Le lieu de mes désirs. Cette bouche ni trop fine ni trop large, d'une taille parfaite et aux mimiques parfaites. Lorsqu'elle se pince alors qu'il garde son sérieux. Lorsqu'elle se crispe alors qu'il retient sa colère. Lorsqu'elle se détend et esquisse un faible sourire alors qu'il ne parvient plus à cacher son amusement, son bonheur. Puis lorsqu'elle se laisse enfin aller, dans un éclat de rire, rare, exceptionnel, alors

qu'il retrouve son insouciance, lui qui a trop longtemps dû tenir son rôle d'aîné.

Je retiens tout, encore une fois. Car je prends conscience que la fin est peut-être proche. Pas la mort cette fois, mais la fin de cette vie. La fin de cette vie avec lui, avec eux. De cette île, cette réinsertion, cette imposture qui aura finalement jamais été aussi réelle que n'importe quelle vérité. Car même si cette vie n'est pas la nôtre, qu'elle est basée sur le pire mensonge de toute l'humanité, tout ce qui est sorti de chacun de nous n'est que pure vérité. Une sincérité brutale, une profondeur violente. Car tout ce que nous avons ressenti venait du plus profond de nous, de ce que nous avions de plus authentique. La vérité de la mort, la vérité de la survie, la vérité de la haine, la vérité de l'amour. Mon amour pour Ugo, plus réel, plus tangible, plus véridique, plus profond que n'importe quel amour. Car c'est un amour né du pire, un amour qui a survécu à tout.

Chapitre 22

Ugo

Nous avons marché sans relâche durant de longues heures encore. Même si nous avons quitté le sanctuaire il y a trois jours, j'ai l'impression que cela fait plusieurs semaines que nous arpentons cette forêt. Cette interminable route. Bientôt, nous manquerons de provisions. Nos dernières forces sont tellement sollicitées que nos besoins en eau et en nourriture sont colossaux. À défaut de repos et surtout de répit, nous compensons en avalant les maigres denrées qu'il nous reste, espérant combler nos carences.

900 s'est endormie. Elle se remet bien de ses blessures, et ce, de manière très rapide. Il faut dire que nous n'avons pas le choix. Pas d'alternatives que d'accepter notre sort, nos blessures, nos douleurs, et d'avancer. J'imagine que pour le commun des mortels, une telle épreuve nécessiterait de longues heures de convalescence. Nous, nous n'avons pas ce luxe, pas ce temps. Et ce, depuis plusieurs mois déjà. À peine reprenons-nous notre souffle qu'une seconde épreuve se dresse sur notre chemin.

Je vois bien qu'elle souffre. Il y a une heure encore, alors que l'effet des médicaments s'estompait peu à peu, 900 commençait à gesticuler dans son sommeil. Et bien que le temps soit clément, la sueur qui recouvrait son corps n'était en rien due au soleil. Non, elle était fiévreuse et la douleur semblait se réveiller. Heureusement, Célina n'a pas perdu de temps en lui injectant une dose conséquente d'anti-inflammatoire puis d'antidouleur. En quelques minutes, le piteux état de 900 n'était plus qu'un lointain cauchemar.

La nuit dernière, 900 et moi avons longuement parlé. J'ai remarqué qu'elle vivait à contre-courant. La journée, sur sa civière, elle se repose, quand la nuit, elle n'est qu'une boule de nerf, à écrire sans relâche.

— J'aimerais que tu fasses quelque chose pour moi, m'a-t-elle demandé alors que nous observions le ciel tout juste couchant.

J'ai quitté ce ciel lumineux des yeux, pour l'observer, curieux.

— Je veux que tu écrives ta version de notre histoire, Ugo. Je veux pouvoir te lire.

Aussitôt, elle m'a tendu un carnet, partiellement rempli.

— J'ai laissé quelques pages vides, un peu partout, pour que tu y mettes tes propres souvenirs. Je veux me rappeler de toi et pour ça, j'ai besoin de ton histoire. Ta version.

Pris de court, j'ai tenté de protester. Avais-je réellement envie de tout ressasser ?

Après quelques secondes, je dus m'y résoudre. Je ferais n'importe quoi pour elle. Même revivre le plus dur. J'ai simplement hoché la tête, incapable d'en dire plus, puis elle est partie, me laissant seul. Je suis resté plusieurs minutes, les yeux fixés sur ces nombreuses pages blanches. Par où commencer ?

Après près d'une heure de réflexion, j'ai enfin posé la plume du stylo sur le papier et alors que je commençais, fébrilement, bientôt, plus rien ne m'arrêta.

Le soleil se couche lentement et de nouveau, nous nous approprions un coin de forêt favorable, où le terrain est suffisamment plat et à l'abri pour nous accueillir pour la nuit. C'est les bras tremblants que je dépose 900 au sol, David m'imitant maladroitement. J'ai les muscles en feu, les biceps endoloris et les épaules tétanisées et pourtant pour rien au monde je n'aurais laissé cette tâche à un autre.

Alors que durant notre escapade nous sommes silencieux, dès que le cortège s'arrête, les voix reprennent, mêlées aux soupirs las et aux plaintes.

Nous sommes épuisés, chacun de nous.

— Je crois que je n'ai même pas faim, s'énerve Camélia, tout en se laissant violemment tomber au sol. J'ai juste besoin de sommeil. Est-ce que c'est encore loin, Ugo ?

Jamais je n'avais vu Camélia aussi fatiguée, aussi livide.

— Un jour de marche, peut-être deux, si nous sommes suffisamment rapides. Dans tous les cas, nous ne pouvons dépasser les deux jours, sinon, nous manquerons le cargo.

Autour de nous, tout le monde est assis, entassé. Quelques jeunes vaillants s'occupent du feu, tandis que d'autres distribuent de quoi nous nourrir. Quelques barres de céréales arrivent jusqu'à nous et je n'ai même pas la force de remercier l'homme maintenant déjà loin.

— M'en voudras-tu ? chuchote Camélia, alors qu'elle pose sa nuque contre ma cuisse, pour s'allonger quelques instants.

Son visage est dirigé vers moi et elle m'observe, un doux sourire sur les lèvres. Tout à coup, ses yeux se mettent à briller et je crois voir une larme prête à lui céder.

— Pourquoi t'en voudrais-je ?

— La pilule… souffle-t-elle. Si je la prends.

Je secoue la tête et me surprends à déposer ma paume sur ses cheveux courts. J'y glisse les doigts, lentement, et caresse son front. Je ne sais pas pourquoi je suis aussi tendre avec elle, je ne l'ai pourtant jamais été. Camélia et moi sommes meilleurs amis. Elle m'est chère comme si c'était ma propre sœur. Sur bien des points, elle me ressemble, quand sur d'autres elle est mon exact opposé. Mais c'est là le rôle d'une sœur. Qu'importe qu'elle nous agace, qu'elle nous sermonne, nous ne cesserons jamais de l'aimer. Et, quand j'y pense, elle m'en a fait voir de toutes les couleurs. Elle a été la seule à me traiter sans pincettes. Hurlant contre moi, m'accusant, me mettant face à mes propres démons. Elle n'a jamais eu peur de m'exposer le fond de sa pensée, n'a jamais craint de me bousculer. Et derrière toute cette authenticité qui la compose : son caractère dur et compliqué, ses choix parfois non considérés, sa personnalité de feu, elle n'a jamais cessé, à son tour, de m'aimer. Veillant sur moi chaque seconde, surveillant chacun de mes faux pas. Elle a beau m'en avoir voulu à de nombreuses reprises alors que je m'étais perdu, c'est elle qui a toujours su me remettre dans le droit chemin. Elle m'a sauvé, et ce, de toutes les manières possibles.

— Jamais je ne t'en voudrais Cam… Tu mérites tellement d'être heureuse, de retrouver ta vie.

Cette fois, elle ne contrôle plus ses larmes et c'est sans retenue qu'elles se déversent, silencieusement.

— Tu penseras à nous ?

— Tous les jours… j'admets, la gorge serrée.

Soudain, elle ne peut retenir un sanglot et se presse plus encore contre ma cuisse, levant sa main pour caresser ma joue. Son souffle est bruyant, profond. Camélia s'endort, un sourire timide sur les lèvres. J'espère qu'elle rêve, toute la nuit, qu'elle s'invente son monde, tant qu'elle se souvient encore d'*elle*.

Et malgré moi, alors que je l'observe, caressant toujours sa courte chevelure, une larme m'échappe, seule, unique.

Elle m'oubliera. Elle et tous les autres.

Moi je n'oublierai jamais, pour eux.

Je lève le menton, et rencontre immédiatement le regard de Simon, qui, discrètement, me sourit. Il ne dira rien. Jamais. Il ne me formulera pas d'adieux, du moins, pas avant que nous soyons sur ce

cargo, prêts à nous séparer. Nous n'avons pas besoin lui, David et moi, d'en dire plus, puisque nous savons. J'ai peut-être été le grand frère qu'ils n'ont jamais eu. Je n'en sais rien, pour l'instant. Quoi qu'il arrive, eux ont été mes frères, au même titre que Joris. Avec autant de force, d'amour et de loyauté.

Je soutiens son regard plusieurs secondes et lui rends son sourire.

— Il y a un lac, à quelques centaines de mètres, si certains veulent se débarbouiller ! s'exclame un homme, revenant les cheveux humides et hirsutes. Par là !

Du bout des doigts, il indique le chemin à la foule et aussitôt la majorité s'y précipite à la hâte.

D'un coup, tout est calme. Même David et Simon ont pris le sentier menant vers le lac. Moi, je reste assis, pour l'instant, le visage de Camélia toujours sur mes genoux, 900 à côté de moi. Entouré des deux femmes que j'aime. Je m'allonge quelques minutes, veillant à ne pas réveiller Camélia, et tends la main pour la glisser dans celle de 900, puis je m'endors, sans effort.

Lorsque je me réveille, il fait nuit noire et tous les survivants dorment profondément. Je n'ai pas bougé d'un pouce et même si ma fatigue est encore pesante, je ressens le besoin de marcher. Je m'extrais rapidement de Camélia, puis de la main de 900 et une fois sur pieds, prends la direction du lac. Je m'applique à faire le moins de bruit possible et m'éloigne peu à peu du groupe. En quelques secondes, j'ai atteint le lac et je ne peux retenir un sourire. C'est d'une telle beauté que c'en est perturbant.

Devant ce paysage calme, je m'assois quelques instants, observant, rêveur, cet endroit paradisiaque. Le carnet de 900 est maintenu fermement entre mes doigts et peu à peu, je me détends, l'ouvrant à la page même où je m'étais arrêté la veille. Je récupère le stylo de ma poche et reprends, non sans amertume, mon histoire, ma version.

Je n'ai pas vu les heures défiler et c'est lorsque je balaye mon regard sur le paysage qui m'entoure que je pose le carnet sur la rive. Une fois de plus, je ne peux m'empêcher d'être émerveillé. Et ce constat, malgré moi, me rappelle que malgré toutes les horreurs que nous avons vécues, il y a tout de même du beau dans mon histoire. Pas seulement ce lac, mais aussi 900, Cam, David, Simon et 899, la ville, à ses débuts, les clubs dans lesquels nous nous amusions sans compter les heures, ces soirées chez Camélia, les retrouvailles avec mon frère, nos rires, nos étreintes…

Et alors que je me défais de mes chaussures, de mon pantalon, que je retire mon T-shirt et plonge dans l'eau fraîche, j'espère qu'avec le temps seuls ces souvenirs-là, persisteront.

Je plonge la tête sous l'eau et reste plusieurs secondes ainsi, profitant de son calme. Lorsque je reprends mon souffle et que je me passe une main dans les cheveux pour libérer mon visage, je croise deux yeux bleus sur le rivage qui m'observent intensément.

Ses yeux, les siens, 900.

Chapitre 23

900

Ugo est là. Seul, au milieu de ce lac. Je l'observe, alors qu'il ne me voit pas encore. Son torse nu luit sous la lune. C'est comme si son éclat se concentrait sur lui, uniquement lui. Sous ses rayons blancs, Ugo est magnifique. Au-delà de son physique, il a cette insouciance, cette paix momentanée. D'être ici, seul, semble l'apaiser, lui redonner des forces, de l'espoir.

Dois-je troubler cet instant ?

J'hésite à faire demi-tour. Il semble si serein. Je ne voudrais pas le priver de cette quiétude. Malheureusement, alors que j'étais sur le point de partir, de rebrousser chemin, Ugo me remarque. Ses yeux sont intenses, plongés dans les miens avec une telle profondeur que je manque de sursauter.

Son visage est humide, des perles d'eau glissent de ses cheveux à sa bouche avant d'atterrir sur son torse. Doucement, il s'humidifie les lèvres sans me quitter des yeux. Le temps est suspendu entre nous. La forêt est calme, silencieuse. Tout le monde dort. Il n'y a que lui et moi. Nous sommes seuls au monde, une dernière fois.

Alors sans réfléchir, je fais glisser mon pull par-dessus ma tête, sans m'extraire de son regard. Très vite, je me défais de mes chaussures, de mes chaussettes, puis de mon pantalon. C'est la première fois qu'il me voit ainsi. Aussi peu vêtue. En sous-vêtements. Quelques secondes, je reste immobile et l'éclat de ses yeux est troublant alors qu'il me détaille de la tête aux pieds, lentement. Je pourrais vouloir me cacher, mais au contraire, je reste droite, fière, me soustrayant à son regard. J'aime qu'il m'observe. C'est si intense que je peine à déglutir.

Soudain, alors qu'une légère brise me fait frissonner, je décide de le rejoindre. Lentement, j'avance, mettant un pied devant l'autre, maladroitement. Peu à peu, l'eau m'engloutit. D'abord mes chevilles, mes cuisses puis mon ventre, qui se serre douloureusement.

Il ne me reste que quelques mètres à parcourir pour le rejoindre et Ugo, patient, m'attend, immobile, un sourire aux lèvres. Je parcours la dernière distance qui nous sépare et me retrouve nez à nez avec lui. Nous nous regardons longuement, à quelques millimètres l'un de l'autre.

— Tu es magnifique… souffle-t-il, rompant enfin le silence de la nuit.

Aussitôt, je rougis, tête baissée.

Mes mains me démangent. Je rêve de les poser sur son torse, de les passer dans ses cheveux en bataille, de l'enlacer, le serrer fort contre moi. Et je n'hésite pas. C'est peut-être la dernière fois que j'en aurai l'occasion, aussi intimement.

Alors, lentement, je m'approche, collant mon buste contre le sien. Je l'entends soupirer tandis que je m'agrippe à son cou, et cette sonorité rauque et étouffée me vaut un long frisson dans tout le corps. Durant plusieurs secondes, nous partageons une étreinte en silence. Son corps est brûlant et c'est la première fois que je suis aussi proche de lui. Peau contre peau. Cette sensation est si étrange, si forte, que je me retiens de justesse de ne pas fondre en larmes.

Ugo inspire profondément au creux de mon cou avant d'y déposer de doux baisers. Je ne peux retenir un gémissement tant la sensation est incroyable.

— Continue… je murmure, étourdie.

Il se recule de quelques centimètres, son visage au-dessus du mien. Du pouce il relève mon menton et aussitôt je suis confrontée à son regard animal, empli de désir. Jamais je ne l'avais vu aussi beau, aussi sûr de lui et vulnérable à la fois. J'ai un hoquet de surprise lorsque du bout des doigts, il emprisonne ma mâchoire. Je crois qu'il est sur le point de dire quelque chose, son regard ancré au mien. Il hésite, déglutit bruyamment, ouvre la bouche et se ravise avant d'écraser ses lèvres sur les miennes.

Je ne m'y attendais pas et alors un gémissement m'échappe, immédiatement suivi du sien, rauque, guttural. Son baiser est doux, intense. Ses lèvres cherchent les miennes avec désespoir. J'ai l'impression qu'il s'applique à ce que mon corps n'oublie pas, jamais. Et je crois, non, je sais, que ça, je ne l'oublierai jamais. C'est tellement bon, fort, que je ne peux que m'en souvenir, quoi qu'il arrive.

Alors à mon tour, je lui donne tout ce que je peux. Je presse ma main contre sa nuque pour intensifier plus encore nos baisers. Comme un réflexe, comme si ma vie en dépendait, j'enroule mes jambes autour de sa taille et me serre contre lui, comme si nous ne faisions plus qu'un. Sa langue vient à ma rencontre et je crois fondre, me dissoudre dans l'eau du lac, qui maintenant nous recouvre jusqu'aux épaules. Ugo libère ma bouche, rapidement, pour reprendre son souffle, avant de replonger sur mes lèvres immédiatement. En quelques secondes à peine de privation, j'ai eu l'impression de défaillir

tant il me manquait déjà. Alors que nous nous embrassons sans interruption, ses mains empoignent mes fesses pour me maintenir plus encore contre lui et une violente brûlure s'empare de tout mon bas-ventre. Aussitôt, je me mets à trembler, la sensation est incroyable. Et alors que l'un comme l'autre nous sommes à bout de souffle, brûlants, Ugo glisse une main dans mon dos et nous entraîne sous l'eau, nous immergeant entièrement. Nos corps, nos visages ensevelis, la sensation est extraordinaire. J'ose ouvrir les yeux et rencontre ses iris enflammés. De fines bulles d'eau nous encerclent, faiblement éclairées par la lune. Tout mon air est retenu dans mes poumons et pourtant j'ai l'impression que je pourrais rester une éternité ainsi. Sous cette eau, seuls Ugo et moi existons. Seul cet instant compte. Nous deux. Lui, moi, au milieu de nulle part. Plus aucun son ne me parvient si ce n'est les battements effrénés de mon cœur.

Et à cet instant, je réalise. Je comprends. Que je l'aime. Que je l'aime plus que tout. Et que jamais, jamais je ne prendrai cette pilule. Jamais je ne l'abandonnerai. J'en suis incapable.

Je ne sais pas depuis combien de secondes nous sommes ainsi, mais soudain, Ugo nous ramène à la surface. L'un comme l'autre, nous reprenons notre air. Et à cet instant, tout a changé. Tout. L'atmosphère n'est plus la même. L'air est brûlant, nos corps sont tremblants, impatients. Je l'observe, il en fait de même. Et portés par notre amour, avec urgence, en même temps, nous fondons l'un sur l'autre. Ses mains caressent chaque parcelle de mon corps. Mes doigts parcourent chaque centimètre de sa peau. L'amour est là. Violent, impatient, pressé, désespéré. Il nous enveloppe et nous guide avec naturel, vers la plus belle des preuves. Une démonstration que je ne connaissais pas encore, que je n'avais jamais expérimentée et que, je sais, je n'aurais cédée à personne d'autre qu'à lui.

Ugo dort profondément sur une couverture qu'il a récupérée près de notre camp alors que nous sortions de l'eau. Je n'ai pas dormi. Comment le pourrais-je après ce que nous venons de vivre ? Ugo et moi, cette symbiose parfaite, cet échange unique. Jamais je ne veux l'oublier. Ses caresses, son regard alors qu'il se perdait en moi. Les sensations qu'il m'a fait connaître.

Jamais nous n'avions été si proches et cet acte, cette communion, scelle notre relation. Nous avons franchi un cap, et pour rien au monde je ne voudrais revenir en arrière. Pour rien au monde je ne voudrais l'oublier. Je ne prendrai pas cette pilule. Jamais. Et je n'attends qu'une seule chose, qu'il se réveille pour le lui dire. Qu'il sache que je serais à ses côtés, pour toujours.

Malgré tout, je ne peux m'empêcher de poursuivre mon histoire sur ces carnets. Cette fois, ils n'ont plus cette symbolique déchirante. Ce n'est plus avec le cœur en lambeau que je les remplis. Ils sont une sorte de journal intime, rien de plus. Juste un moyen pour moi de rendre hommage à ceux qui nous ont quittés, à Mary.

Alors je passe près de toute la nuit à écrire, au bord de ce lac, Ugo m'enlaçant avec force, quand moi, allongée sur le ventre, je gratte ligne après ligne, mot après mot jusqu'à ce que la fatigue m'emporte.

Chapitre 24

Ugo

Nous sommes enfoncés au cœur de la forêt, là où les arbres et la végétation sont si denses qu'il nous est impossible d'avancer à vive allure. Il ne nous reste qu'une demi-journée avant que le cargo n'arrive et plus les minutes s'égrènent, plus le stress nous envahit, tous.

Fred tient toujours la carte entre ses mains et bien qu'il ait un sens de l'orientation infaillible, nous ne savons pas quelle distance il nous reste à parcourir. Nous suivons la bonne direction, ça, c'est une certitude, mais notre position nous est inconnue. Nous n'avons pas la notion de l'espace, pas plus que la notion du temps. Avons-nous parcouru les trois quarts de la forêt ? Où en sommes-nous uniquement à la moitié ?

Ce sont des réponses que nous n'avons pas.

— Il faut aller plus vite ! hurle Fred, sa voix résonnant dans tout le bois.

À ses mots, nous accélérons, non sans fatigue ni grognements. C'est un supplice, d'autant que 900 est toujours dépendante de David et moi, allongée dans cette civière qui, malheureusement, nous ralentit.

Elle a une fois de plus veillé toute la nuit, une nuit que je n'oublierai jamais. Je ne l'oublierai jamais, car c'est pour moi le plus bel instant de ma vie. Je revois encore ses joues roses, ses yeux mi-clos, son souffle saccadé. Ses courbes magnifiques, sa peau douce, son corps brûlant alors qu'elle s'abandonnait à moi. Jamais elle n'a été si belle, jamais. Pourtant, alors que je m'éveillais en même temps que le soleil, la douleur a repris sa place. Cet instant-là, elle l'oublierait. Comment chérir un moment partagé lorsqu'on est le seul à s'en souvenir ? Je croyais presque l'avoir imaginé tant ça semblait irréel. Mais ce rêve s'est transformé en réalité lorsqu'elle m'a confié ne plus vouloir prendre cette pilule. Je crois ne jamais l'avoir embrassée avec autant de passion. J'ai tout fait pour dissimuler ma joie, mais mon amour, lui, j'étais incapable de le retenir.

Je l'ai prise dans mes bras, la serrant longtemps contre moi, autant que possible, jusqu'à ce que nous devions rejoindre le groupe.

Alors que nous nous détachions l'un de l'autre, à contrecœur, 900

tremblant soudainement de froid, je l'ai aidé à enfiler mon pull, heureux qu'elle m'appartienne pour toujours. Cet acte anodin m'a pourtant gonflé de fierté. 900 était à moi.

C'est lorsque je me sens faible et vacillant que je passe la main à Mickey, qui de ses larges bras empoigne la couchette sans difficulté. À son tour, David se décharge auprès d'un survivant et se joint à moi, essoufflé.

— As-tu suffisamment de force, Ugo ? hoquette-t-il, l'air d'avoir une idée derrière la tête.

— Ça dépend pour quoi, Dave…

Il ne répond pas, me fait signe qu'il revient et se dirige vers Fred, qui en l'espace de quelques secondes à peine nous a déjà devancés de plusieurs mètres.

— La direction est la même ? je l'entends demander.

Fred hoche la tête, concentré sur la carte, puis la route. D'un geste las, il pointe du doigt l'horizon : le cap que nous devons conserver et à son tour David acquiesce.

Qu'est-ce qu'il trame ?

Aussitôt, il revient vers moi et s'empare de sa bouteille d'eau pour en boire de longues gorgées.

À peine a-t-il terminé qu'il poursuit.

— Es-tu prêt à taper un sprint ? Il faut qu'on sache si nous y sommes presque. C'est notre dernière chance de motiver les troupes, Ugo.

Courir ? Dans cet état ?

— Et si c'est encore loin ?

— Alors on le saura…

Il me tend sa bouteille d'eau et je l'accepte, finissant le contenu d'une traite.

— OK ! je clame, déterminé. C'est par où ?

— Par là ! m'indique-t-il, le regard ancré au mien.

Je hoche alors la tête, inspire profondément et me mets à courir à toutes jambes. Aussitôt, David me suit et c'est dans une concentration extrême, que lui comme moi, nous traçons à toute vitesse. L'air dans mes poumons me brûle, pourtant je continue, coûte que coûte, survolant les obstacles que la nature dresse devant nous, évitant les

chutes certaines. Mon pouls s'emballe et mes jambes deviennent tout à coup douloureuses et lourdes, mais je n'arrête pas. Pour rien au monde, je ne m'arrêterais. Pas avant d'avoir trouvé la côte. Pas après pas, les yeux rivés au sol, je contourne les arbres, évite les branches épaisses, à une allure que je ne me croyais pas capable d'atteindre un jour. Tout va très vite, trop vite, si bien que je ne vois plus rien autour de moi. Tout est flou, un mélange de couleurs passant par toutes les nuances de vert et de brun. Rien ne m'apparaît avec plus de netteté que mes pieds qui sans relâche martèlent la terre et la végétation.

Je n'ai plus de souffle. Il est totalement saccadé, haché. Si l'adrénaline ne nous portait pas à cet instant, David comme moi serions déjà au sol à nous vider de nos tripes. Il ne nous reste qu'une seule chance de survie, une seule. Je ne la gâcherai jamais ! Surtout pas par lâcheté ou par manque de force. Alors je continue, sans relâche, déterminé. Bientôt, je suis comme en transe, si bien que je ne ressens plus la douleur dans mes membres. Je n'entends presque plus rien, si ce n'est le bruit étouffé de nos plaintes, nos rugissements. Nous sommes comme transformés, telles deux bêtes féroces.

Au bout d'un certain temps, la forêt devient plus praticable, nous permettant à lui comme à moi de circuler avec plus d'adresse encore. Je ne saurais dire depuis quand nous courrons, ni même combien de kilomètres nous avons parcourus, mais je crois rêver lorsque j'entends un bruit, un son violent, comme plusieurs chocs successifs, se répétant inlassablement.

Je reconnais ce son. Je ne sais pas d'où, ni même comment, mais je l'associe immédiatement à la mer.

— Tu entends ? je m'écrie alors que je suis sur le point d'éclater de rire, à bout de nerf.

— Qu'est-ce que c'est ? m'interroge David.

— L'océan, Dave ! C'est l'océan !

Et alors que je ne peux pas m'empêcher de rire, David me rejoint, riant à s'essouffler plus encore que la course ne nous fatigue.

— Ne t'arrête pas !

Et alors que nous poursuivons notre route, sans rien perdre de notre hargne, slalomant entre les derniers arbres qui ne peuplent maintenant plus que très peu le bois, je n'en crois pas mes yeux. Le sable a remplacé la terre, et la verdure sombre et étouffante a laissé place à l'infini. L'océan est droit devant nous. Déchaîné, en colère, furieux. Les vagues cognent contre les rochers, le vent nous gifle en plein visage et alors que David s'avance, lentement, ses poumons

sifflant aussi fort que les rafales, ses genoux cèdent, il s'écroule sur le sable, un sourire béat sur son visage.

— On a réussi bordel ! Ugo ! On va rentrer chez nous !

Je savoure quelques secondes cet instant, reprenant mon souffle, retrouvant un pouls stable, les yeux pointés vers l'horizon, lorsque soudain un bruit assourdissant manque de me faire tomber à la renverse. Aussitôt, je pose mes mains contre mes oreilles, étouffant ce son insupportable. Ce bruit semblable à un klaxon, mais en cent fois plus fort, plus douloureux.

— Le cargo ! hurle David, alors qu'il pointe son index en direction de la mer.

Oh bon sang ! Il arrive !

Je n'en reviens pas. Ils nous ont donné la vraie carte. Les coordonnées étaient justes. Le conseil ne pensait pas une seule seconde se faire prendre au piège dans ce sanctuaire ! Comment ont-ils pu être aussi naïfs pour ne pas songer à cette éventualité ?

Je suis le bateau des yeux un instant et alors que je parcours la côte du regard, je remarque un immense terre-plein surélevé, en pierre, à plusieurs centaines de mètres sur notre droite.

— Demi-tour, Dave ! je hurle alors que je suis déjà parti. Il faut prévenir tout le monde !

Oh non ! Le cargo va amarrer d'une minute à l'autre sur cette plate-forme ! Nous devons absolument l'atteindre à temps !

Alors je rebrousse chemin, et je cours, sans m'arrêter, avec encore plus d'ardeur qu'à l'aller. Je ne prête aucune attention à David, me concentrant sur mon seul et unique objectif : les sauver.

— L'océan est là ! je hurle de toutes mes forces, conscient qu'ils sont encore bien trop loin pour m'entendre. Le cargo est arrivé !

Je ne m'arrête pas de crier, inlassablement et aussitôt David m'imite.

— Courez ! crie-t-il. Si vous nous entendez, courez tous !

Cette fois, mon cœur s'emballe, pulse à mille à l'heure et pour la première fois de ma vie j'ai peur. Peur d'échouer. Peur de ne pas arriver à temps.

— Courez ! Le bateau est là ! hurle David, encore et encore.

Jusqu'à ce que la voix de Fred nous parvienne à son tour.

— On arrive !

Aussitôt, à sa voix s'ajoutent des tremblements, le bruit assourdissant de centaines de pas urgents, violents. Et alors se joint enfin l'image. L'image des survivants courant avec fougue, eux qui n'ont jamais baissé les bras. Cette image forte, magique, que je n'oublierai jamais. Cette unicité poignante, bouleversante. Ce groupe soudé, qui de toutes ses forces se bat pour s'en sortir. Chaque visage est tordu de douleur, chaque regard est porté par la détermination, chaque geste est empli de rage, de combativité.

Ils arrivent à notre hauteur et pour la énième fois, je fais demi-tour, prenant la tête de la marche, les menant tout droit vers la plate-forme.

— Allez ! je hurle, espérant les motiver jusqu'à la dernière seconde.

Je jette un coup d'œil rapide en direction de 900, dans les bras de Mickey. Ils ont abandonné sa civière pour pouvoir courir plus vite. Elle s'accroche à son cou et lui, ne perd pas de sa force. Il est robuste et bien que freiné par ce poids, il n'est pas moins rapide que les autres. Nous courons sans relâche, encore et encore, jusqu'à entendre pour la seconde fois le son du cargo qui brutalement hurle dans la forêt.

— On y est presque !

Et alors que nous ne ralentissons pas, je repère au loin la mer, derrière la couche d'arbres.

— Préparez vos armes ! On ne sait jamais !

Aussitôt, des dizaines et des dizaines de bruits de ferraille se font entendre. Les armes des gardes du conseil sont prêtes à être utilisées. Et là, le bruit des vagues retentit et c'est le choc ultime pour chaque survivant. Ils n'ont jamais vu la mer, du moins, pas dans leur souvenir et à cet instant, elle s'étale devant leurs yeux ébahis.

— Là ! je crie alors que je prends la direction de la plate-forme, là où le cargo vient tout juste de terminer son voyage.

Il ne nous faut que quelques minutes pour atteindre l'escalier extérieur qu'aussitôt je gravis. Et enfin, à bout de souffle, nous nous arrêtons.

Chapitre 25

Ugo

De là où nous sommes, sur ce terre-plein de plusieurs dizaines de mètres de haut, nous dominons l'océan, qui s'étend à perte de vue sous nos yeux. J'hasarde un regard en arrière, sur cette forêt, en contrebas, qui nous a fait souffrir durant des jours, mais qui pourtant n'aura pas réussi à nous vaincre. Les sentiments qui m'animent sont troublants. Cette sensation de fin, d'aboutissement. Je ne sais pas si je suis heureux ou triste. Si je ressens l'envie de rire ou de pleurer.

Tout ce que je sais, c'est qu'enfin, nous avons réussi.

Le cargo se dresse devant nous tel un immense monstre de taule. Il est énorme, gigantesque, impressionnant. Aucun de nous n'ose s'en approcher et pourtant il va falloir le faire.

Camélia, Simon, David et Joris me rejoignent puis 900, qui se faufile à ma droite, non sans difficulté. Elle tient debout, elle y arrive pour les courtes distances, et à cet instant, tous côte à côte, nous marquons une pause. Un court arrêt. 900 glisse sa main dans la mienne, caressant le creux de mon poignet, quand Camélia, elle, pose sa paume sur mon épaule.

— On va rentrer chez nous… murmure-t-elle, larmes aux yeux.

— Oui Cam, je réponds, ému pour elle, pour tous.

900 dépose un baiser dans mon cou, qui me fait frissonner.

— Et nous… glisse-t-elle à mon oreille. On rentre ensemble, Ugo.

Depuis que 900 a pris la décision de ne pas avaler cette pilule, un poids de plusieurs tonnes s'est ôté de mes épaules. Pour la première fois depuis des jours, j'ai la sensation de respirer enfin.

Je sais que c'est égoïste. Comment m'en réjouir ?

Pour moi, 900 est prête à oublier les membres de sa famille. Non pas qu'elle ne les retrouvera pas, elle se sent seulement capable de refaire leur connaissance. Elle a préféré recommencer à zéro avec eux, plutôt qu'avec moi. Je sais que derrière ça se cache également un besoin. Comme un devoir de mémoire. Maintenant qu'elle en a fait le deuil, de tous nos morts, nos tortures, nos chagrins et surtout de 899, Mary, 900 se sent l'obligation de ne pas les oublier. Avaler cette pilule

reviendrait à les tuer une seconde fois, selon elle.

Alors j'ai acquiescé. J'aurais voulu sauter de joie, pleurer de rire, la prendre dans mes bras et lui hurler combien je la remerciais de faire ce choix, mais quel genre d'homme serais-je si je m'en réjouissais ouvertement ?

C'est pourtant ce que j'ai ressenti. Au plus profond de mon être. J'ai remercié le ciel toute la nuit de m'avoir offert cette chance. Celle de l'avoir pour toujours à mon côté.

Soudain, le cargo tremble et je remarque tout juste que chacun de nous était silencieux, subjugué par le paysage. Mais alors que la taule grince plus encore, une large plaque d'acier se décroche du cargo jusqu'à rejoindre en un fracas la plate-forme sur laquelle nous nous trouvons. Et alors que j'étais sur un nuage, notre rêve à tous se transforme aussitôt en cauchemar.

Des hommes sortent par dizaine, armés de fusil et tire dans la foule.

Le conseil les a prévenus.

Là, mon sang ne fait qu'un tour, j'agrippe la crosse du fusil de mon sac, et tel un animal furieux, me dirige dans le tas, tirant, criblant de balles les gardes qui nous mitraille sans pitié. Un homme, puis un deuxième. Je vise et cours en même temps jusqu'à atteindre la passerelle, le pont qui mène au bateau. Je ne m'arrête pas, en transe, hurlant, criant de toutes mes forces. C'est la haine qui tout à coup m'anime, faisant de moi cet homme redoutable, sans peur.

Je monte sur le cargo et là des dizaines de gardes sortent de derrière des conteneurs, tirant à tout va. Alors qu'un homme pointe son arme sur moi, je sais que je n'ai pas le temps de riposter. Je suis prêt à mourir, lui offrant un sourire, preuve que jusqu'à mon dernier souffle il n'aura pas eu ma peur, lorsqu'au moment où il tire, une balle se loge en plein milieu de son front. J'ai à peine le temps de comprendre ce qu'il se passe que l'on me propulse au sol, m'évitant cette balle que je me croyais fatale.

— Ugo ! Relève-toi ! hurle alors Simon, qui aussitôt m'apporte son aide.

Il m'a sauvé.

Je ne perds pas une seconde et vais à l'assaut du fond du bateau, plus déterminé que jamais. Les gardes n'en finissent pas de sortir, de venir jusqu'à nous, mais à notre tour, nous sommes des centaines à les prendre en chasse. Je ne saurais faire un premier bilan. Sommes-nous finis ? Y a-t-il encore de l'espoir ? Sont-ils plus nombreux ?

Toutes ces questions m'importent peu. À moi, comme à chacun des survivants. Car nous savons tous que cette mission était notre dernier espoir de survie. Quitte à trouver la mort, on ne le fera pas à genoux. Nous ne périrons pas sans avoir épuisé toutes nos forces. Le sang s'écoule de partout. Nous sommes cernés de cris, de grognements et de plaintes. Je pense à 900, Joris, Camélia, David, Simon et même à Chloé, Fred, Mickey, Rob, Roger, Stan. Je pense à Célina, à Séraphine, et ils me donnent la force de poursuivre. Qu'importe si je meurs, je donnerai tout pour les sauver. Ils m'oublieront, ils ne pleureront pas ma mort longtemps.

Un homme me prend par surprise et cogne le canon de son arme contre ma mâchoire. Je ne vois plus rien, des flashs dansent devant mes yeux et pourtant, malgré mon vertige, j'agrippe l'homme par la gorge et le défais de son arme. Je ne le vois pas tant ma vision est floue, mais je ne cesse de serrer sa gorge entre mes doigts.

— Ugo, je t'en prie, ne me tue pas… balbutie l'homme à demi étouffé.

Oh bordel !

Soudain, ma vue s'éclaircit et je crois que de ma vie, je n'ai jamais autant voulu tuer un homme.

— 410 ! je grince, le souffle court.

— Je t'en prie… répète-t-il, alors que ma main se fait de plus en plus écrasante autour de son cou. Je suis le seul capable de vous conduire jusqu'au continent. Je sais manier le bateau.

Et alors, je ne sais pas ce qui me prend, mais je ne le tue pas. À la place, je lui adresse un coup en pleine tempe et il s'effondre sur le tillac. Je retrouve peu à peu connaissance et je constate que plus aucune balle ne fuse. Les munitions doivent être épuisées, dans les deux camps. Il ne reste que quelques combats au corps à corps et cette fois, à bout de souffle, je m'autorise à regarder le champ de bataille.

Les gardes sont pour la plupart vaincus, au sol, baignant dans leur sang, achevé par nos balles.

Nous avons gagné.

Nous avons gagné et pourtant cette victoire me donne envie de vomir, de hurler, de cogner mes poings contre la taule. Les nôtres sont moins nombreux, certains sont morts eux aussi.

Aussitôt, je me précipite à l'avant du bateau, en proie à la panique.

Joris, Camélia, les jumeaux, 900 !

Mon pouls s'emballe, je manque de m'effondrer au sol, mais je ne m'arrête pas. J'enjambe les corps, évitant de regarder ceux qui me sont familiers. Priant de toutes mes forces qu'aucun ne soit *elle*, *eux*…

— Ugo ! hurle Camélia alors qu'elle s'élance jusqu'à moi. Tu es vivant !

Brutalement, elle se jette dans mes bras et pleure, suffoque.

— 900, ton frère, David, Simon… Ils sont en vie, Ugo ! Ils sont en vie !

Et alors que ses bras m'étreignent avec force, je ferme les yeux un instant, me délectant de son parfum si particulier. Camélia, ma sœur. J'ai tenu ma promesse, elle rentrera chez elle. Alors que j'ouvre les paupières, le sourire aux lèvres, j'aperçois 900 au loin, vacillante, s'avançant jusqu'à moi. Camélia s'écarte, séchant ses larmes du mieux qu'elle peut et enfin 900 se glisse contre moi, m'enlaçant avec tellement de force que je suis sur le point d'étouffer. Et malgré le manque d'air, je resserre à mon tour notre étreinte, imprimant mon corps tout contre le sien, respirant sa chevelure, caressant sa peau glacée. C'est tellement bon que c'en est douloureux. Je croyais la perdre, mais non, 900 sera avec moi, pour longtemps, très longtemps.

— Quelle est la première chose que tu voudras qu'on fasse, toi et moi ? murmure-t-elle à mon oreille, d'une voix tremblante.

— Je veux rencontrer ta famille, partager un repas avec toi, que tu dormes dans mes bras, que nous nous promenions main dans la main. Je ne peux même pas choisir une seule et unique première chose, ma chérie. Je veux tellement tout faire que tout s'embrouille dans ma tête.

Elle rit, doucement, son buste tremblant contre mon torse.

— On aura tout le temps pour ça, Ugo…

Et alors, elle s'écarte de mes bras, pose une main sur ma nuque et joint ses lèvres aux miennes. Son baiser est fort, rempli de promesses. Un baiser sans retenue, sans peur, sans désespoir. Il est simplement puissant. Si puissant que des centaines de décharges me traversent le corps.

Tout à coup, je la sens sourire contre mes lèvres et à mon tour, je souris.

— Ugo… souffle Célina alors qu'elle se joint à nous.

Je me détache de 900, non sans garder sa main prisonnière de la mienne et adresse un sourire à cette femme, qui nous offre tant à mon frère et moi. Cette fois, c'est Joris qui nous rejoint et je ne peux m'empêcher de quitter la main de 900 pour le serrer lui aussi dans

mes bras.

Passé l'euphorie, le silence pèse alors. Fred est vivant lui aussi, mais son visage est d'une dureté effrayante. Et alors que je le suis du regard, je le vois s'agenouiller devant un corps. Je m'approche et un pincement m'oppresse la poitrine quand je reconnais Mickey.

— Je suis désolé… je murmure, déboussolé.

J'ai beau ne pas avoir été très proche de Mickey, j'avais une réelle affection pour lui. Il n'était peut-être pas le plus bavard ni le plus chaleureux, pourtant il n'a jamais cessé de nous apporter son aide. Il n'a jamais contesté un seul ordre, une seule mission. Il a mené 900 jusqu'au cargo, la soulevant dans ses bras sans faiblir. Il a toujours fait partie de ces quelques survivants qui, jamais, pas un seul jour, n'ont baissé les bras.

— Si près du but… grogne Fred. Aide-moi à les regrouper dans l'une des salles du navire. Et virons ces putains de gardes de ce cargo ! Que leurs cadavres pourrissent sur cette île !

— Lorsqu'on aura fini… Retrouve 410 sur le pont, je l'ai assommé. Il sait conduire ce cargo. Une fois qu'il nous aura aidés, tu feras ce que tu veux de ce traître.

Aussitôt, je passe le mot aux survivants et très vite ils s'attellent à la tâche. C'est dans une synchronisation parfaite que nous déplaçons les corps. L'heure n'est plus aux sourires, ni aux réjouissances de cette dernière victoire, mais bien au recueillement. Un moment qui se doit d'être rapide et qui pourtant traîne tant nous sommes abattus.

Fred l'a dit lui-même. Ils étaient tous si près du but…

— 900 ! hurle Simon de toutes ses forces.

Aussitôt, je me retourne et mon cœur s'accélère, douloureusement.

Non, non, non, non !

Une femme, sortie d'une cabine du bateau, pointe une arme en direction de 900.

— Régente… je l'entends murmurer, la rage s'imprimant dans sa voix.

— Comme on se retrouve !

Le sol semble se dérober sous moi. Je ne peux pas y croire. Je ne veux pas. Dans la panique, j'observe autour de moi, à la recherche d'une arme contenant encore des munitions.

Faites que quelqu'un ait encore des balles pour l'achever !

Aucun de nous ne bouge, à l'image de 900 qui elle, est tétanisée, mains en l'air.

Putain, nous n'avons plus de munitions !

Je dois intervenir ! Il le faut !

— Tuez-moi ! je hurle, m'approchant peu à peu de 900 qui, à quelques dizaines de mètres de moi, me semble si loin, impossible à atteindre. Tuez-moi à sa place !

— Ne bougez pas ! ordonne-t-elle, sans même me regarder, les yeux fixés sur 900.

— Je ne bougerai plus ! D'accord !

Ma voix est tremblante, j'ai peur, terriblement peur.

Je dois faire quelque chose, bordel ! Je dois agir !

J'ose un regard vers Simon, qui lui est autant paniqué que moi, que nous tous. Nous sommes démunis, incapables d'agir.

— Tuez-moi à la place, bordel !

Cette fois, ma voix est violente, menaçante. Je panique.

— Fermez-la, Ugo !

Bon sang… Je vais la tuer !

Si elle presse sur cette détente, si elle tue 900, elle me tuera moi aussi.

— 900… grogne-t-elle avec un regard de défis. Jamais je ne vous accorderai cette victoire !

Et là, je sais que rien ne pourra jamais l'arrêter. Tremblant, je cours de toutes mes forces, mais c'est trop tard, elle va tirer. Je vois son doigt presser lentement la détente. Alors, je cours. Tout est ralenti, j'ai l'impression de vivre un cauchemar. Je voudrais arriver à temps, mais c'est impossible. Je cours, m'apprête à arracher l'arme des mains de la régente lorsque soudain, je remarque Camélia, tout près de 900, qui tout à coup s'élance et plonge devant elle.

Le coup part. Assourdissant.

— CAMÉLIA !

Aussitôt, une deuxième détonation me fait vaciller et je crois voir Simon, l'arme fumante entre les doigts et la régente couchée au sol, inerte.

Tout du long je n'ai cessé de courir et alors que j'arrive auprès de 900 et de Camélia, mes genoux cèdent et butent contre le sol dur et

froid.

— Camélia, bordel ! Cam !

Elle est au sol, une balle logée en plein milieu de sa poitrine. Je remarque à peine 900, assise, tremblante, suffocante, choquée, à quelques mètres de là. Je crois qu'elle crie. Je perçois des hurlements d'horreur, mais rien ne me détourne de Camélia. Rien.

— Camélia ! Ma sœur… Ça va aller…

Je tremble, le souffle court, et passe une main sous sa nuque, puis l'autre sous ses cuisses et la porte tout contre moi.

— Ugo… souffle-t-elle, le sang coulant à ses lèvres.

— Je suis là… Cam, je suis avec toi…

Elle tente d'ouvrir les yeux, mais cet effort lui coûte beaucoup trop. Mes larmes coulent, je veux crier, hurler, mais j'en suis incapable. Je suis sous le choc. C'est trop. Bien trop pour un seul homme.

Camélia, ma sœur.

Je la serre fort contre moi, tellement fort que cette fois je sanglote.

— Penseras-tu à elle ? Pour moi… À ma place.

J'inspire profondément et retiens mes plaintes autant que possible. Mes tremblements s'intensifient, j'ai l'impression que mon corps ne m'appartient plus. Je m'ordonne de rester fort, séchant mes larmes de mes poings avec rage. Je n'ai pas le droit de m'effondrer, pas maintenant !

— Elle ne sera pas oubliée, Cam. Sois sereine, je penserai à vous deux, à 899 et toi.

— À quoi songeras-tu ? murmure-t-elle, les yeux mi-clos, à deux doigts de s'endormir, de me quitter pour toujours. Raconte-moi, Ugo, dis-moi, à quoi ça aurait pu ressembler, si elle avait été là.

J'inspire de toutes mes forces, avec douleur, et retiens un cri de rage. Je caresse ses cheveux de mes mains ensanglantées, tremblant, et m'éclaircit la gorge.

— Je t'imaginerai toi, dans un treillis rouge, avec une coupe de cheveux bien trop originale à mon goût, derrière le bar d'un club, je ris, ou plutôt sanglote. Tu habiterais une grande ville, une ville immense où tout va à mille à l'heure. Tu servirais de nombreux clients et profiterais de partager des verres avec certains d'entre eux. Tu rirais souvent et passerais tes soirées à observer les jeunes danseurs se dépenser sur la piste. Parfois, à la fin de tes services, tu les rejoindrais,

slalomant entre les corps chauds et surexcités, te mêlant à leurs pas, à leurs mouvements gracieux, comme tu as toujours su le faire. Jusqu'au jour, où au milieu de cette même piste, un soir comme les autres, tu l'aurais vue, elle, Mary… Sa longue chevelure brune virevolterait autour de son visage et ses jolis yeux curieux n'observeraient que toi. Ses traits innocents n'auraient rien à faire là, au milieu de cette débauche. Et pourtant, pour toi, ce serait une évidence. Ton évidence. Tu t'approcherais d'elle, avec la fougue que je te connais, sans retenue, sans pudeur, et aurait glissé quelques mots à son oreille. Elle aurait ri aux éclats, déjà sous ton charme, et vous auriez dansé jusqu'au petit matin. Et à partir de cette nuit-là, elle et toi ne vous seriez plus jamais quittées.

J'ose un regard vers elle. Un regard que je crains, redoute et alors que mes yeux se posent sur son doux visage, je fonds en larme.

Je l'embrasse. Son front, ses joues, ses mains glacées et je ne sais combien de temps je reste ainsi, libérant pour la première fois ce que je retenais avec tant d'orgueil. Ces larmes douloureuses que je m'autorise enfin à verser à flots. Ces larmes qu'il y a peu de temps encore j'aurais trouvé honteux et lâche de libérer.

Chapitre 26

Ugo

Il s'est écoulé plusieurs heures avant que je n'ose enfin ouvrir les yeux. Camélia est encore au creux de mes bras, livide, sans vie. Lorsque je lève la tête, je repère aussitôt David, à côté de moi, les yeux brillants de colère. Je balaye les alentours du regard et le bateau est en plein milieu de l'océan. Derrière moi, l'île n'est plus qu'un minuscule point sombre à l'horizon.

— Où est 900 ? je demande aussitôt.

Je ne l'ai pas vue, n'ai même pas pris soin d'elle.

— Ugo… souffle David, l'air inquiet.

— Quoi ? Bordel ! Qu'est-ce qui se passe ?

David s'approche alors de moi, le visage triste, désolé et glisse ses bras sous Camélia avant de la déposer sur le sol.

— Elle va bien ?! David ! Parle, merde ! Où est-elle ?

Quelque chose ne va pas. Je le sens !

Je me lève alors avec précipitation.

— Où est-elle ?!

David me suit alors que je me mets à courir.

— Bordel ! Tu vas parler ? je hurle alors que je me retourne dans sa direction.

— Elle est à l'avant du bateau, mais avant ça…

Je ne l'écoute plus et me rue jusqu'à la proue.

Alors que j'y arrive, Simon accourt jusqu'à moi et me bloque la poitrine de son bras.

— Ugo ! Attends !

Je vois 900 au loin, dévastée, en larmes.

— Lâche-moi !

Je dois la réconforter ! Il faut que je la prenne dans mes bras ! Que je lui promette que tout ira bien ! Elle a déjà su guérir de la mort de 899, elle y parviendra pour Camélia ! On y arrivera, ensemble !

— Ugo.

Cette fois, la voix de Simon est d'un sérieux troublant et alors que son regard est plongé dans le mien, je lui accorde mon attention.

— 900 était dévastée… Sous le choc. Jamais je ne l'ai vue dans cet état. La mort de Camélia était trop dure à supporter. Si tu l'avais entendue pleurer, si tu avais vu à quel point elle était atterrée. Ugo, elle était vraiment traumatisée. Elle tremblait, suffoquait. Je l'ai tout de suite prise dans mes bras, l'ai réconfortée autant que je pouvais malgré mon propre chagrin, mais elle ne voulait rien entendre, Ugo… C'était trop pour elle. Le coup de grâce, la mort de trop.

Soudain, mon cœur palpite, mes membres se mettent à trembler.

Non… Non, non, non !

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire, Simon ?

Il inspire, le regard désolé.

— Elle va prendre la pilule, Ugo.

Quoi ?!

— Elle ne peut pas supporter autant de souvenirs horribles…

Non… Elle ne va pas m'abandonner, elle aussi.

— Elle veut que tu viennes la voir, mais après. Après que j'ai terminé de te parler.

Mais pourquoi ?

— Ugo… reprend-il, les larmes aux yeux. Tu es resté près de six heures auprès de Camélia, bientôt, nous rejoindrons le continent.

À la fin de ses mots, apathique, totalement amorphe, je regarde l'horizon et repère tout juste la côte. Je ne pense plus, ne respire plus, ne vis plus. Je ne suis capable de rien. Aussitôt, la main de Joris se pose sur mon épaule et il se penche à mon oreille.

— On va y arriver, toi et moi.

Je l'entends, mais je ne relève pas. La réalité est trop brutale.

— C'est notre tour, Ugo… À tous, reprend Simon, une larme dévalant sa joue. Je t'aime tellement, mon frère.

Les yeux exorbités, je l'observe, incapable de lui répondre.

C'est trop tôt ! Bon sang !

Lorsque je baisse le regard, je vois qu'il triture la pilule du bout des doigts. Au même moment, David s'avance et pose son front contre le

mien.

— Mon frère… Tu as tellement tout fait pour moi. Je t'aime tellement fort. J'aurais voulu ne pas prendre cette pilule, mais j'ai une famille… Une vie… N'oublie jamais combien tu es fort, audacieux. Pense à tout ce qu'on a traversé. Le reste ne sera que de la putain de merde à côté de tout ça… Tu as vécu le pire, le plus beau reste à venir.

Je ferme les paupières, mon front toujours collé au sien, et une larme m'échappe, lourde et douloureuse.

— Merci, compagnon… murmure Fred en m'adressant une légère tape sur la nuque, qui aussitôt fait reculer David de quelques pas.

Au même instant, Célina se poste à ma droite et glisse sa main dans la mienne.

— Je suis là moi aussi. N'oublie pas, Ugo, on reste tous les trois ensemble. Tous les trois, nous nous souviendrons d'eux. Je ne vous lâcherai jamais.

Puis elle s'approche de mon oreille et glisse quelques mots.

— Dis-leur adieu, Ugo, reprends-toi, réveille-toi quelques secondes. Nous savions qu'ils prendraient cette pilule, rend-leur la tâche moins difficile. Si tu sombres, je serai là pour te relever.

Je lance un regard à Célina qui, par ses paroles, me réchauffe le cœur, me redonne vie.

Je ne serai pas seul. Jamais.

Alors j'écarte les bras et m'avance vers David et Simon. Tous les trois, nous partageons une étreinte déchirante, douloureuse. Leurs bras s'enroulent autour de moi, me capturent, m'emprisonnent. Dans leurs gestes, je ressens tout l'amour, l'admiration, la confiance qu'ils me portent. Je sais que je suis leur frère à présent. Ils ne s'en souviendront plus, mais moi, si. Je pourrai me vanter, en plus de Joris, d'avoir deux autres frères, des jumeaux. De beaux, forts, et courageux jumeaux. Ils se mettent subitement à pleurer, ce qui déclenche immédiatement mes larmes. J'ai l'impression d'être redevenu un adolescent, un enfant, et très vite nous rions fort, aux éclats.

— Je ne vous oublierai jamais… Mes jumeaux, mes petits frères.

— Va la rejoindre, Ugo. Joris et Célina vont s'occuper de nous, à notre réveil.

Soudain, un nœud immense se loge dans ma gorge à m'en faire

suffoquer. J'ose un regard derrière eux, et je repère 900, seule, les yeux rivés vers la côte, qui peu à peu approche.

De nouveau, je pose mes yeux sur les jumeaux, imprimant leurs visages, leurs sourires, et je n'ai pas besoin d'émettre un dernier mot. Tout passe dans le dernier regard que je leur accorde.

Je vous aime.

Derrière moi, j'entends des mercis par centaine, venus des derniers survivants. Je suis incapable de me retourner.

Puis, passant entre mes deux frères, je serre rapidement du bout des doigts leurs mains, avant de les quitter, à jamais.

Adieux…

Cette fois, le plus dur reste à venir. Le plus déchirant. 900, ma chérie, mon tout. J'avance lentement, très lentement. Parce que j'ai peur que tout aille trop vite. Lorsque j'arrive à sa hauteur, elle me tourne le dos, le visage face au vent, face à la mer, face à la côte.

— Je suis désolée… sanglote-t-elle. Je t'aime tellement fort, Ugo, mais c'est trop dur.

Alors qu'elle se retourne, sa mine me déchire le cœur. Elle est effondrée, à bout de force, anéantie. Jamais je ne l'avais vue porter des traits aussi abattus, aussi torturés. Comment lui en vouloir ? Comment lui reprocher de préférer tout oublier ?

— Ma chérie… je murmure, relevant son menton tremblant du bout des doigts. Prends cette pilule. Prends-la, je ne t'en voudrai jamais.

— Mais je ne veux pas t'oublier ! s'énerve-t-elle, les yeux remplis de larmes. Je veux pouvoir TOUT effacer, Ugo, tout sauf toi…

— Mais c'est impossible… je conclus à sa place.

Elle plonge alors dans mes bras, enroulant ses jambes autour de ma taille, capturant ma nuque de ses doigts. À mon tour, je la serre fort, très fort.

Je ferme les yeux, pressant violemment mes paupières pour ne pas pleurer. Je respire son parfum encore et encore. Retiens chacune de ses courbes alors que je la caresse furieusement. Ses bras, ses flancs, ses cuisses, ses cheveux, son dos, ses joues.

— Tu me manqueras toujours, je le sais… Même si je n'en aurai pas conscience, j'aurai un vide, toujours.

Je ne dis rien, incapable d'exprimer quoi que ce soit. Il n'y a rien qu'on ne se soit pas déjà dit. Rien, à part ces trois petits mots. Trois

mots qui me brûlent les lèvres, que je voudrais crier, mais qui ne daignent pas sortir. Je n'y parviens pas. Je suis muet. Silencieux. Les yeux fermés, je sais que seul cet instant compte.

— Je te retrouverai, Ugo… Je lirai chacun de mes mots et je te promets de venir un jour frapper à ta porte…

J'aimerais y croire. J'aimerais tellement y croire. Mais je sais que jamais elle ne viendra. Qui rejoindrait un étranger ? Quelques mots sur un papier ne suffiront jamais à me la rendre…

Elle se serre plus encore contre moi et cette fois, elle craque. Elle pleure, s'étouffant dans ses sanglots. Son désespoir me noue le ventre, me brûle la poitrine. Il me fait mal, terriblement mal. Et alors qu'elle se détend, je m'accroche soudain à elle, agrippant désespérément son pull de peur qu'elle ne m'échappe.

Non… Pas tout de suite !

Non !

Mais elle se libère, reposant les pieds au sol. Elle m'offre un regard coupable, désolé, triste et infiniment amoureux. Elle tend la main et caresse ma joue tendrement. De son autre main, elle dévoile la pilule, au creux de sa paume.

Son regard ne quitte pas le mien et lentement, elle porte sa main à sa bouche.

Mon cœur s'arrête de battre. Mon souffle se coupe.

Elle pose la pilule sur sa langue, ferme les yeux un instant et déglutit.

C'est terminé. Elle m'abandonne. Elle m'échappe.

Machinalement, je compte les secondes. Un décompte qui me déchire le cœur, me coupe le souffle.

Cinq.

L'instant dure une éternité. Les paupières fermées, 900 reste immobile. Une bourrasque nous enveloppe, fouettant sa chevelure brune, qui virevolte violemment tout autour d'elle.

Quatre.

La seconde d'après, les yeux toujours clos, elle se dresse sur la pointe des pieds et dépose un baiser sur mes lèvres immobiles.

Trois.

— Je t'aime mon amour… murmure-t-elle.

Deux.

Ma gorge se serre. Je voudrais lui hurler que je l'aime, moi aussi. Mais je n'en ai pas la force.

Ces mots causeraient ma perte.

— Tu n'as pas besoin de le dire… poursuit-elle, une larme roulant sur sa joue. Je le sais déjà.

Un.

Soudain, je me mets à trembler, comme pris de convulsion.

Zéro.

C'est terminé.

Chapitre 27

Ugo

J'ai le cœur en miettes. Dévasté. Sur ce bateau, à quelques minutes de rejoindre la côte, je suis aux côtés de Célina et Joris, mon frère.

Les regards sont braqués sur nous. Joris, Célina et moi. Chaque paire d'yeux renvoie la terreur, l'incompréhension, parfois la colère. Mon frère presse sa main sur mon épaule et malgré le chagrin qui me ronge, je lui souris, sincèrement. Je suis un inconnu pour tous ces gens que j'aime et pourtant je les porterai dans mon cœur jusqu'à mon dernier souffle. Ils sont ma famille quoi qu'on en dise. J'ai vu et vécu des choses horribles que je ne souhaite à personne, mais pour rien au monde je ne reviendrai en arrière. Ils m'ont oublié, tous, mais moi je ne les oublierai pas. Ils sont ma famille, mes frères, mes sœurs, mes amis, et pour l'**unique**, ma femme, celle de ma vie.

Après des centaines de pages, des milliers de lignes, il est temps, cette fois, au lieu de raconter mon histoire, que je m'adresse à toi l'**unique**. Oui, toi, 900, à toi Lana, ma belle. À toi qui lis ces mots, sans peut-être avoir compris que depuis le départ ils t'étaient destinés. Ces lignes, ces phrases, ces états d'âme, ces douleurs, ces joies ne sont rien d'autre que les tiens. Cette histoire, ton histoire, la nôtre, elle t'appartient. C'est toi, qui as souhaité qu'on l'écrive.

Nous prenons le bateau en ce moment même. Ces instants sont les seuls dont tu te rappelleras toujours. Moi, l'inconnu, celui qui, quand tu as ouvert les yeux après avoir perdu connaissance quelques secondes, t'a souri sans que tu comprennes pourquoi. Une fois de plus, c'est un regard curieux que tu as exprimé, mais là, tu n'avais pas peur. La crainte n'a finalement jamais fait partie de toi, je crois. Tu es cette fille audacieuse et forte que j'ai mis du temps à comprendre. Il faut dire que le conseil t'avait bien changée.

David et Simon semblent totalement perdus à tes côtés, assis sur le conteneur où toi-même tu es installée, les yeux pointés sur l'horizon. C'est surprenant, vous ne vous connaissez plus, tu n'as aucune idée des deux amis chers qui se tiennent à quelques centimètres de toi et pourtant, bien que tu ne leur adresses pas la parole, c'est ici que tu as choisi ta place dans cet immense bateau, près d'eux.

À croire que notre instinct est plus fort. Je l'espère sincèrement.

À l'inverse, le conseil a fait d'eux des hommes parfois sans pitié, souvent impulsifs, alors qu'ils n'ont jamais été que deux hommes doux et infiniment bons. Ils sont mes frères, les tiens.

Ils ne feraient pas de mal à une mouche mais les membres du conseil ont voulu les corrompre et je me plais à penser qu'ils n'ont jamais réussi.

Dans le fond, je suis heureux que vous ne vous souveniez pas de cette partie de votre vie. Elle n'est pas vous.

Même si, à moi, Ugo, c'est mon histoire.

899 nous a quittés, Camélia, elle, s'est sacrifiée pour te sauver. Tu ne savais pas encore qui elles étaient il y a quelques jours, mais maintenant que tu as lu ses milliers de lignes, tu sais qu'elles ont été les plus courageuses et que sans elles, nous ne rentrerions pas chez nous.

En ce moment même, vous avez tous décidé de me faire confiance. Je n'arrive pas à comprendre comment ni pourquoi. Vous ne me connaissez pas. Vous êtes trois cents à suivre un inconnu et pourtant, moi, je vous connais tous, par cœur.

Tu n'as pas croisé mon regard depuis tout à l'heure. Depuis que tu as finalement ouvert les yeux et que tu m'as murmuré ton prénom alors que je te le demandais. Tu portes encore mon odeur sur toi sans même en avoir conscience. Ton pull gris, retroussé aux manches, c'est le mien. Tu ne t'en doutes pas et pourtant, je te surprends à en respirer le col de temps à autre.

Quelque part ça me rassure. Je me dis que cette odeur te fait du bien, qu'elle t'apaise. Même si tu ne saisis pas encore pourquoi.

Je ne sais pas si en recouvrant tes souvenirs d'enfance, tu as réalisé que quelqu'un t'attendait chez toi, en dehors de ta famille.

Peut-être y a-t-il un homme et que ton cœur, celui que je connais tant, celui qui a tant battu pour nous tous, pour moi, est pris depuis longtemps. Je n'ose pas te demander si cet homme existe, de peur de t'effrayer. Pourquoi un inconnu poserait-il une question si personnelle ?

Je t'observe, te regarde sans arrêt. J'espère ne pas t'avoir fait peur ce jour-là, toi qui lis ces lignes peut-être des mois après, mais je ne peux décrocher mes yeux de ton visage à l'instant où je t'écris. Autant que possible, j'essaie de me nourrir de chacun de tes traits, de tes courbes, de tes mimiques, avant que tout ne m'échappe et que ce visage que j'aime tant disparaisse à jamais.

Dans quelques minutes, tu retrouveras ta vie. Tu pleureras dans les bras d'une famille qu'on ne pensait pas avoir.

La rive est proche, seules quelques minutes me séparent de mes adieux. Nous avons communiqué par radio avec les autorités côtières, Célina et moi. Le peu d'informations que nous avons pu leur transmettre a été suffisant pour qu'ils saisissent l'ampleur de ce que nous venions tous de vivre. Les hommes sont formels, la découverte qu'ils viennent de faire marquera l'histoire à jamais. Plusieurs milliers d'enfants ont péri avant nous et nous pouvons être fiers d'avoir brisé la chaîne. Grâce à toi, et à ton courage, ils savent que d'autres sur l'île attendent d'être à leur tour secouru. C'est terminé, Lana. Tu ne t'en rends pas compte, mais la joie que j'éprouve est immense. Je ne sens pas seulement la mienne, mais celle de tous ceux qui nous ont quittés. J'imagine le rire de Camélia, celui de 899, Mary. Celui de Stefan, Mickey, 394… J'entends leur souffle de soulagement, j'entends leurs remerciements, j'entends le bruit calme et serein de leur paix enfin retrouvée.

Je les vois d'ici, les sirènes, les milliers d'hommes qui attendent au loin. Je crois voir des flashs, des journalistes par centaine. Ils n'imaginent pas ce qui les attend. Je ne sais pas encore ce que nous allons faire de notre vie, mon frère et moi. Pour l'instant, nous suivons Célina Anand. Elle n'a pas pris la pilule, elle, mais elle a gardé une adresse postale derrière une photo d'elle entourée de son mari et son fils.

Elle en garde un souvenir différent. C'est ici que nous crécherons un temps.

J'espère que tu m'y retrouveras un jour prochain, je t'ai noté l'adresse au bas de la page. Je me dis que si tu as réussi à tomber amoureuse de moi une première fois, puis une deuxième, c'est que dans le fond, tu en es encore capable.

Offre-moi cette troisième chance, Lana. Tiens ta promesse, viens frapper à ma porte.

Dans quelques secondes, je te tendrai ces carnets noircis jusqu'à la dernière page, celle que je griffonne à cet instant avec minutie malgré une mer déchaînée. Celle qui me tue, qui me bouffe de l'intérieur. Celle qui me donne l'impression de tirer un trait sur nous, sur toi. Tu l'accepteras sans comprendre et je te dirai de les lire, un jour, lorsque tu te sentiras prête.

Mais avant de mettre un point final à notre histoire et de te confier ce morceau de nous, je voulais que tu saches ce que je n'ai jamais osé te dire.

Je t'aime, Lana. Je t'aime infiniment, à en crever, et je t'attendrai toujours.

Un cri fend l'air. Il est douloureux, empli de souffrance. C'est le cri de Lana. Le cri cassé qui franchit brutalement ses lèvres alors qu'elle parcourt des yeux ces derniers mots.

Je t'aime, Lana. Je t'aime infiniment, à en crever, et je t'attendrai toujours.

C'était il y a deux ans, jour pour jour.

Les yeux fixés sur cette écriture fine et masculine, Lana pleure, sans interruption. Ses plaintes lui déchirent la gorge, elle n'arrive plus à respirer. Dans cette maison en bordure de forêt, où Lana a passé tout son temps, coupé du monde, au côté de sa mère. Elle n'a pas de frères, pas de sœurs, mais un père qui est parti pour une autre femme et qui a été à l'origine de sa délinquance passée. Depuis son amnésie, pourtant, elle est différente. Autrefois rebelle, cette expérience horrible dont elle ne garde aucun souvenir lui avait rendu sa sagesse.

Le carnet au creux de ses mains tremblantes, son corps frêle et las convulse sous la violence de ses sanglots. Et alors que ses yeux parcourent, hébétés, cette dernière page lue et relue, ces derniers mots qui, à l'inverse du reste des livres, lui sont personnellement adressés, Lana remarque une petite tache, vieille, fondue dans l'encre, éparpillant le noir sur plusieurs centimètres. Une larme. Cette larme qu'elle comprend appartenir à Ugo. Ugo…

Aussitôt, sans même qu'elle ne puisse se retenir, l'une des siennes vient rejoindre la première, vieille de deux ans, la recouvrant.

Son histoire tient entre ces lignes. La seule partie qui avait réellement compté s'étale sur les pages vieillies et jaunies par le temps qu'elle vient tout juste de déchiffrer.

La réinsertion, ses amis, ses rencontres, ses combats, ses batailles, sa vie.

Son cœur est en miettes, son existence ne vaut soudain plus rien.

À cet instant, tout lui revient. Non pas son histoire, mais le trajet, ce voyage en bateau où la peur qu'elle ressentait s'insinuait partout en elle. Elle revoit les deux hommes, assis à côté d'elle, ces jumeaux qui semblaient tout aussi terrorisés qu'elle.

Mais plus encore, elle le revoit, lui.

L'homme, grand, brun, qui de son regard triste d'un bleu enivrant

l'observa quelques secondes sur ce bateau, lui glissant quelques mots d'une voix faible.

— Quel est ton nom ? avait-il alors murmuré, anéanti, alors qu'elle s'éveillait tout juste.

— Lana… avait-elle alors répondu, la peur au ventre.

Puis cet homme, dont elle ne revoyait plus clairement les traits, avait alors pris la parole publiquement, longuement, pour tout le monde.

Sa voix avait perdu sa vulnérabilité. Elle était puissante, forte, intimidante.

Il leur avait demandé de rester calmes, de lui faire confiance et c'est ce qu'ils avaient fait, tous. Comment avait-elle pu oublier cet homme ? Lui qui avait posé un regard sur elle comme personne d'autre auparavant.

C'est lui, Ugo.

Soudain, un nouveau souvenir s'empare d'elle. Plus qu'une image, un son, une voix. La sienne, de nouveau.

Il avait été là à son réveil pour lui demander son nom, et là à son départ, alors que le bateau était sur le port et qu'elle s'apprêtait à quitter le navire.

Lis ces quelques mots, lorsque tu te sentiras prête.

Elle l'avait à peine regardé alors qu'il déposait entre ses mains tremblantes trois carnets. Comment aurait-elle pu le considérer alors que des journalistes par centaines les cernaient de toutes parts et que des médecins courraient à leur rencontre ?

Pourtant, elle ne les avait pas lâchés, ces carnets. Pas avant qu'une femme ne s'occupe d'elle et réquisitionne le peu d'affaires qu'elle possédait pour les mettre sous scellé.

Portée disparue pendant un an, Lana ne se souvient de rien. À l'instant même où des hommes l'ont arraché à sa vie à l'âge de dix-sept ans alors qu'elle séjournait en maison de redressement, il ne lui a fallu qu'un clignement d'yeux pour se retrouver sur ce bateau, entouré de trois cents autres disparus, comme elle.

Une seconde s'était écoulée. Un battement de cil. Une seule inspiration. Une année perdue, sans même la voir filer.

Pourtant, alors que le bateau regagnait la côte américaine, que les autorités prirent leur identité et que quelques heures plus tard, sa mère se tenait, tremblante, sous le choc, devant elle, elle paraissait

avoir pris dix ans. Dans ses bras, seule cette odeur citronnée qui la caractérisait tant n'avait pas changé. Sa longue chevelure noire, elle, avait perdu de son éclat. Quelques mèches grisâtres en avaient terni la couleur. Ses beaux yeux bleus baignés de larmes n'avaient pas la même teinte que lorsqu'elle l'avait quitté, ce qui semblait être, pour Lana, quelques heures auparavant.

Le temps avait avancé, sans elle et depuis deux ans, sa vie ne tournait plus autour que d'une seule chose, le procès de ces hommes et femmes qui l'avaient enlevée.

Bien qu'elle n'ait jamais assisté à une seule audience, Lana sait qu'elle a fait l'objet d'une expérience sanglante, pourtant elle n'a jamais voulu connaître les détails.

Même si elle l'avait voulu, ce qu'elle tenait entre ses doigts à cet instant, ces trois carnets, n'auraient jamais pu arriver jusqu'à elle avant la fin du procès, la semaine dernière. Pour le bien de l'enquête, tous leurs effets avaient été confisqués.

Ce n'est que lorsqu'un colis lui était arrivé il y a quelques jours, qu'elle s'est souvenue de leur existence. Ces trois carnets qu'elle avait bien vite oubliés. Ces trois carnets et ce pull, qu'à cet instant elle respire profondément, espérant naïvement en capter l'odeur.

Ugo.

Cette partie manquante à sa vie. Cet homme dont elle ne garde aucun souvenir et pour qui, pourtant, son cœur bat à tout rompre.

Pour la première fois depuis cinq ans, tout a un sens. Le vide dans son cœur a enfin trouvé l'explication qui lui manquait. Ses rêves agités, où elle cherchait désespérément une main à laquelle se raccrocher. Une main qu'elle ne connaissait pas, qu'elle ne comprenait pas réclamer.

Les yeux dans lesquels elle espérait tant plonger lorsque la tristesse la submergeait jusque dans ses tripes. Des yeux sans dessin, sans forme, sans réel propriétaire.

Elle sait aujourd'hui. Elle sait que ce vide n'était rien d'autre que l'absence de cet homme. Cet homme qu'elle ne saurait décrire.

Alors qu'elle pose ses doigts le long de son cou, sur les quatre cicatrices qui, aujourd'hui, après ces heures de lecture, ont un sens pour elle, Lana libère une dernière larme, une unique, et sans réfléchir, s'enfuit en courant jusque dans sa chambre, prête à faire ce que son cœur ne cesse de lui hurler.

Épilogue

Tremblante, frigorifiée, Lana attend devant la porte d'un appartement new-yorkais.

Elle porte le pull d'Ugo, le même que le jour de son retour à la réalité. Lui aussi était dans cette boîte. Lui aussi avait été laissé à l'abandon.

Deux ans. Deux longues années se sont écoulées.

Les larmes aux yeux, elle attend. Depuis près d'une heure maintenant.

Elle a fait deux mille kilomètres pour arriver jusqu'ici.

Elle a beau avoir lu ces lignes, ces carnets. Les relire des dizaines de fois, s'en imprégner, elle n'a pourtant jamais autant eu la boule au ventre qu'à cet instant.

Elle ne le connaît pas, pas directement, et pourtant, c'est comme si cet homme était son âme sœur. Elle le sait, aujourd'hui. Elle sait que ce vide n'était rien d'autre que l'absence de cet homme. Cet homme qu'elle ne saurait décrire.

Le souvenir de son visage sur le bateau est trop lointain. Elle était sous le choc ce jour-là, comment aurait-elle pu imprimer ses traits ?

La description selon ses propres mots a beau être précise, détaillée, elle reste pourtant floue, subjective.

Lana tremble, suffoque. Elle est sur le point de faire une crise de panique tant elle redoute cet instant.

Deux années se sont écoulées. Se souviendra-t-il d'elle ?

Elle inspire profondément et passe une main nerveuse dans ses cheveux.

Il y a deux heures, elle a sonné à l'appartement de Célina Anand. Là aussi, elle avait attendu plus d'une heure avant de sauter le pas. Elle pensait tomber sur lui, l'affronter enfin. Seulement, elle n'a rencontré que cette chevelure rousse étincelante entourant le visage sous le choc, heureux, soulagé, de cette femme. Le docteur Anand.

Célina aurait tout donné pour passer des heures avec Lana. Elle aurait aimé tout savoir de sa vie, tout apprendre de ces deux longues dernières années. Mais elle savait. Elle savait qu'elle n'était pas la raison de sa présence.

Elle s'est alors contentée de lui sourire, attrapant le premier stylo venu, gribouillant une adresse, située non loin d'ici.

— C'est ici que tu le trouveras… avait-elle alors murmuré, émue.

Lana n'avait pas prononcé un seul mot. Pour toute réponse, elle avait lentement récupéré le morceau de papier, avant de sourire à son tour, fébrilement. Cette femme l'avait pourtant aidée des dizaines de fois. Dans les carnets, elle avait une place importante. Elle aurait aimé la remercier, l'enlacer, pleurer dans ses bras. Mais tout paraissait tellement flou, tellement irréel, que son état de choc lui empêcha de s'ouvrir à elle.

Lana avait alors quitté le couloir, non sans lui adresser un long regard.

Elle espérait que Célina y voie une promesse. Celle de revenir bientôt, lorsqu'elle se sentirait prête.

Lana dévala alors les marches, sortit son téléphone portable, entra l'adresse notée sur le papier et parcourus la faible distance à pied, d'une démarche lente et hésitante.

Cette fois, c'était la bonne. C'était sûr. Elle le savait.

Elle aurait voulu faire demi-tour, mais son cœur, son âme, son courage l'en empêchaient. Seule la peur lui soufflait de partir.

Elle n'avait plus peur. Si bien que les derniers pas, elle les fit en courant.

Une heure et demie s'est écoulée. Lana n'a toujours pas osé sonner.

Elle sait qu'il est temps. Que si elle patiente trop, l'instant sera d'autant plus dur, plus difficile à affronter. Elle le doit. Deux ans, c'est long. Trop long pour lui. Pour cet homme qu'elle connaît sans connaître.

Comment peut-elle le torturer encore plus ?

Peut-être a-t-il refait sa vie ?

Elle n'en sait rien. Mais comment le savoir si elle ne franchit pas le pas ?

Lana inspire lourdement et une larme perle au coin de son œil.

Elle n'essaye pas de la camoufler ni de la retenir.

Non, à l'inverse, elle lève son poing et vide ses poumons de tout leur air avant de cogner trois coups contre la porte.

Ça y est, elle l'a fait. Elle a frappé à sa porte, comme promis.

Le coup résonne encore et son cœur semble exploser dans sa poitrine. Le rythme est effrayant. Son thorax se soulève et s'abaisse lourdement. Elle est sur le point de se laisser tomber sur le sol, en plein milieu du couloir.

Ça fait à peine quelques secondes et pourtant elle a la sensation d'avoir frappé depuis une éternité. L'attente est douloureuse, insoutenable, et son cœur s'emballe, tambourine frénétiquement contre ses côtes, lorsque la porte s'ouvre en grand.

Ugo…

Il est là, immense, sombre, vulnérable, sous le choc.

— 900… ? L… Lana…

— Salut… Toi… ?

Les battements de Lana s'adoucissent, se calment. Sur le point de s'arrêter totalement. Elle ne voit que lui. Le regarde, plonge ses yeux dans les siens, imprime chacun des traits de son visage.

Il est comme elle l'imaginait, avec quelques années de plus. Son cœur se gonfle, s'emplit enfin. Le vide est comblé, tellement comblé que c'en est douloureux. Ugo est face à elle, interdit, incapable d'effectuer le moindre mouvement. Bien sûr qu'il l'a attendue. Il aurait pu l'attendre jusqu'à sa mort. Personne, à ses yeux, n'aurait jamais pu remplacer 900, Lana.

Il aimerait parler, dire quelque chose, la prendre dans ses bras, l'embrasser, caresser la chevelure noire dont il rêve chaque nuit. Il aimerait hurler, rire, la plaquer contre le mur du couloir pour goûter enfin à ses lèvres. Il souhaiterait lui crier combien il l'aime, combien elle lui a manqué, combien il meurt un peu plus chaque jour depuis qu'elle est partie.

Mais rien ne sort. Rien. Rien du tout. À l'exception de ses larmes.

Ugo.

Ugo pleure. En silence, impassible comme toujours. Son visage est de marbre, ses yeux sont scellés à ceux de Lana, mais il pleure. Tout son chagrin, son manque, se libère de ses deux iris bleus. Tout ce qu'il a vécu, le père qui l'a rejeté, sa défunte mère, ses amis morts, blessés. Camélia, 899, enterrées dans l'oubli, le silence, la solitude. Tout remonte.

Il avait besoin d'elle, de 900, de Lana. Et aujourd'hui, enfin, elle est là.

En voyant ses larmes, Lana ne peut retenir les siennes. Abondamment, elles coulent, se libèrent elles aussi. Elle n'a peut-être plus de souvenirs et pourtant, ses carnets sont encore frais dans sa mémoire et même si elle ne peut mettre des images sur leurs mots, elle sait, elle sait ce qu'il a traversé. Ce qu'ils ont traversé ensemble.

Alors qu'elle tentait de se retenir, Lana s'effondre, laissant enfin s'échapper les sanglots qu'elle retenait depuis plusieurs jours maintenant.

Comment a-t-elle pu faire une chose pareille ?

Comment a-t-elle pu l'abandonner ?

— Je te demande pardon… murmure-t-elle, chevrotante, d'une voix étouffée. Je n'aurais jamais dû prendre cette pilule. Je n'aurais jamais dû vous oublier.

Ses yeux sont baignés de larmes, brillants, luisants. Lana tremble, suffoque tandis qu'Ugo, lui, est sous le choc, de marbre.

— Est-ce que je peux te demander quelque chose… murmure-t-il enfin, les poings serrés.

Lana lève la tête, essuyant ses larmes de ses manches déjà trop humides.

— Tu n'as pas besoin de le demander, sanglote-t-elle, avant de plonger désespérément dans ses bras.

Et enfin, la chose qu'Ugo espérait le plus au monde vint enfin… Après deux longues années. Cette fois, il n'attend pas, n'hésite pas. Il relâche ses deux poings avant de presser le corps de Lana contre le sien.

Ce n'est plus un rêve, plus une machination, plus une imposture. C'est la vie. La vraie. La leur. Sans meurtre, sans mensonge, sans sursis, sans risque, sans bourreau.

De loin, ils sont juste un homme et une femme se retrouvant dans la ville de New York après plusieurs années.

Juste Ugo et Lana, deux âmes torturées.

Mais ils sont bien plus.

Ils sont Ugo et 900, deux êtres qui dans leur cœur porte le souvenir de milliers d'enfants, dont l'histoire ne ressemble à celle de personne, et que le destin, bien qu'horrible, n'aura jamais détruit.

Ugo et 900, deux survivants aujourd'hui inconnus.

Ugo et 900 vivant un amour qu'aucun ne comprendra jamais.

Ugo et 900.

Fin

Remerciements

Me voici à la fin de cette trilogie. Le point final est mis. Et une fois de plus, ce sont mes lecteurs et lectrices que je veux remercier avant tout… Les premiers de Wattpad que je garde précieusement dans mon cœur, mais aussi les nouveaux qui m'ont découverte il y a peu…
Cette aventure avec vous est incroyable, depuis le premier chapitre posté sur Wattpad au dernier édité par Hlab, quelques pages plus tôt…
Vous avez toujours été là. MERCI !
Un grand merci à Marie Chivot-Buhler pour sa relecture des trois tomes de 900 et ses corrections. Merci à Zélie Bertrand, mon éditrice, pour sa gentillesse et sa confiance. Merci à toute l'équipe Hlab.
Merci à mes proches pour leur soutien.
Et merci à toi de m'avoir lue… ♥
Pour suivre mon actu, retrouve-moi sur instagram @maellepoe ou sur @hlab.